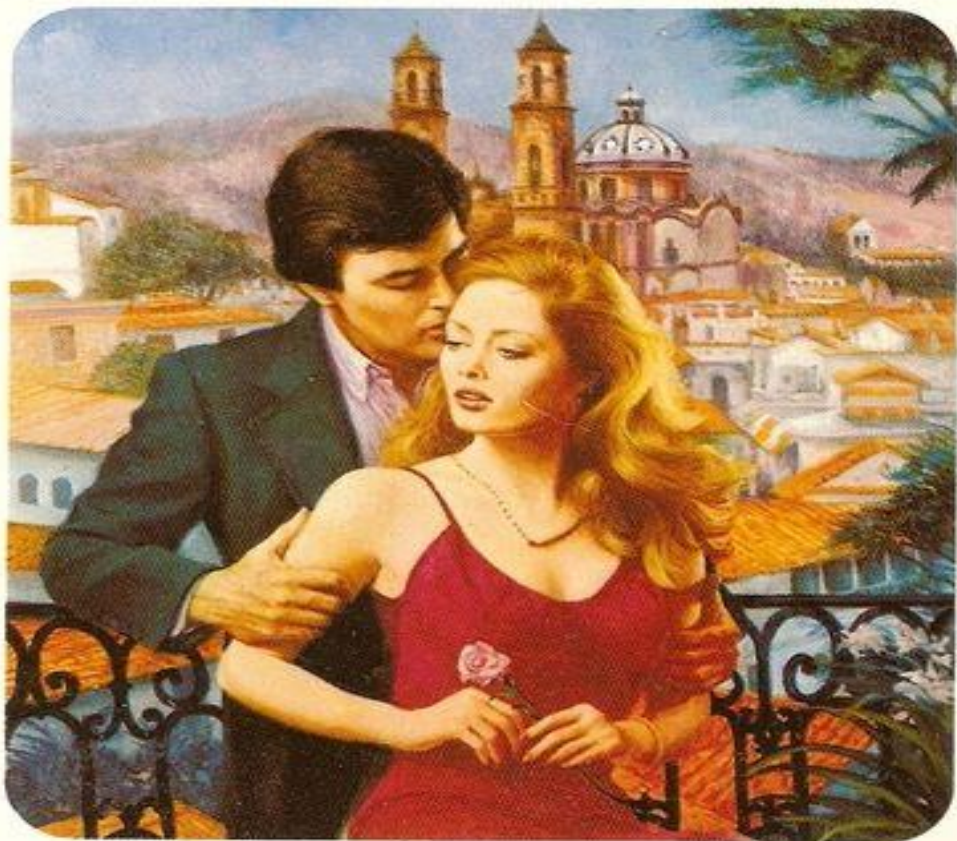


Collection Harlequin

**POUVOIR ENFIN
T'AIMER...**

Marjorie Lewty



Résumé :

Emma, folle d'angoisse, part à Mexico au chevet d'un vieil ami malade. Mais avait-elle vraiment besoin que l'insupportable Trent Marston l'accompagne ?

Oui, puisqu'il en a décidé ainsi, et que rien ne lui résiste. Rien ?... Emma, elle, n'a aucune intention de se laisser séduire ! Il ne la traitera pas comme il a traité sa cousine, la petite Lisa, dont il a cruellement brisé le cœur.

Cependant, il sait aussi se montrer charmant, et Emma commence à se poser des questions. Qui est-il réellement ?

POUVOIR ENFIN T'AIMER...

Marjorie Lewty

Cet ouvrage a été publié en langue anglaise sous le titre :
A GIRL BEWITCHED

— Cela ne m’enthousiasme toujours pas de vous laisser partir seule pour Londres, ma petite Emma.

Joe Kent, le directeur commercial de l’entreprise Fairley Frères, de Poole, secoua sa tête grise d’un air soucieux.

— Vous êtes sûre que ça ira ?

Emma Fairley lui sourit d’un air rassurant.

— Bien sûr, Joe. Je suis habituée aux aéroports désormais : ne se sent-on pas ici chez soi ?

De la main elle désignait, à travers la paroi de verre du bar où ils étaient assis, le vaste aéroport international de Houston, Texas, qui s’agitait bruyamment dans la chaleur de ce début d’avril.

Joe rit. Durant ces six semaines de voyage, il en était venu à admirer Emma autant qu’il l’aimait depuis qu’elle était née, vingt ans auparavant. Elle avait été une force pour lui quand les affaires ne marchaient pas. Elle trouvait toujours un côté amusant à la pire des situations et elle était heureuse de le soulager de la plupart des papiers administratifs.

De plus elle était devenue une belle jeune femme avec ses cheveux d’or sombre toujours lisses et bien coiffés, sa silhouette élancée et ses longues jambes ; elle avait une manière de regarder les gens d’un air sérieux qui pouvait soudain se transformer en un drôle de petit sourire qui plissait son joli nez.

Oh oui, Emma Fairley allait donner du crédit à l’entreprise. Si ce n’était pas déjà trop tard, se dit Joe.

Emma souriait maintenant et semblait peut-être plus confiante qu’elle ne l’était réellement. Mais Joe avait assez de soucis avec les affaires – ou plutôt l’absence d’affaires – sans avoir en plus à s’inquiéter pour elle.

— De toute manière vous m’avez tout facilité en prenant si gentiment mes valises jusqu’à Mexico et me laissant seulement mes bagages à main. De son côté, oncle Edouard me promet que l’on m’attendra à l’aéroport d’Heathrow.

Ses yeux d’un brun doré s’arrêtèrent sur les épaules légèrement voûtées de Joe. Il était charmant... Il allait lui manquer.

— J’aurais souhaité aller avec vous jusqu’à Mexico, reprit-elle, je l’avais tant attendu. Rien ne m’aurait fait y renoncer si ce n’était la folle idée de Lisa de se marier brusquement. N’aurait-elle pu attendre une semaine ou deux ?

— Lisa n’a jamais su attendre pour quoi que ce soit !

Le sourire tolérant de Joe enlevait tout accent de critique à ses mots. Emma soupira.

— Je suppose que nous l’avons tous trop gâtée...

Lisa, sa jeune cousine, délicate et charmante comme une fleur, avec ses cheveux de lin et ses yeux bleus profonds et rêveurs, Lisa, si douce et affectueuse, trop gâtée ?

— Malgré tout, je suis content qu’elle se soit décidée pour le jeune Richard Southall. C’est un garçon solide. J’ai toujours eu peur que Lisa ne se lance dans une folle histoire d’amour sans lendemain.

Emma acquiesça, s’étonnant une fois encore de l’intuition de Joe. Que dirait-il s’il apprenait combien ses craintes avaient été proches de la réalité ?

Son regard s’arrêta un moment sur son sac posé devant elle. Il contenait des lettres de Lisa le prouvant. Elle changea rapidement de sujet.

— Joe, j’ai une idée : pourquoi ne persuaderais-je pas oncle Edouard de me laisser revenir après le mariage ? Je vous rejoindrais à Mexico pour l’ouverture du Salon, la semaine prochaine ?

Joe secoua la tête.

— Sortez-vous cette idée de l’esprit, mon petit. Tous ces voyages vous auront complètement éreintée et vous ne me serez d’aucune

utilité.

Pourtant, elle avait remarqué combien il avait paru fatigué pendant le vol de New York. Mais elle ne le lui dirait pour rien au monde.

— Ne pourrais-je vous rendre service pour les lettres et le travail administratif ?

— Vous savez fort bien que votre aide m’a été précieuse, aussi bien sur ce plan que sur le plan moral.

Leurs yeux se rencontrèrent, pleins de compréhension.

— Les commandes ne se bousculent pas, mais tout le monde dit que Mexico est un endroit d’avenir. La chance va changer pour nous ; nous allons avoir de nombreux nouveaux contrats.

Mais ils connaissaient tous les deux la réalité. L’entreprise familiale avait lentement décliné ces dernières années, et, désormais, seul un miracle pouvait encore la sauver.

Peut-être étaient-ils les deux seuls à s’en rendre compte. Oncle Edouard, perdu dans sa recherche électronique, ne connaissait rien aux affaires et s’en occupait encore moins. D’une certaine manière c’était encore un enfant, comme bien des génies. Lisa avait hérité de lui dans ce domaine : à dix-huit ans elle semblait vivre encore dans un monde de rêve.

— Les passagers à destination de Mexico City, vol 317...

Joe se leva et mit son porte-documents usé sous son bras.

— C’est le dernier appel. Il vaut mieux que j’y aille maintenant.

Il se pencha pour l’embrasser.

— Bonne chance, ma chérie. Je penserai à vous. Souhaitez tous mes vœux à Lisa – et à Richard – mercredi. Dites-leur combien je suis désolé de ne pouvoir être présent à ce mariage.

Mais Lisa ne remarquerait même pas l’absence de Joe. Sa charmante jeune cousine ne pouvait pas comprendre la dévotion d’Emma pour Joe Kent, qui avait pourtant travaillé si loyalement toute sa vie dans l’entreprise. Et pour Lisa, jeune et romantique,

toute personne de plus de quarante ans frisait le gâtisme.

— Au revoir Joe, et bonne chance.

Elle le regarda se frayer un chemin dans la foule et sa gorge se serra devant sa fragilité et sa démarche fatiguée.

C'était dur de penser que Joe vieillissait, mais il avait plus de soixante ans maintenant...

Quand l'avion qui transportait les parents d'Emma et la ravissante mère de Lisa en Italie s'était écrasé dans les Alpes, dix ans plus tôt, c'était Joe qui avait serré Emma en larmes dans ses bras.

Lisa, plus jeune de trois ans, venait d'avoir sept ans : elle était presque trop petite pour comprendre ce qui s'était passé. Oncle Edouard avait essayé de reconforter les deux fillettes, mais son propre chagrin à la mort de sa jeune femme l'égarait ; il s'était enfermé dans son atelier pendant des jours et des jours.

Heureusement, Joe était là. Joe avait compris que, le premier choc passé, Emma aurait besoin de parler de ses parents ; de sa mère, si vivante, de son père, le moteur de l'usine familiale.

— Nous ne le remplacerons jamais, avait dit Joe en hochant la tête tristement. Il avait le contact avec les gens, il aurait transformé Fairley Frères en une grande entreprise.

Emma avait senti le besoin de l'encourager.

— Mais vous pouvez continuer l'œuvre de papa, Joe.

— Je dois essayer de mon mieux, avait-il répondu.

Il essaya, mais cela ne suffit pas. Emma se demandait ce qui arriverait si l'entreprise s'écroulait vraiment. Perdraient-ils tout ? Leur maison sur la falaise, dominant la mer, dans ce village du Dorset où elle avait grandi, disparaîtrait-elle aussi ? Dieu merci, Lisa s'était décidée à épouser Richard, leur voisin, stable et rassurant. Il aimait Lisa depuis son enfance, il s'occuperait d'elle, la protégerait contre les vents qui semblaient souffler autour de la fortune familiale.

Quelle chance qu'elle ait repris à temps ses esprits ! Elle s'était prise d'une passion romanesque pour un certain Trent Marston, juste

après qu'Emma et Joe soient partis en voyage. Emma n'avait pas du tout aimé ce qu'elle avait appris de lui. D'après les lettres de Lisa, elle ne connaissait que trop ce genre d'homme, et elle était heureuse que sa cousine ait mis un terme à ce roman.

Elle jeta un coup d'œil à l'horloge. Son vol n'était pas encore affiché, elle avait donc le temps de sortir les lettres : elle voulait les lire encore une fois avant de les brûler en arrivant à la maison. Quand elle serait mariée, Lisa n'aimerait pas qu'on lui rappelle cette folie.

La première était arrivée peu après qu'Emma et Joe avaient atteint Toronto, au début de leur voyage.

« Chère, très chère Emma,

Comme je te l'avais prédit j'ai rencontré hier le plus merveilleux des hommes. Il venait voir Papa pour une affaire, et nous nous sommes seulement regardés. Attends de le voir Emma ! Il est grand, il a le teint sombre avec de merveilleux yeux noirs qui me font trembler quand il me regarde. J'ai rêvé de lui si longtemps que lorsque je l'ai vu, je l'ai reconnu. L'incroyable est qu'il ressent la même chose pour moi. Dieu ! C'est stupéfiant ! Quand tu seras vraiment amoureuse, tu comprendras. Tu t'es toujours tant moquée de moi et de mon romantisme... Je suis assise dans ma chambre, je regarde la mer, le coucher de soleil, et je l'attends, à la fois surexcitée et effrayée. Je suppose que c'est ça l'amour. Mon Dieu ! La sonnette ! J'entends Jessie qui va ouvrir. Je tremble. Je t'écrirai très vite et te raconterai tout. Je délire de bonheur. Lisa. »

La deuxième lettre arriva quatre jours plus tard, alors qu'ils quittaient Toronto. Elle était plus courte et encore plus extatique.

« Très chère Emma,

Deux lignes pour te dire que je vis un rêve. Trent m'emmène dîner ce soir. Il est venu ici tous les jours. Il prétend que c'est pour voir Papa professionnellement, mais bien sûr nous savons la vérité. Papa ne s'est aperçu de rien, comme d'habitude. Il travaille sur un nouveau projet. Je pense que Trent veut attendre un peu avant de lui parler de nous, au cas où il trouverait que tout a été trop rapide. Maintenant, je dois me laver les cheveux et me dépêcher. Toute mon affection.

Lisa. »

Cette missive était datée d'un mois auparavant. Après, plus rien. Emma ne s'était pas inquiétée : Joe et elle n'étaient pas restés sur place, et les lettres pouvaient s'être égarées. Oncle Edouard avait téléphoné une ou deux fois, mais il valait mieux ne pas lui parler de cette histoire : Lisa s'était souvent imaginé qu'elle était amoureuse. Emma espérait que cet homme était le bon, mais elle en doutait. Elle n'aimait pas l'image de ce Trent Marston.

Puis, la semaine précédente, oncle Edouard, l'avait appelée à New York.

« Bonne nouvelle ma chérie, avait-il dit. Lisa se marie. Ils se sont décidés très vite, et je dois dire que j'en suis ravi. Elle veut que tu sois sa demoiselle d'honneur. Le mariage a lieu le mercredi 4 avril, ce qui ne te donne pas beaucoup de temps. C'est dommage que tu ne puisses terminer ton voyage avec Joe, mais étant donné les circonstances... »

Emma était sidérée. Oncle Edouard semblait tellement content de voir sa fille épouser un homme qu'elle connaissait à peine !

Elle bégaya au bout du fil :

— Mais... C'est une telle surprise ! Il va y avoir tant à faire... Jessie n'y arrivera pas toute seule. Ne peut-on me laisser une semaine ou deux ?

Oncle Edouard avait ri :

— Lisa a fixé la date, et quand Lisa s'est décidée plus rien ne l'arrête, comme tu sais. Ne te tourmente pas pour les préparatifs, ma chérie. La mère de Richard a tout pris en main, et elle est dans son élément. Lisa passe son temps avec elle au magasin, elles parlent chiffons...

— La mère de Richard ? répéta Emma d'une voix faible. Elle épouse Richard ?

— Bien sûr ! Qui d'autre ? J'en suis ravi. Lisa a toujours été une rêveuse, et il est bon pour elle de s'établir avec un garçon raisonnable.

Emma aussi était contente que Lisa épouse Richard Southall. Mais

un doute s'était installé en elle : pourquoi Lisa n'avait-elle pas écrit ? Pourquoi avait-elle laissé oncle Edouard annoncer la nouvelle ? Ce serait terrible si elle épousait Richard par dépit...

Mon Dieu, pensa-t-elle, pourquoi tout va si mal ? Le demi-échec de ce voyage avec Joe, et maintenant la soudaine décision de Lisa d'épouser Richard, alors qu'elle n'avait jamais eu le moindre penchant pour lui ?

— L'Angleterre semble si petite, après l'Amérique, observa Emma en s'installant à l'arrière de la voiture conduite par Malcolm, le chauffeur-jardinier des Fairley. C'est vraiment gentil d'avoir fait tout ce chemin pour venir me chercher, ajouta-t-elle.

Le grand Écossais sourit :

— Oh, Miss Emma, c'est un plaisir !

Malcolm parlait peu : sa femme Jessie le faisait pour deux. Ils travaillaient dans la famille depuis toujours semblait-il à Emma. Ils étaient descendus autrefois à contrecœur dans le sud, quand le médecin les avait persuadés qu'un climat plus chaud serait indispensable à la convalescence de Malcolm qui avait eu un accident.

Le jeune couple était arrivé dans le Dorset avec toutes sortes de craintes, puis était entré en poste chez les Fairley et y était resté.

Emma s'enfonça dans son siège et ferma les yeux alors qu'ils rejoignaient l'autoroute. Pendant que la puissante voiture glissait, régulière et monotone, sur la voie rapide, la jeune fille tomba dans un demi-sommeil plein de souvenirs inévitablement liés à Lisa et à leur enfance. Lisa, assise dans leur salle de jeux dans la tour, griffonnant de sombres et romantiques histoires de chevaliers sur leurs destriers blancs et de nobles dames enfermées dans leur château.

— Viens Emma, j'ai écrit une belle pièce : je suis la princesse et tu seras le prince qui vient me faire la cour.

Plus tard, à quatorze ans, alors qu'Emma étudiait son français et

son espagnol pour le bac, Lisa était plongée avec ravissement dans « Les Hauts de Hurlevent ».

— Moi aussi, j’attendrai le grand amour.

Emma regardait le livre.

— Cathy et Heathcliff ne semblaient pas en tirer un grand bonheur, observa-t-elle, pratique.

— Tu peux rire Emma, mais tu verras que j’ai raison.

— Que dis-tu de Richard Southall ? Il est très épris de toi.

— Oh Richard ! fit Lisa en plissant son petit nez. Il est très bien, mais qui voudrait épouser le directeur d’un magasin de tissu ? C’est sans doute ce qu’il fera plus tard.

— Son métier n’a pas d’importance.

— Tu ne comprends rien, coupa Lisa...

... Emma ouvrit les yeux sur l’autoroute noire parsemée de lumières rouges et blanches comme un arbre de Noël et sourit intérieurement. Il semblait que Lisa ait dû se contenter de Richard. En fait c’était une bénédiction. Elle espérait seulement que Lisa n’en ait pas trop souffert.

Une heure plus tard, l’auto traversait le petit village et tournait dans un chemin. La masse grise de la vieille maison apparut, avec ses fenêtres tout illuminées : le plaisir d’être de retour envahit Emma.

Comme ils se garaient, la porte d’entrée s’ouvrit. La lumière du hall souligna une silhouette élancée, en jupe noire et chemisier blanc, aux cheveux clairs et lumineux. Lisa se jeta dans les bras d’Emma.

— Tu as réussi à venir ! J’avais tellement peur que tu ne sois pas là !

— Tu pouvais me faire confiance...

Lisa était si petite, si fragile dans ses bras, trop jeune encore pour se marier... Emma en avait la gorge serrée.

Elles rentrèrent dans la maison encore enlacées. Jessie, une grande femme osseuse aux cheveux gris tirés en arrière, aux yeux

perçants et généreux, attendait dans le hall. Emma l'embrassa :

— C'est bon d'être de retour à la maison, Jessie.

— Vous avez fait un long voyage, vous devez être fatiguée. Je vous prépare une bonne tasse de thé, en attendant le dîner ?

— Oh Jessie, ce serait divin !

— Apportez-le dans ma chambre, s'il vous plaît Jessie, intervint Lisa. Je veux montrer mes affaires à Emma.

— Cela peut attendre. Laissez votre cousine se reposer un peu.

— Elle se reposera en haut. Faites comme je vous dis, s'il vous plaît, Jessie.

Son ton était impérieux : Lisa joue à la petite princesse, pensa Emma amusée.

Mais Jessie ne trouvait pas cela drôle. Elle se raidit, haussa les sourcils et ignora ses paroles.

— Voulez-vous des biscuits avec votre thé, Miss Emma ? Je vais préparer le dîner tout de suite. Votre oncle est encore dans son bureau : il a dit qu'on ne devait pas le déranger, mais maintenant que vous êtes là...

— Non Jessie, ne dérangez pas le professeur. Je le verrai plus tard. Je n'ai pas besoin de dîner, j'ai eu un repas dans l'avion. Seulement quelques biscuits. Sonnez quand ce sera prêt : je passerai les chercher.

— Certes non, s'indigna Jessie qui lança un regard sévère à Lisa, avant de disparaître.

— Jessie m'ennuie parfois, elle oublie sa place, ronchonna la jeune fille.

Elle changea de conversation en montant allègrement le grand escalier à rampe de bois sculpté.

Emma la suivit. Lisa n'était pas habituellement sèche et désagréable, bien sûr. Elle exerçait probablement son autorité de future femme mariée. Elle n'aurait pas beaucoup de mal à passer de l'état de fille adorée à celui d'épouse pondérée.

Sa chambre se trouvait à l'arrière de la maison, donnant sur le jardin et la mer. Elle ouvrit tout grand la porte et tendit le bras théâtralement, les yeux brillants :

— Et voilà !... Alors, qu'en penses-tu ?

La chambre ressemblait à une boutique où l'on vient d'apporter le nouveau stock. Il y avait des vêtements partout : sur le lit, sur les dossiers des chaises. Des robes aux couleurs chatoyantes pour l'après-midi, des robes du soir en mousseline et en crêpe, des robes de plage de coton aux couleurs gaies, des pantalons, des pulls en cachemire.

— Mon Dieu ! Je n'en crois pas mes yeux !

Emma s'approcha d'une longue robe de satin blanc très doux dont l'encolure était brodée de petites perles. À côté, sur la coiffeuse, se trouvait un voile transparent orné de petites perles et de fleurs d'oranger.

— Quel rêve ! Londres ou Paris ?

Lisa perchée sur le bord du lit observait les réactions de sa cousine avec un plaisir évident.

— Tu plaisantes ! Tout vient d'ici ! M^{me} Southall aurait été mortellement offensée si j'avais acheté quoi que ce soit ailleurs. Elle est allée à Bristol chez quelques uns de ses fournisseurs, et elle est revenue avec une camionnette pleine. Il a fallu que je choisisse. De plus, ajouta-t-elle avec une expression un peu suffisante, c'est bon pour notre publicité : quand les dames du village verront que je fais mes achats au magasin, elles penseront que ce n'est peut-être plus nécessaire d'aller à Mournemouth ou à Londres pour trouver de jolis vêtements.

— Mon Dieu ! Mais tu es en train de devenir une vraie femme d'affaires !

— Il vaudrait mieux, non ? Tu sais que la mère de Richard lui a accordé la direction du magasin ?

— Félicitations ! dit Emma chaleureusement. Je suis sûre qu'il s'en tirera remarquablement. Je suis ravie d'être la cousine de

M^{me} Richard Southall ! Me vendras-tu des tas de belles choses pas chères ?

— Autant que tu voudras ! cria Lisa gaiment.

Emma se sentit soulagée d'un grand poids. Lisa était vraiment heureuse d'épouser Richard ; elle l'aimait, ce n'était pas par dépit. Inutile donc de mentionner les lettres, ni Trent Marston. C'était du passé. Un jour, peut-être, Lisa lui raconterait ce petit épisode, et elles en riraient ensemble. Mais jusque-là, mieux valait l'oublier.

Elle traversa la chambre et s'approcha de Lisa.

— Ma chérie, je suis si heureuse pour toi. J'ai été surprise quand on m'a annoncé la nouvelle : c'était tellement soudain !

Si Lisa voulait dire quelque chose, elle saisirait l'occasion. Sinon, cela prouverait que toute l'histoire n'avait été qu'une dernière crise de l'adolescence.

— Oh tu me connais : quand je me décide je ne peux pas attendre, dit-elle avec légèreté. Or j'ai soudain découvert que j'adorais Richard. Nous ferons le mariage le plus merveilleux qui soit. Maintenant viens voir ce que j'ai choisi comme robe pour toi.

Elle prit Emma par la main, et elles passèrent dans la pièce voisine.

— J'ai dû demander à Lorna d'être la seconde demoiselle d'honneur. Elle est à l'âge ingrat... Mais le problème ce sont surtout ses cheveux, qui sont encore plus roux que ceux de Richard. J'ai donc pensé qu'il valait mieux choisir du vert. Et le vert te va si bien, à toi...

Une demi-heure plus tard, alors que Lisa parlait à Richard au téléphone, Emma traversa le jardin et s'aventura jusqu'à l'atelier d'oncle Edouard.

Il n'entendit pas le bruit de la porte. Elle le vit de profil, la tête penchée sur son bureau. Un petit ordinateur, qui était son compagnon permanent, se trouvait devant lui, entouré de feuilles

couvertes de diagrammes.

Très soigneusement, Emma entreprit de refermer la porte. On ne dérangeait pas oncle Edouard quand il était absorbé dans son travail. Mais, cette fois, il perçut du bruit et se retourna.

— Emma chérie ! Entre donc.

Il se leva. Elle hésitait.

— Je ne t'interromps pas ?

— Une pause me fera du bien.

Edouard Fairley avait quarante-sept ans et en paraissait plus. Son expression était celle d'un chien de chasse bienveillant. Ce n'était pas une mauvaise image de lui, car il semblait toujours être sur la piste d'une nouvelle idée.

Il l'embrassa et la tint à bout de bras, étudiant son visage à travers les verres épais de ses lunettes.

— Tu as les traits tirés, dit-il. Tu ne t'es pas trop fatiguée à courir le Nouveau Monde ?

Elle secoua la tête en lui souriant. Ils avaient de bonnes relations, elle avait l'impression de le comprendre.

— Rien qu'une bonne nuit de sommeil ne guérisse bien vite.

— Alors ? Les nouvelles ? demanda-t-il gentiment. Mais déjà son regard retournait vers l'ordinateur.

— J'aurais pensé que les nouvelles ici étaient plus importantes, répondit-elle en dissimulant un sourire.

Il revint à la réalité.

— Oh, le mariage de Lisa ? Oui, dit-il avec chaleur, n'est-ce pas splendide ? Je suis heureux que tu aies pu revenir juste à temps. Était-ce difficile ?

— Un peu compliqué, avoua-t-elle, mais me voilà.

— Je ne sais pas ce que nous ferions sans toi, ma chérie. Mais je suis vraiment très heureux pour Lisa. J'ai toujours espéré qu'elle s'établirait avec Richard Southall. Elle qui est toujours dans les

nuages...

— Comme toi, d'une certaine façon.

— Ce n'est que trop vrai. J'ai été un père lamentable. Je n'ai jamais réussi à m'occuper suffisamment d'elle.

— Ne dis pas de sottises. Tu as été le meilleur père qui soit. Tu nous as laissés libres de grandir à notre façon.

— C'est gentil de ta part, mon petit, mais je ne suis pas sûr que ce soit tout à fait vrai. Maintenant, je passe la responsabilité de Lisa à Richard. Elle sera entre de bonnes mains.

— Et que fais-tu de moi ?

— Tu ne m'as jamais posé de problèmes, Emma. Je t'ai toujours fait confiance. Maintenant, d'après ce que me dit Joe, tu deviens un atout pour la firme.

Elle se mordit les lèvres sans répondre, et il lui jeta un coup d'œil.

— Tu te fais du souci ? Joe m'a dit que les affaires n'avaient pas très bien marché.

— Ne parlons pas de travail maintenant, oncle Edouard.

Il ne sembla pas avoir entendu.

— Emma, il y a une chose que je voudrais te dire si tu ne la connais déjà. L'entreprise périclité lentement ; si nous n'agissons pas, nous allons sombrer très vite. Depuis que ton père nous a quittés c'est comme si la firme avait perdu toute énergie. Je n'ai jamais été très fort de ce côté. Quant à Joe, il est loyal, il travaille dur mais ce n'est pas ton père. Et il commence à se fatiguer.

— Je sais, dit-elle sans le regarder. Je pensais que tu ne t'en rendais pas compte. Tu ne viens pas souvent au bureau.

Il eut un sourire las.

— Oh, je n'ai pas toujours le nez sur un ordinateur...

— Ne parlons plus de cela aujourd'hui, implora-t-elle.

— Je dois cependant t'avertir...

— M'avertir ?

Elle attendait, lisant de l'anxiété sur son visage. Il dit enfin :

— Tu sais combien j'apprécie Joe, mais je crois qu'il est temps de donner un sang neuf à l'entreprise. Et de nouveaux fonds également. C'est pour cela qu'il faut du changement.

— Lequel ? Si Joe doit être renvoyé, je ne sais pas si...

Il lui tapota la main.

— Allons Emma, écoute ce que je vais te dire. Joe se fatigue de plus en plus. Il sera soulagé d'avoir moins de responsabilités, je le sais. Il me l'a dit lui-même. Il n'a jamais voulu une position trop élevée. Il l'a acceptée uniquement pour sauver la situation à un moment difficile. Il aurait préféré rester sous les ordres de ton père. D'ailleurs personne n'aurait pu prendre la place de ton père... jusqu'à maintenant.

— Tu... tu veux amener quelqu'un de l'extérieur, un étranger ?

Elle était horrifiée.

— Je sais Emma, je sais. Cela m'a fait le même effet au début. Mais c'est la seule solution qui nous reste.

— Et tu penses à une personne en particulier ?

Elle ne lui avait jamais vu un air si confiant, si content de lui.

— Tout est réglé. J'aurais aimé que tu participes à la décision, mais ce n'était pas possible, puisque tu étais de l'autre côté de l'Atlantique. Or je devais agir vite. La banque devenait menaçante. Alors, quand l'occasion s'est présentée, je l'ai saisie.

Il observait sa réaction à travers ses lunettes.

— Je le vois, tout cela t'ennuie, reprit-il. Nous en reparlerons plus tard. Nous verrons tous les détails après le mariage. J'ai l'intention de te mettre au courant de tout : tu es un membre important de la firme désormais, et cela te concerne personnellement. J'espère que tu collaboreras étroitement avec le nouveau directeur.

— Qui est-ce ? Je le connais ?

— Je ne pense pas. Il était en Orient auparavant, et je l'ai rencontré récemment, depuis que vous êtes partis au Canada. Ça s'est

passé, très vite.

Il lui toucha la main, s'excusant presque.

— C'est un homme de choix, Emma. Personne ne prendra vraiment la place de ton père, tu le sais, mais j'ai le sentiment que cet homme remettra la firme sur ses pieds. Il a l'assurance et la personnalité nécessaires.

Emma sentit un flot de colère l'envahir. Un étranger arrivait pour s'asseoir dans le fauteuil de son père ! Il devait avoir de l'assurance et de la personnalité en effet ! Elle ne pouvait que l'imaginer, et elle le haïssait déjà.

Pendant le voyage avec Joe, elle avait rencontré des hommes dont l'assurance et la personnalité semblaient aller de pair avec l'arrivisme et la suffisance. Et elle devrait l'accepter, travailler avec lui plutôt qu'avec ce cher Joe ?

— Ne juge pas trop rapidement, Emma. Attends de l'avoir rencontré.

Elle eut un sourire en coin.

— Il le faudra bien, n'est-ce pas ? Quand est-ce que je rencontre cette merveille ? Quel est son nom ?

Beaucoup plus tard, elle pensa qu'elle avait connu tout de suite sa réponse.

— Son nom est Marston, Trent Marston.

Trent Marston ! L'homme dont Lisa avait été follement amoureuse quelques semaines auparavant !

Emma était encore en train de fixer son oncle d'un regard vide, quand il ajouta :

— Tu le rencontreras probablement demain. Je lui ai demandé de venir au mariage, s'il pouvait se libérer.

Richard arriva pour le dîner. Juste après, il partait « enterrer sa vie de garçon ».

— Très sagement, précisa-t-il. Demain, je serai à l'heure à l'église, l'œil vif et sans migraine, je vous le promets.

Il se tourna vers Lisa, assise à côté de lui, et lui sourit avec adoration en lui serrant la main.

— Sois vraiment à l'heure, car je n'attendrai jamais pour un homme, déclara la jeune fille malicieusement.

Lisa avait été follement gaie toute la soirée. Emma, elle, alors qu'elle aidait Jessie avant le souper avait eu à écouter ses prédictions lugubres.

— Elle chante au lever et pleure au coucher. Oui, Miss Lisa n'était plus elle-même, ces dernières semaines : des hauts et des bas continuels. On ne savait jamais comment la prendre.

— Elle va se calmer quand elle sera mariée, affirma Emma avec une certitude qu'elle était loin de ressentir.

Jessie non plus n'était pas convaincue, et son expression indiquait qu'elle en connaissait plus qu'elle ne le disait. Elle avait probablement été témoin de la brève passion de Lisa pour Marston : rien échappait à l'œil vif de Jessie. Mais demain Lisa serait mariée, et le temps des confidences serait terminé. Cependant Emma aurait bien voulu savoir si sa cousine savait que Trent Marston entrait dans l'entreprise et assisterait à la cérémonie...

On avait servi le café à table, puisque Richard devait partir. Il s'adressa à Emma :

— Je dois m'en aller... Si vous voulez bien m'excuser. Je suis vraiment content que vous ayez réussi à revenir à temps pour prêter votre support moral à Lisa. D'autre part, ma jeune sœur également

aurait été terriblement déçue si elle avait dû assumer seule le rôle de demoiselle d'honneur.

Il se retourna vers Edouard Fairley.

— Je vous remercie d'avoir demandé à Emma de rentrer.

— Emma n'aurait manqué ce mariage pour rien au monde. Quant aux affaires... Les marchés ne sont pas chargés...

Il ne s'était apparemment pas aperçu que Richard était pressé, et il se lança dans une longue analyse de la politique du gouvernement sur les marchés d'exportation.

Richard écoutait poliment. C'était vraiment un garçon charmant, se dit Emma. Il était calme, sincère et droit, et il ne manquait pas de charme, avec ses cheveux flamboyants et ses tâches de rousseur. Elle ne l'avait pas vu depuis longtemps : elle était allée à l'université de Salisbury, et plus tard à l'étranger. Mais elle se le rappelait bien, au temps du collège. Ils étaient ensemble en première. Il avait un an de plus qu'elle et, champion de natation, de cricket, il était très populaire.

Elle se rappelait comment tout avait commencé – comment il s'était épris de Lisa. Un jour, il était venu apporter un livre qu'il avait promis à Emma. Lisa était entrée, vêtue de bleu pâle, ses cheveux dorés tout lisses autour de son joli visage, un peu timide pour ses quinze ans. Richard l'avait contemplée et n'avait plus jamais regardé ailleurs.

Oncle Edouard parlait toujours :

— Je ne sais pas jusqu'à quel point l'économie du pays affecte vos affaires, Richard, mais les derniers temps ont été difficiles pour nous, surtout en ce qui concerne l'exportation. Cependant, je suis heureux de dire que j'ai trouvé la solution.

— Vraiment, monsieur ?

— Oui, continua oncle Edouard. Par chance, l'homme qu'il nous fallait est arrivé. Vous le verrez tous demain au mariage. Lisa l'a déjà rencontré, n'est-ce pas, chérie ?

Emma regardait Lisa, la gorge soudain serrée, et elle vit la tête

blonde se dresser comme celle d'un animal effrayé. Dans les yeux de Lisa, il y avait une expression qu'elle n'avait jamais vue : la peur.

— Un homme formidable. Il s'appelle Trent Marston.

Il s'interrompit brusquement.

— Ma chérie...

Lisa, très pâle, regardait son père fixement. Puis elle glissa de sa chaise et tomba sur le côté.

Richard l'avait rattrapée avant qu'elle n'atteigne le sol. Il la souleva et la porta dans le salon où il l'allongea sur le sofa. Il lui tenait la main :

— Ce n'est rien, mon amour...

Edouard s'agitait.

— Devons-nous appeler un médecin ?

— Ce ne sera pas nécessaire, monsieur. Lisa est très impressionnable. Elle va vite se sentir mieux...

Emma l'admirait de plus en plus. Il avait du sens pratique. Il agissait calmement, sans panique, sans éclat. Il serait vraiment très bien pour Lisa.

Jessie, qui avait entendu du bruit, jeta un coup d'œil dans la pièce. Elle revint un instant plus tard avec une tasse de thé fumant, au moment même où Lisa ouvrait les yeux. Peu après, la jeune fille buvait, avec un sourire d'excuse aux lèvres.

— Je me sens si nerveuse, murmura-t-elle. Je vais bien, maintenant, Richard. Pars pour ta réunion : tes amis doivent t'attendre.

Comme il hésitait, elle insista, avec une détermination surprenante.

— Je t'en prie, Richard. Je me coucherai tout de suite, et Emma s'occupera de moi.

Emma fut la seule à voir l'expression suppliante des yeux de Lisa.

Finalement Richard accepta de s'en aller, après avoir insisté pour

porter Lisa dans sa chambre.

Emma l'attendit en bas pour le rassurer avant son départ.

— Je m'occuperai d'elle. Elle sera à l'église à l'heure. En effet, elle est très nerveuse, mais c'est tout.

Elle souhaitait de tout son cœur que ce fût vrai...

Oncle Edouard se servait un grand whisky. Lui aussi était pâle : ce n'était pas le genre d'homme à supporter ces crises.

— Que puis-je faire ?

— Rien du tout, le rassura Emma gaiement. Je monte la voir.

— Quel réconfort tu es, Emma. Je retourne à mon atelier, mais tu viens me chercher si tu as besoin de moi.

Emma hésita devant la porte de Lisa. Elle avait l'impression qu'elle devait frapper avant d'entrer. C'était absurde : Lisa et elle avaient toujours circulé librement l'une chez l'autre sans cérémonie. À présent, elle ne savait pas si Lisa avait besoin de son aide.

Elle finit par ouvrir. Lisa, assise à sa coiffeuse, se regardait dans la glace.

Emma s'approcha.

— Te sens-tu mieux, chérie ?

Lisa haussa les épaules.

— Oui, ça va. Richard s'est affolé pour rien. On étouffait dans cette pièce...

Il y eut un silence. Apparemment, Lisa ne voulait rien révéler.

— Tu te mets au lit ? As-tu besoin de quelque chose ?

— Du thé et de la compassion ? Une bonne conversation à cœur ouvert ?

— Si tu veux, dit calmement Emma.

— Je ne pense pas que je le souhaite, merci. J'ai grandi ; demain, je serai mariée.

Emma l'observait en fronçant les sourcils.

— Lisa, j'ai reçu tes lettres parlant de ce Trent Marston. J'ai vu ton expression ce soir, quand oncle Edouard a mentionné son nom. Si tu épouses Richard par dépit, ce sera mauvais pour vous deux. Je veux dire... il n'est pas trop tard pour changer d'avis.

Lisa se retourna, les joues en feu.

— Changer d'avis ? Tu es folle ! Je ne veux pas du tout changer d'avis. Si ça t'intéresse tellement, j'ai vite compris quel genre d'homme était ce Trent Marston. Je ne peux ressentir pour lui que de l'antipathie et du mépris. Je le déteste !

Lisa grandissait, en effet. Mais, malgré ses protestations, Emma savait qu'il s'était passé quelque chose. Il l'avait gravement blessée. Son antipathie pour cet homme grandit encore.

Ne voulant pas envenimer la situation, elle répondit avec légèreté :

— Beaucoup d'hommes sont ainsi, ma chérie. N'importe qui peut tomber sur l'un d'eux, hélas.

L'humeur de Lisa changea brusquement.

— Ne parlons plus de lui. Pensons à demain. D'abord, nous irons à l'église. Je veux que tu voies les fleurs...

Trent Marston fut oublié, cette nuit-là.

— Ils sont en retard ! gémit Lorna, la jeune sœur de Richard. Ils auraient dû se dépêcher. Ils ne pourront pas se garer.

Elle se plaqua contre le porche de l'église, dans une vaine tentative pour se protéger du vent frais qui soufflait de la mer.

Emma se pencha vers l'allée bordée de voitures qui menait à l'église, et le vent décoiffa ses cheveux. Elle rentra vite à l'abri.

— Ils seront là dans une minute, affirma-t-elle. Mais elle se rappelait le visage de Lisa, livide, ses mains tremblantes alors qu'elle boutonnait les petites perles de sa robe de satin blanc, une heure plus tôt. La jeune fille avait laissé échapper un sanglot, et Emma l'avait prise dans ses bras. Elle avait essuyé les grands yeux bleus et l'avait

laissée finalement avec son père dans le vestibule de la vieille maison.

— Lisa était nerveuse...

— Nerveuse ? Mon Dieu, elle n'est pas en train de se raviser tout de même ? Elle a mis assez de temps à se décider d'épouser le pauvre Richard. Elle ne va pas l'abandonner devant l'autel ?

Le visage désespérément ingrat de Lorna se crispa de mépris.

— Tais-toi, Lorna. Lisa ne ferait pas une chose pareille !

— Mon Dieu je n'en serais pas si sûre, si on lui proposait mieux. Elle est si jolie qu'elle se croit tout permis. Elle était dans ma classe à l'école, tu sais, je l'ai vue.

Emma regardait l'intérieur de l'église, par l'ogive de la porte. Un mariage entre deux vieilles familles locales était une occasion à ne pas manquer, et la nef était pleine. Un discret murmure de voix se mêlait à la musique laborieuse que Miss Stevens tirait du petit orgue asthmatique. Une odeur de freesias et de narcisses emplissait l'édifice et montait jusqu'aux poutres anciennes de la voûte.

Au premier rang, elle voyait de dos la tête de Richard surmontant son col blanc. À côté de lui, les cheveux blonds de Jim Bolton, son témoin, qui avait été un fervent admirateur d'Emma. À la rangée suivante, le large chapeau de paille grise de M^{me} Southall s'agitait nerveusement. Les deux garçons d'honneur, les jeunes frères jumeaux de Richard, étaient toujours à leur poste. Tous les invités étaient installés.

Tous, sauf un. Pas de Trent Marston en vue. Emma connaissait tout le monde. Peut-être avait-il décidé de manquer le mariage ? Comme il allait entrer dans la firme, il avait préféré se tenir loin de Lisa. La jeune fille pria pour qu'il reste discret jusqu'au départ des époux pour leur voyage de noces.

— Les voilà, j'entends la voiture ! cria Lorna. Je suis bien ?

— Tu es charmante, répondit Emma en arrangeant son col.

Puis elle sortit, cherchant des yeux la berline familiale librement conduite par Malcolm.

Mais à sa place, elle vit un coupé Bentley gris qui s'arrêtait sans hésiter en double file. Un homme en sortit avec un chapeau haut de forme à la main.

Le cœur d'Emma se mit à battre très fort. Ce devait être Trent Marston. Il était splendide, en costume de cérémonie, avec ses cheveux d'ébène et sa démarche arrogante.

Il arriva sous le porche, et sa haute silhouette semblait emplir l'espace étroit. Les yeux sombres dont parlaient les lettres de Lisa effleurèrent rapidement le visage pourpre de Lorna avant de s'arrêter sur Emma.

— Je suis en retard.

La voix profonde et cultivée ne contenait pas un soupçon d'excuse, la bouche sensuelle n'esquissait aucun sourire.

Emma se sentit envahie de colère. Il était bien comme elle l'avait imaginé : le genre d'homme qui se prend pour Dieu et manipule les autres sans scrupules.

— Oui, vous êtes en retard, répliqua-t-elle sèchement avec une réprobation évidente.

Il continua son chemin sans la quitter des yeux et haussa une seconde ses sourcils noirs. Elle soutint son regard, et un éclair jaillit, laissant Emma faible et stupéfaite.

L'un des jumeaux apparut à la porte :

— Ami du marié ou de la mariée ?

— De la mariée, dit le nouveau venu.

Quand il se retourna pour suivre Kenneth, Emma eut l'impression qu'on l'arrachait à elle. Elle respira lentement. Ouf ! Ainsi, c'était là Trent Marston. Pas étonnant que la pauvre petite Lisa ait été complètement bouleversée ! Un homme dangereux ! Il fallait une femme expérimentée pour s'en rendre compte...

Elle le regarda s'éloigner, comme si elle ne pouvait détourner les yeux, jusqu'à la place que lui indiquait Kenneth. Dieu merci, il n'était pas au bord de l'allée. Lisa s'apercevrait difficilement de sa présence

en se dirigeant vers l'autel.

Lorna semblait avoir reçu un choc :

— Qui était cet individu splendide ? souffla-t-elle. Je ne l'avait jamais vu ici auparavant...

— Moi non plus, dit Emma. Ce doit être l'homme qui va travailler chez nous.

— Vraiment ? Quelle chance tu as !... Oh, les voici enfin...

En effet, Lisa et son père sortaient de la voiture.

Emma s'avança vers eux alors que Lisa arrivait sous le porche au bras d'Edouard, charmante, sa gerbe de roses blanches dans les bras, ses grands yeux humides et perdus dans le vague.

Emma la contempla avec émotion. Tout était parfait. Pas un cheveu ne s'échappait du voile de tulle, il n'y avait pas un pli sur le satin blanc, la bague de fiançailles de Richard scintillait au doigt de Lisa.

— Tu es magnifique, ma chérie, murmura-t-elle.

Lisa lui sourit gravement.

Edouard, mal à l'aise dans son habit, piétinait nerveusement. Emma se plaça derrière eux avec Lorna. Elle regarda Kenneth, qui fit un signe à Miss Stevens. Les accents assourdis de la Marche Nuptiale envahirent la petite église. Alors qu'ils entraient, Emma jeta un bref regard, à travers la nef, vers l'endroit où on pouvait apercevoir la tête sombre d'un homme, dépassant celles des autres, à moitié cachée par un pilier. Lisa, dans sa lente progression vers l'autel, ne vit rien. Trent Marston sortait de sa vie.

Quand Lisa s'assit à côté de Richard, Emma surprit le regard d'amour du jeune homme. Lisa était sauvée des charmeurs égoïstes.

Emma s'avança, prit la gerbe de roses blanches des mains de sa cousine et se rassit à sa place, émue.

Le mariage de Lisa commençait.

La vieille maison s'était parée pour la réception. Le soleil de cet après-midi d'avril se déversait par les hautes fenêtres, et le grand salon était en fête, avec ses buffets drapés de nappes blanches débordant de sandwiches et de canapés. Le gâteau de mariage s'élevait fièrement au milieu, décoré de clochettes d'argent. La mère de Richard s'était occupée de toute l'installation. Malcolm avait apporté des fleurs printanières du jardin et de la serre, pendant qu'Emma et Jessie les arrangeaient dans des vases.

Emma était près de la table, arrangeant une fois encore une coupe de jacinthes roses qui n'en avaient aucun besoin. Elle veillait sur Lisa, debout à côté de Richard, d'oncle Edouard et de M^{me} Southall, recevant les invités.

Il était ridicule de se sentir inquiète. Lisa savait que Trent Marston viendrait. Elle avait eu le temps de s'habituer à cette idée. Mais, à mesure que les invités défilaient, Emma sentait sa gorge se serrer. Si seulement Lisa avait dit ce qu'elle ressentait, au lieu de s'enfermer dans le secret. Si seulement elle ne risquait pas d'avoir une réaction excessive en le voyant...

Emma l'avait cherché des yeux à la sortie de l'église, pendant que les photographes s'affairaient, mais il semblait avoir disparu. Avait-il décidé de ne pas assister à la réception ?

La première vague des invités était passée quand elle le vit. Il se tint un moment dans le vestibule et regarda autour de lui, toujours aussi élégant et assuré.

Emma fit mine de respirer l'odeur des jacinthes, mais ses yeux étaient fixés sur le groupe près de la porte, et plus particulièrement sur le visage de Lisa. C'était comme dans un gros plan de film : elle ne voyait qu'eux. Lisa rougit quand elle vit le nouvel arrivant, puis elle sourit franchement quand il lui adressa quelques mots et se pencha pour l'embrasser. Il serra la main de Richard et alla offrir ses félicitations à M^{me} Southall et oncle Edouard.

Emma abandonna ses fleurs avec un soupir de soulagement. C'était fini. Lisa avait été calme et digne. Quelle bonne comédienne

elle était, quand elle le voulait... En cette occasion difficile, elle avait brillamment joué.

— Emma, où es-tu ?

C'était la voix d'oncle Edouard.

— Ah, te voilà. Je voulais te présenter Trent Marston, notre nouvelle recrue. Trent, voici ma nièce, Emma Fairley.

— Enchanté, Miss Fairley.

Il n'y avait pas l'ombre d'un sourire sur le beau visage dur pendant que ses yeux noirs l'observaient.

Involontairement, Emma recula instinctivement devant ce regard insolent, bousculant un des serveurs qui portait un plateau de canapés. Elle s'excusa gentiment, mais son sourire la quitta quand elle se retourna vers Marston.

L'incident s'était produit très vite, et il lui tendait encore la main. S'il la touchait, elle crierait ! Elle était directe et aimait qu'on sache ce qu'elle pense. Elle n'était pas comédienne comme Lisa, or elle ressentait pour cet homme une antipathie qui allait jusqu'à la haine.

Il fallait pourtant qu'elle lui serre la main, si elle ne voulait pas risquer une scène stupide.

— Comment allez-vous ? dit-elle froidement.

Le contact fut ferme et bref. Pendant une seconde, ses doigts disparurent dans les siens. Elle arracha presque sa main, comme un enfant qui s'est trop approché du feu.

— Je vous laisse faire connaissance, dit Edouard Fairley. Je retourne où le devoir m'appelle.

Emma, cernée par la foule des invités, se demanda comment elle pourrait se débarrasser de Trent Marston.

Toutes les femmes regardaient l'inconnu avec une question au fond des yeux : « Qui est-ce ? » Trent Marston se pencha vers elle :

— Vous n'avez rien à boire, Miss Fairley ?

Il arrêta un serveur et prit deux coupes de Champagne sur le

plateau.

— Si nous cherchions un endroit calme ? Ici, c'est vraiment la foule...

Il la prit par le coude et la guida vers la porte de la salle à manger qui, comparativement, était presque vide.

Ils s'arrêtèrent devant la longue table polie où étaient déposés les cadeaux de mariage.

— Je voulais vous parler, Miss Fairley.

Il était immobile et la regardait pensivement.

— Edouard m'a dit que vous étiez partiellement responsable dans le département des ventes...

— Je reviens d'un voyage aux USA avec Joe Kent, notre directeur des ventes, répondit-elle, distante.

Elle trouvait particulièrement grossier de sa part de parler affaires à une réception de mariage. D'un autre côté, elle n'avait pas la moindre envie d'entretenir des relations plus personnelles avec cet arrogant individu.

— J'espère que votre voyage a été profitable, dit-il suavement.

Elle le regarda dans les yeux.

— Il a été désastreux ! répliqua-t-elle.

Peut-être, s'il connaissait l'état réel de l'entreprise, ferait-il machine arrière ?

— C'est ce que j'ai cru comprendre. Nous devons travailler ensemble pour changer tout cela, n'est pas ?

Il leva son verre.

— À notre collaboration dans le travail !

Elle serrait le pied de sa coupe de Champagne. « Je dois partir, se disait-elle, avant de lui jeter le contenu de ce verre à la figure. » Elle était furieuse de la manière dont il avait souligné « dans le travail ». Maintenant, elle ne pouvait plus cacher sa colère. Ses yeux lancèrent des éclairs quand elle dit :

— Ceci est un mariage, monsieur Marston. C'est aux mariés que nous devrions boire, plutôt que d'engager une discussion d'affaires. Tout le monde est arrivé. Je pense qu'on va couper le gâteau d'une minute à l'autre. Veuillez m'excuser.

Elle posa son verre et sortit de la pièce, sa tête blonde bien droite, sa vaporeuse robe verte dansant autour de ses jolies jambes, ses talons claquant fermement sur le parquet ciré.

Il ferait aussi bien de comprendre tout de suite son hostilité, au moins ils sauraient où ils en étaient l'un en face de l'autre.

Mais pourquoi tremblait-elle, à présent ? Parce qu'elle avait senti qu'il la suivait des yeux ?

En traversant le hall, elle vit Jim Bolton se frayer un chemin vers elle.

— Chère Emma, pardonnez-moi, j'aurai dû m'occuper de vous. Vous êtes superbe : une vraie naïade !

De toute évidence il avait déjà commencé à boire !

— Maintenant je réclame le privilège du cavalier. Avant qu'elle comprenne ce qu'il voulait faire, il l'avait serrée contre lui et l'embrassait.

— Hé ! Ça suffit ! Je pensais que le privilège du témoin était d'embrasser *la mariée*.

Il ne la lâchait pas pour autant.

— Je vous préfère, ma douce Emma. Vous êtes mille fois plus séduisante.

— Vous avez trop bu, dit-elle sévèrement, se dégageant de son étreinte.

Puis elle sourit à ce joli visage blond. Ils avaient été amis pendant des années, et il lui demandait régulièrement sa main, sans beaucoup d'espoir.

— Vous savez à quoi servent les mariages ? On peut boire et embrasser librement.

Avec un choc Emma réalisa qu'une haute silhouette se tenait tout

près, observant la scène. Trent Marston l'avait suivie.

Elle lui tourna le dos et se trouva face à M^{me} Southall, élégante dans son tailleur gris, impeccablement maquillée. C'était une grande femme autoritaire qui avait pris la direction du magasin après la mort de son mari. Elle était à son affaire maintenant, dans son rôle de maîtresse de maison.

— Emma, vous ne m'en voulez pas, j'espère, de m'être occupée des préparatifs du mariage ? Bien sûr, cela aurait dû être votre œuvre, mais comme...

— Oh, je vous en prie... Vous avez tout arrangé magnifiquement, bien mieux que je ne l'aurais fait, et Lisa vous en est si reconnaissante.

— Merci de me rassurer, ma chère. Ne forment-ils pas un joli couple ? dit-elle en regardant Richard et Lisa. Votre sœur est charmante. Elle sera d'une grande utilité au magasin : elle porte si bien la toilette. Je suis sûre qu'ils seront très heureux. Ah ! Ils vont couper le gâteau, approchons-nous. Je vous verrai ce soir, à ma petite réception ?

— Certainement, je vous remercie.

Emma ne se sentait pas d'humeur à se rendre à une fête, mais il n'aurait pas été gentil de refuser.

— C'est pour les jeunes, vous savez. Un lunch et de la musique de danse. Ah, vous voilà, monsieur Marston ; je vous cherchais.

Elle lui souriait, épanouie, la main posée sur son bras.

— Je donne une petite soirée chez moi. Je serais charmée si vous veniez. Vous pourriez peut-être amener Emma, puisque vous logez chez M. Fairley...

— Mais... commença la jeune fille.

Elle n'avait pas compris qu'oncle Edouard avait invité Marston à dormir chez eux. Son cœur se serra. Elle avait espéré qu'il partirait après la réception, et la perspective de le voir dans la maison l'emplissait de panique.

— Merci, madame, j’accompagnerai Emma avec grand plaisir, fit-il galamment.

— C’est parfait. Nous vous attendrons avec impatience.

Emma était furieuse. Dès que cet homme regardait une femme, celle-ci se mettait à ronronner comme un chaton. Son propre cœur n’avait-il pas bondi quand il avait prononcé son nom ? Elle murmura :

— Merci, mais Jim doit m’y emmener.

Les sourcils noirs se haussèrent.

— Jim ? Le témoin ? Celui qui réclamait des baisers à l’instant ? Il faudra qu’il soit dégrisé, s’il veut emmener quiconque en voiture.

Elle allait répliquer avec colère, mais déjà il avait tourné les talons. Elle rejoignit Jim pendant le traditionnel découpage du gâteau. Elle entendit les applaudissements, vit les flashes d’appareils photos dans une sorte de brouillard. Quand Jim vint chercher les demoiselles d’honneur et les prit par les épaules, elle vit qu’il était vraiment ivre.

Le bruit des conversations et des rires s’amplifiait à mesure que les bouteilles de Champagne et le buffet se vidaient. Emma passait d’un groupe à l’autre, en parfaite hôtesse. Jim Bolton ne lui était d’aucun secours. Il s’était trouvé un fauteuil dans la salle à manger et s’y était effondré d’un air béat. Cela agaçait Emma qui avait compté sur lui pour éloigner Marston. Elle en était réduite à le surveiller pour ne pas se trouver sur son chemin.

Elle surveillait aussi Lisa. N’était-ce pas un grand jour pour elle ? Elle l’avait passé d’une manière magnifique, toujours entourée d’un groupe d’admirateurs... Richard ne la quittait pas, véritable image du bonheur, et l’entourait de son bras.

Emma regarda sa montre. Dans dix minutes, il faudrait qu’elle emmène Lisa se changer. Richard et elle allaient à Poole prendre le train de Londres où ils passeraient la nuit, avant de s’envoler pour les Seychelles.

Un instant Emma se retrouva seule. Lorna s’amusait avec deux

jeunes gens, les amis de ses frères. Edouard Fairley avait disparu. Emma sourit intérieurement : il s'était probablement réfugié dans son bureau, près de la cuisine. Il s'était très bien comporté, mais les réunions mondaines n'étaient vraiment pas son fait. Emma lui dirait bonsoir avant d'aller voir Jessie qui donnait ses ordres aux extras engagés pour l'occasion à la cuisine. La brave femme avait assisté à la cérémonie dans sa plus jolie robe, lilas comme son manteau, mais pour rien au monde elle n'aurait accepté de se mêler aux invités de la réception.

— Malcolm et moi serons plus heureux à la cuisine, avait-elle décrété.

Emma jeta un regard rapide autour d'elle pour s'assurer qu'elle ne rencontrerait pas Trent Marston. Elle ne le vit pas.

Soudain, elle entendit la porte du bureau s'ouvrir, et une voix profonde l'arrêta net :

— Magnifique ! Nous en reparlerons, Edouard. Quand je rentrerai de la soirée, peut-être ?

La porte se ferma, les pas se rapprochaient.

Impulsivement, Emma se cacha derrière un long rideau de velours rouge et retint son souffle. Il y eut un bruit de pas précipités, et elle aperçut un éclair de satin blanc.

La voix tremblante de Lisa lui parvint clairement.

— Trent, je voulais vous parler. Pourquoi êtes-vous venu ? Ne pouviez-vous pas vous tenir à l'écart de mon mariage ?

— Ma chère petite, pourquoi ne serais-je pas venu ? J'étais invité.

Il cherchait à cacher son impatience.

— Pas par moi. J'ai prié pour ne jamais vous revoir, après ce que vous m'avez fait...

— Oh, par pitié ne recommencez pas ! Quand grandirez-vous enfin ?

Sa voix s'était durcie.

— Grandir ? C'est tout ce que vous trouvez à dire ? Après ce que

nous avons été l'un pour l'autre ? Je vous aimais comme je n'ai jamais aimé aucun homme.

— Taisez-vous, petite sotte, et reprenez vos esprits ! Rappelez-vous que je ne vous ai jamais aimée. Tout s'est passé dans votre tête. Maintenant, retournez à votre mari et cessez de vous comporter en enfant gâtée.

Il y eut un sanglot étranglé, et Lisa s'éloigna en courant. Ce fut le silence.

Emma s'agrippa à la tenture. Le choc l'avait glacée, ses genoux tremblaient. À ce moment précis, elle n'avait plus la force de se cacher. Marston allait la voir.

Il arriva à l'endroit où elle se trouvait et s'arrêta net, comprenant immédiatement la situation. Elle restait accrochée au rideau de velours rouge comme une femme coupable dans un mauvais mélodrame.

— Alors ? On espionne, maintenant, Miss Fairley ? Vous avez eu ce que vous cherchiez, je parie. Mais je vous assure que je n'avais pas mérité cette petite scène.

La colère redonna de la force à Emma, et elle se redressa.

— Ma présence ici était fortuite. J'essayais simplement de vous éviter. Je trouve difficile d'être polie avec vous, monsieur.

— Vraiment ? Pourquoi vous forcer alors ?

— Nous sommes ici chez moi, réunis pour un heureux événement.

— Votre cousine ne semble pas le penser...

— Ma cousine est jeune et vulnérable. Elle a sans doute été assez sotte pour se croire amoureuse de vous, mais aviez-vous besoin d'être si brutal ?

— C'était indispensable. Votre cousine est une enfant, Miss Fairley. Et une enfant têtue. Il n'y avait pas d'autre moyen de lui faire entendre raison.

Le sang monta aux joues d'Emma, ses yeux lancèrent des éclairs.

— Vous êtes l'homme le plus odieux et le plus méprisable que j'aie

jamais rencontré.

Elle leva la main pour frapper ce visage dur et arrogant, mais il saisit vivement son poignet.

— Oh non, Miss Fairley, pas de ça ! Cette affaire ne vous concerne pas. Votre cousine est mariée, et elle a un époux pour prendre sa défense si elle le juge nécessaire.

Il la lâcha enfin avec un regard méprisant qui fit frémir Emma.

— Deux femmes hystériques, c'est trop pour un seul après-midi. Excusez-moi, conclut-il.

Il se retourna et disparut.

Tremblante de colère et d'humiliation, Emma fixait l'endroit où Marston avait disparu. Son poignet lui faisait mal et elle le frotta comme pour effacer la sensation de sa peau contre la sienne.

Il fallait penser à Lisa. Celle-ci surmonterait tout cela en temps utile, mais il valait mieux ne pas lui en parler. Après avoir entendu cet éclat passionné, elle ne savait pas dans quel état elle retrouverait sa cousine... Mais elle devait se changer, puis sourire lors de son départ quand on lui enverrait une pluie de confetti, accompagnée des plaisanteries habituelles pour les jeunes mariés. Elle monterait dans la voiture d'un air heureux, alors qu'elle quittait celui qu'elle aimait...

Lisa se tenait immobile au milieu de sa chambre. Quand Emma ouvrit la porte, elle se retourna, les yeux brillants.

— Tu as tout entendu ! Tu étais cachée derrière le rideau, à m'épier. J'ai vu ta robe quand je suis partie. C'était lâche, je n'aurais pas cru cela de toi.

— Tu sais très bien que je ne t'espionnais pas. Je m'étais cachée pour éviter de rencontrer Trent Marston, quand tu es arrivée. Je suis désolée d'avoir tout entendu.

Lisa la fixait, puis les larmes commencèrent à couler lentement sur ses joues. Elle se jeta sur le lit.

— Cela ne fait rien sanglota-t-elle. Oh, Emma, je suis désolée... Bien sûr, tu ne m'épiais pas. C'est qu'il a un tel effet sur moi !

Emma lui donna un mouchoir, et elle s'essuya les yeux.

— Je le déteste ! Mais il suffit que je le voie, que j'entende sa voix...

Elle recommença à pleurer de plus belle.

— Je voulais l'oublier. Quand il est parti, je pensais que je ne le reverrais jamais. Et maintenant il va être ici tout le temps, à la firme, à la maison, tu travailleras avec lui, tu voyageras avec lui...

— Certainement pas ! Rassure-toi je saurai l'éviter. De toute façon, il sera probablement installé à Londres et je ne le rencontrerai guère.

Lisa cessa de pleurer.

— Tu crois ? Vraiment ?

— Bien sûr. Ecoute, ma chérie, il faut oublier tout cela. Tu es mariée à Richard, il est charmant et il t'adore. Tu es le soleil pour lui, et tu dois avoir l'air radieuse quand tu descendras. Tout le monde t'aime tant !

Lisa eut un petit sourire mouillé.

— C'est vrai ?

— Et la pauvre Lorna est morte de jalousie ! renchérit Emma. Elle sait qu'elle n'a pas beaucoup d'espoir de trouver un mari. Elle est si laide...

— C'est vrai, je suis la première de ma classe à me marier !

Ses yeux brillèrent de nouveau. Elle tapota sa jupe de voyage préparée sur le lit.

Le tailleur de velours côtelé d'un bleu délicat était très chic. Emma l'aïda à le passer. Quand elle fut prête, Lisa avait réussi à reprendre son rôle de mariée heureuse qui part pour sa lune de miel.

Richard l'attendait sur le perron, très élégant dans un costume de sport gris. Il se précipita à la rencontre de Lisa et d'Emma. Alors les jumeaux et leurs amis commencèrent un concert de guitare et de chants.

Lisa faisait maintenant ses adieux. Elle finit par Emma et la prit dans ses bras.

— Au revoir, Emma chérie, tu as été merveilleuse comme d'habitude. Tu vas me manquer. Je te fais confiance, tu sais.

Ses grands yeux bleus étaient humides.

Elle mit sa main dans celle de Richard, et ils coururent vers la voiture. Une averse de confetti les suivit, au milieu des rires. Une minute plus tard ils partaient, en agitant la main par les vitres de la voiture.

Une fois le couple parti, la tension tomba. Emma poussa un soupir de soulagement : Trent Marston avait eu la décence de se tenir à l'écart de la scène d'adieux. Égoïsme plutôt que décence : Emma se rappelait les paroles brutales qu'il avait lancées à Lisa.

Oncle Edouard s'approcha, l'air fatigué mais soulagé.

— Tout s'est bien passé !

— C'était splendide, acquiesça-t-elle. Lisa était charmante.

Il hocha la tête :

— Tout à fait comme sa mère...

Elle lui serra la main.

Quand la dernière voiture fut partie, Emma alla à la cuisine féliciter Jessie. Les extras rangeaient leur vaisselle et chargeaient leur camionnette.

— Je leur ai offert de la bière : ils avaient bien travaillé. J'espère que M. Edouard ne m'en voudra pas.

— Bien sûr que non, dit Emma en se laissant tomber sur une chaise avec un profond soupir.

— Quel beau mariage ! Lisa a de la chance d'avoir trouvé un garçon comme Richard.

— Ça oui ! Pour une fois Miss Lisa s'est conduite raisonnablement. Ne pouvant obtenir celui qu'elle voulait, elle a pris le meilleur parmi ceux qui restaient. Je ne l'avais jamais vue faire cela auparavant.

Emma était habituée à la familiarité de Jessie. La qualité d'ancienne gouvernante, lui permettait de s'exprimer librement.

— Tu veux dire qu'elle a eu un coup de folie pour Marston ? Elle en parlait dans ses lettres.

— Je me demande ce qu'elle a pu vous raconter...

— Oh, peu de choses, dit Emma en se levant. Je dois aller me changer maintenant. Je vais à la soirée de M^{me} Southall. Il y aura un buffet : ne te fais donc pas de souci pour moi.

— Je vais enlever ma robe, moi aussi, déclara Jessie. Je ne veux

pas l'abîmer. J'en aurai besoin pour votre mariage.

— Le mien ? Oh, ce ne sera pas tout de suite. Je veux prendre mon temps pour choisir.

Elle s'aperçut tout à coup qu'elle avait faim et grignota un petit four. Elle avait été trop tendue pour manger pendant la réception.

— J'aurai énormément de travail avec l'entreprise. J'ai beaucoup appris avec Joe pendant notre voyage.

— Mais maintenant vous allez collaborer avec M. Marston ?

Encore lui ! Ne pouvait-elle oublier cet homme un moment ?

— Je ne sais pas, répondit-elle, évasive.

— Miss Lisa ne le prendra pas bien !

— Lisa ? Qu'est-ce que ça peut lui faire ? Elle est mariée.

— Oui, mais c'est encore une enfant, et elle n'aimera pas vous voir aller avec M. Marston.

— Aller avec M. Marston ? Que veux-tu dire, Jessie ?

Jessie ne souriait pas souvent, mais son visage prenait parfois une expression ironique.

— Oh, je pense seulement que vous faites un beau couple, tous les deux.

Inutile de se fâcher... Bien évidemment, Marston avait conquis Jessie, comme les autres. Mieux valait en rire.

— Fais attention à ton imagination, Jessie ! dit néanmoins Emma. Je connais à peine cet homme et je n'aime pas ce que j'en connais.

En quittant la cuisine, elle se demanda où il pouvait être ; puis elle se reprit : de toute manière, elle aurait encore à le rencontrer et il était ridicule de se comporter comme une héroïne de film d'aventure, se cachant derrière les tentures, épiant à chaque tournant de corridor.

— Miss Fairley...

Une voix profonde derrière elle la fit sursauter.

— Oui ? dit-elle en haussant légèrement les sourcils.

Il se trouvait devant la porte du bureau, une main sur la poignée, prêt à y pénétrer. Il devait l'avoir attendue.

— Quand voulez-vous partir pour cette soirée ? Je suis à votre disposition.

— Vous n'aurez pas besoin de vous déranger, monsieur, répondit-elle froidement, en évitant ses yeux.

Oncle Edouard apparut à la porte derrière Trent.

— Tu ne vas pas à la soirée, Emma ? Tu ne te sens pas bien, ma chérie ?

— Si, très bien. Seulement je ne sais pas combien de temps je vais rester, aussi je ne voudrais pas ennuyer M. Marston. Quand je serai prête, Malcolm pourra m'accompagner, ou alors je prendrai la mini.

— C'est impossible. Malcolm est allé reconduire des invités, et ta Mini a été portée à l'entretien. Je pensais que ce serait une petite surprise à ton retour.

— C'est très gentil, murmura-t-elle d'une voix blanche, consciente des yeux noirs cyniquement fixés sur elle. C'était une très bonne idée. Cette vieille voiture avait vraiment besoin d'un bon nettoyage. Alors j'accepte votre offre, monsieur Marston, conclut-elle en avalant sa salive. À sept heures et demie ?

Il y avait de l'ironie dans la manière dont il s'inclina.

— Avec plaisir.

Une fois dans sa chambre, elle s'assit sur son lit, le souffle court. Trent Marston la bouleversait comme aucun homme auparavant. Bien qu'il fût en bas, en train de parler à Edouard, Emma sentait sa présence ici, dans la chambre. Elle pouvait bien comprendre maintenant ce qui s'était passé avec Lisa.

Mais qu'y avait eu réellement entre eux ? Jusqu'à cet instant, Emma avait considéré que sa cousine avait ressenti pour cet homme une passion fugitive d'adolescente. Mais était-ce seulement cela ? Ou quelque chose de plus grave ? L'avait-il séduite ? Si oui, cela

expliquait l'éclat de Lisa et son évanouissement nerveux.

Emma tremblait à cette pensée. Certaines jeunes filles de dix-huit ans acceptaient volontiers les aventures. Mais Lisa, non. C'était impossible !

Elle se leva et ouvrit la porte de sa garde-robe ; elle était perplexe. Elle aurait pu, bien sûr, ne pas se changer comme le feraient la plupart des femmes. Mais elle en avait assez de porter la même toilette que Lorna.

Finalement, elle choisit un tailleur de velours uni d'un brun doré qui s'harmonisait avec ses cheveux. Elle passa plus de temps que d'habitude à son maquillage, mit une ombre à paupières qui donnait une lumière presque cuivrée à ses yeux, et un rouge à lèvres brillant. Elle fut contente du résultat. Elle apparaissait comme une jeune femme active, indépendante, sûre d'elle. Cet homme ne pourrait plus la traiter encore de femme hystérique.

Il attendait dans le hall quand elle descendit à sept heures et demie précises. Assis dans un canapé confortable, il feuilletait un magazine de navigation. Il s'était changé, lui aussi : il portait un costume de velours côtelé noir et une chemise d'un bleu très pâle. Il savait très bien se mettre en valeur, pensa-t-elle. Décidément, elle préférait les hommes vêtus de tweed et fumant la pipe si toutefois il en existait encore.

Il se leva à son arrivée.

— Quelle exactitude, Miss Fairley.

Elle le regarda froidement.

— Je ne cherche pas à user du privilège féminin qui consiste à faire attendre un homme, si c'est ce que vous voulez dire.

Il tint la porte pendant qu'elle passait devant lui. La Bentley grise était dans l'allée. Comme il se glissait sur le siège à ses côtés, il déclara :

— Ce n'était pas exactement mon idée. Vous allez travailler pour moi, je veux savoir à quoi je dois m'attendre.

La fureur commença à monter en elle.

— Travailler pour vous ? J'ignorais que j'allais travailler pour qui que ce soit !

Il mit la voiture en route avant de lui jeter un coup d'œil.

— D'après Edouard, vous voulez vous spécialiser dans la partie commerciale. Dans ce cas, vous travaillerez forcément pour moi. Peut-être votre oncle n'a-t-il pas eu le temps de vous parler de la restructuration de la firme ?

— On dirait que vous êtes la bonne marraine des contes de fées décidée à sauver Fairley Frères de la ruine !

— Et cela ne vous plaît pas.

— Non.

— Préférez-vous que l'entreprise sombre ?

— Bien sûr que non ! C'est la marraine qui ne me plaît pas.

Ils continuèrent à rouler en silence le long de la route des collines. En été cette route, qui reliait la petite ville de vacances au village, était envahie par la circulation. Mais en avril, elle était déserte.

Soudain Trent Marston demanda :

— Est-ce encore loin ?

— Nous sommes presque arrivés. Nous serons en ville dans deux ou trois minutes, et la maison des Southall est juste après, sur les falaises.

Brusquement, il arrêta la voiture sur le bas-côté.

— Il semble que nous ayons deux ou trois choses à régler. Tout d'abord, j'ai accepté de remettre de l'ordre dans votre entreprise. Votre oncle m'a donné carte blanche.

— C'est donc une prise de possession ?

Il haussa les épaules avec impatience.

— Bien sûr que non. Le pivot de Fairley Frères c'est Edouard Fairley. En électronique il est génial et déborde d'idées neuves. Nous formons des plans pour développer le marché et dépasser le domaine de la simple navigation dont s'occupe uniquement la firme pour le

moment. C'est la partie commerciale qui est faible, et c'est là que j'interviens. J'ai des contacts utiles.

En dépit d'elle-même, l'idée lui plaisait : si enfin oncle Edouard pouvait utiliser son talent à plein, si la firme pouvait redevenir florissante comme du temps de son père ! Elle voulait tellement admirer celui qui allait accomplir le miracle ! Mais il s'agissait de ce Marston...

— Et que devient Joe Kent, notre directeur commercial ? Sera-t-il de trop ? Arrivez-vous pour prendre la place d'un homme qui a consacré la plus grande partie de sa vie à la firme ?

— Sans beaucoup de succès, apparemment.

— C'est exactement le genre de réponse que j'aurais attendu de vous, dit-elle glaciale. Si nous repartions ?

— Pas encore. Il y a autre chose.

— Quoi donc ?

— Nous devons parler de nos relations, si nous devons travailler ensemble.

— Inutile d'aborder le sujet, monsieur Marston. Je ne travaillerai pas avec vous.

— Votre oncle pense différemment. Il m'a parlé de vos capacités, qui vous conduiront sans doute à la direction dans un an ou deux. Il pense beaucoup de bien de vous.

— Nous y avons pensé avant votre venue, dit-elle sèchement. J'accepte le fait que vous soyez beaucoup plus utile à la firme que je ne puis l'être. Mais je ne vous aime pas, donc je ne pourrai pas travailler avec vous. Vous comprenez pourquoi.

— À cause de Lisa ? Vous vous prenez pour sa grand-mère, ricana-t-il. Vous a-t-elle raconté en pleurnichant une pathétique histoire à propos de mes mauvaises actions ?

Emma se contrôla à grand-peine. Elle mentit.

— Elle m'a à peine parlé de vous. Mais vous m'avez déplu dès que je vous ai vu. Jusqu'à la scène de cet après-midi, surprise par hasard,

je ne savais pas que mon impression était bonne.

Elle commençait à se sentir fatiguée de cette confrontation.

— Très bien, vous ne m'aimez pas. Je ne peux pas dire que cela me désole. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour changer les plans qu'Edouard a pour vous. Nombre de relations de travail ne sont pas inspirées par l'amour.

Elle s'obstina.

— Je ne changerai pas d'avis.

— Vous décevrez votre oncle pour une petite sotte qui ne peut supporter d'être contrariée ?

— Cela suffit ! cria-t-elle, souhaitant le blesser comme il avait blessé Lisa. Je ne veux pas travailler avec vous. Est-ce clair, ou votre compréhension est-elle aveuglée par votre méchanceté et votre prétention ?

Elle le sentit se raidir et reprendre son souffle. Elle grimaça de douleur quand il la prit violemment aux épaules pour la tourner vers lui.

— Petite vipère, siffla-t-il, les dents serrées. Ne me parlez plus jamais ainsi, jamais...

Son visage était si proche du sien qu'elle sentait son haleine sur sa joue. Dans l'obscurité, elle discernait la lueur menaçante de ses yeux.

— La brutalité vous est-elle naturelle ? demanda-t-elle.

Il la lâcha brusquement, la repoussa loin de lui et se laissa tomber sur son siège.

— Très bien, je suis désolé. Mais n'allez pas trop loin vous-même.

— C'est un avertissement ?

— C'est un avertissement, répéta-t-il en mettant la main sur le démarreur.

Alors que la voiture roulait vers la ville, Emma sentit un frisson de peur monter le long de son dos. Elle venait d'être réduite à l'impuissance par une des plus fortes émotions de sa vie. Elle avait

voulu le provoquer, lui faire mal. Et ce n'était pas seulement à cause de la manière dont il avait traité Lisa. C'était l'homme lui-même qui éveillait cette réaction dangereusement primitive.

Elle devrait y faire attention.

Ils poursuivaient leur chemin en silence, à travers la petite ville dont la jetée était encore fermée, le long de la colline escarpée, jusqu'au sommet de la falaise, où de riches retraités avaient construit des maisons donnant sur la mer. Richard y avait déjà prévu une résidence pour Lisa et lui. En attendant, ils vivraient chez M^{me} Southall. Emma n'enviait pas sa cousine... Malgré son amabilité apparente, la mère de Richard, était habituée à tout diriger : le magasin, ses enfants... Heureusement, Lisa était douce, et, de toute évidence, elle plaisait à sa belle-mère.

La soirée était bien commencée quand ils arrivèrent, et le bruit assourdissant d'une musique de rock leur parvint.

— Mon Dieu, c'est ce genre de soirée... gémit Trent quand ils sortirent de la voiture.

— Vous ne dansez pas ? demanda Emma.

Si c'était le cas, elle saurait exactement comment l'éviter.

— Par chance j'ai échappé à la discomanie, dit-il avec humour alors qu'ils montaient les marches du large perron.

M^{me} Southall les accueillit dans le vestibule, élégante dans sa courte robe noire, bien coiffée, une orchidée épinglée sur son épaule. Elle eut un sourire rapide pour Emma :

— Vous connaissez tout le monde, n'est-ce pas ?

Puis elle se tourna vers Trent.

— Je suis si heureuse que vous ayez pu venir, monsieur Marston ! dit-elle en le prenant par le bras pour le conduire au salon. Je suis sûre que vous ne voulez pas vous mêler aux jeunes. Ils sont tellement bruyants ! Beaucoup de mes amis aimeraient vous connaître.

« Mon Dieu, se dit Emma en réprimant un petit rire, c'est la veuve joyeuse qui s'attaque au beau célibataire ! » Elle avait seulement dix

ou onze ans de plus que Marston, finalement.

Bonne chance, lui souhaita Emma en pensée avant de s'échapper vers la pièce où l'on dansait. Elle jeta toutefois un dernier regard à Trent, qui se penchait courtoisement vers M^{me} Southall. Il allait avoir du succès, au milieu de toutes ces dames plus ou moins jeunes ! Son élégance, la grâce nonchalante de ses mouvements, l'arrogance de son regard, tout cela bouleverserait ces personnes respectables !

Heureusement qu'elle-même savait à quoi s'en tenir, pensa Emma. Elle se tiendrait le plus possible à l'écart de cet individu dangereux.

L'atmosphère de la salle était un peu étouffante : chaleur, bruit, heurt des pieds sur le parquet... et le son sauvage de la sono qui amplifiait la musique sans merci.

Ici, au moins, elle serait protégée de Marston, elle se cacherait dans la semi-obscurité, seulement illuminée de façon intermittente par les flashes de couleurs vives.

— Voici ma cavalière ! cria Jim Bolton. Je vous ai cherchée, ma chérie. Venez boire quelque chose.

Un bras autour de sa taille, il l'entraîna à travers les danseurs vers une table garnie de bouteilles de bière, de jus de fruit et d'une gigantesque coupe de punch.

Jim lui en servit un grand verre et l'attira par terre, sur les coussins posés à même le plancher. Emma prit soudain conscience qu'elle était très fatiguée. Mais quand Jim la serra contre lui, elle recula.

— Allons chérie, insista-t-il, les mariages mettent des idées dans la tête...

Il l'embrassa dans le cou. Emma se leva.

— Venez danser, dit-elle en comprenant que Jim avait à nouveau trop bu.

Elle alla sur la piste, et Jim la rejoignit en maugréant. Après un moment elle réussit à le perdre. Elle connaissait tout le monde, bien qu'elle eût un an ou deux de plus que les autres. Lorna et les jumeaux

avaient rassemblé là leur cercle d'amis. Cependant, Emma paraissait à peine vingt ans. Ken lui sourit :

— Que tu es jolie Emma !

Son regard bleu était nettement admiratif, dans les lumières changeantes. Il n'avait pas le sérieux de son frère Richard. C'était encore un enfant.

C'étaient *tous* des enfants, pensait Emma une heure plus tard, prise de migraine. Elle était fatiguée, elle avait envie de rentrer. Elle dansait avec Jim, ou plutôt ils tournaient en rond tous les deux et il avait les bras autour de sa taille, tandis qu'il appuyait sa joue contre la sienne. Elle pensa à essayer de le dégriser pour qu'il la reconduise, mais cela semblait difficile. Tous les autres étaient en couples maintenant. Elle se demanda si elle pourrait appeler un taxi par téléphone, mais, si elle s'aventurait dans la partie principale de la maison, elle rencontrerait sûrement Trent Marston.

Jim s'appuyait lourdement contre elle. Elle le poussa un peu et se mit la main sur le front.

— C'est mon tour, je pense, murmura une voix grave tout près d'elle.

En un clin d'œil elle se retrouva dans les bras de Trent.

Le simple choc physique de sentir son corps musclé contre le sien après la mollesse de celui de Jim, la laissa sans voix, le cœur battant.

Elle reprit enfin ses esprits.

— Je... je pensais que vous ne dansiez pas, dit-elle stupidement.

— C'est ce que vous faisiez à l'instant ?

Sa voix était grave et douce au-dessus de son oreille, donnant aux mots une intimité qui la fit frissonner étrangement.

— Peut-être y a-t-il en moi des éléments secrets...

Emma était profondément troublée. C'était là l'homme qu'elle haïssait, qu'elle cherchait à éviter à tout prix, et pourtant les sensations qui la parcouraient à son contact étaient à la fois délicieuses et effrayantes.

— Dansons, continua-t-il d'une voix altérée, ses mains caressant doucement son dos. Vous ressemblez à un petit chat, un petit chat très doux.

Elle luttait désespérément pour garder ses esprits.

— J'ai des griffes, dit-elle.

Il frottait sa joue contre ses cheveux.

— Je sais. Mais elles ne font pas trop mal.

C'était un danseur merveilleux, bien sûr. Elle n'avait jamais eu un partenaire comme lui. Ils évoluaient à l'unisson, comme si leurs corps n'étaient qu'un. « C'est fou, pensa-t-elle, égarée. J'ai trop bu de ce punch, il devait être plus fort que je ne le pensais. » Elle devait s'arracher à lui, mais son bras autour d'elle était énergique. Elle avait eu raison : il était dangereux. Elle devait le combattre.

Rassemblant toute sa volonté, elle s'arracha à lui et s'arrêta de danser. Il la tenait encore.

— Qu'y a-t-il ?

Il cherchait son regard.

— Je...

Les mots ne lui venaient pas. Soudain, une lumière rouge éclaira le visage de Trent. « On dirait le diable », pensa-t-elle.

Mais sa voix était incroyablement douce quand il dit :

— Vous êtes fatiguée ? Vous avez besoin d'une bonne nuit. Venez, je vous ramène. C'est pour cela que je suis venu vous chercher. J'en avais assez des dames du salon.

« Mon Dieu, rêva-t-elle, rentrer à la maison et se glisser dans un lit frais ! » Mais remonter en voiture à côté de Trent ? Elle avait prévu de demander à Jim de la ramener. Maintenant, après ce qu'elle venait de vivre, elle était convaincue de la sagesse de cette décision.

— Mais, nous ne pouvons pas partir si tôt... Et... j'ai promis à Jim de m'en aller avec lui, dit-elle faiblement.

Elle chercha le jeune homme et le découvrit affalé sur le plancher.

Il semblait inconscient.

— Vous ne lui manquez pas. Venez.

En haut des marches, ils rencontrèrent M^{me} Southall...

— Emma ne se sent pas bien. Je sais que vous nous excuserez si je la ramène maintenant.

— Pauvre Emma... Il faut qu'elle rentre, en effet. Mais vous, Trent, vous n'êtes pas obligé de partir. Mon chauffeur raccompagnera Emma.

— Merci, je préfère me charger d'elle.

Le ton était aimable, cependant il n'admettait pas de réplique.

Cinq minutes plus tard, Emma se retrouvait assise aux côtés de Trent dans la Bentley. Ils traversèrent la ville endormie et remontèrent la colline de l'autre côté, dans l'obscurité de la petite route de campagne.

Trent ne dit pas un mot jusqu'au moment où il arrêta la voiture devant la porte de la maison, éclairée seulement par une lampe dans le vestibule. Il coupa le moteur, se tourna vers sa compagne et sourit :

— Ramenée saine et sauve.

— Merci, dit Emma.

Le sourire était presque plus troublant que ne l'avait été le contact de ses mains.

Ils restèrent assis à se regarder, dans le silence profond de la voiture. Emma sentait son cœur battre follement.

Lentement, il fit glisser son bras le long du dossier du siège et se pencha vers elle. Enfin, il la prit par le cou, l'attira contre lui.

Elle perdit complètement la tête, prise d'une envie folle d'être embrassée. Quand sa bouche se posa sur la sienne, elle émit un petit gémissement et ses bras vinrent se joindre derrière la tête brune pendant que sa bouche, ses lèvres lui répondaient avec une ardeur dont elle fut elle-même surprise.

Son cœur à lui aussi battait très fort. Néanmoins, il mit fin le

premier à leur étreinte.

— Merci, Emma, c'était gentil. Qui donc remarquait que les mariages étaient faits pour les baisers ?... Maintenant allez vite au lit. Je dois parler à votre oncle, et je vois qu'il travaille encore.

On voyait une lumière dans le jardin, vers l'atelier.

— Je lui dirai que nous nous entendons bien, n'est-ce pas ?

Emma eut soudain l'impression de tout comprendre. Trent Marston avait exercé ses charmes sur elle pour une seule raison. Sûr de lui, il pensait qu'elle tomberait amoureuse et ne dirait rien à son oncle à propos de Lisa.

Edouard, dans son atelier, n'avait pas vu ce qui se passait chez lui. Mais s'il découvrait que Trent Marston avait blessé sa fille bien-aimée, cela changerait tout. Edouard Fairley était un homme doux, pourtant il montrerait la porte à Trent, et l'entreprise s'écroulerait encore plus rapidement.

Elle sortit de la voiture en frissonnant.

— Vous voulez obtenir ce poste dans la firme, dit-elle calmement. Je voulais vous assurer que je n'avais aucune intention de me mettre en travers de votre chemin. Ni de vous aider d'ailleurs. Merci de m'avoir raccompagnée, monsieur Marston.

Elle rentra, tandis qu'il la suivait des yeux.

La maison était silencieuse. Dans le salon, toute trace de la réception avait disparu. Jessie et Malcolm avaient dû travailler toute la soirée et se coucher épuisés.

Emma se dirigea vers la cuisine : une tasse de thé lui remettrait les idées en place.

Après la première tasse, elle commença à reprendre ses esprits, mais elle était encore bouleversée. Pourquoi s'était-elle conduite ainsi dans la voiture ? Était-ce la fatigue ? Trop de punch ?

Non, elle devait affronter la réalité : cet homme était la séduction même. Il avait balayé sa réserve sans peine. Dès l'instant où elle avait posé les yeux sur lui, sa vie intérieure avait changé. Et ce qui venait d'arriver n'en était que le résultat humiliant.

Mais qu'était-il arrivé en fait ? Elle avait dansé avec un homme, il l'avait raccompagnée chez elle, il l'avait embrassée dans la voiture. Pas de quoi faire une histoire !

Pourtant, elle n'avait jamais vécu cela auparavant. Jamais elle n'avait connu cette extase enfiévrée qui l'avait jetée contre lui, douce et tendre comme le chaton dont il avait parlé. Pendant quelques minutes, elle avait été envahie par une sorte de folie. Elle devait admettre le magnétisme incroyable de cet homme et penser à se tenir à l'écart de son champ d'attraction.

Elle connaissait le danger. Elle savait comment il traitait les femmes et elle n'avait pas l'intention d'être sa prochaine victime. Elle verrait son oncle le lendemain pour lui dire qu'elle voulait passer une année encore à pratiquer des langues, en Grèce, ou en Allemagne peut-être, avant de prendre une position de responsabilité dans l'entreprise. Il ne serait sans doute pas trop difficile de le convaincre sans rien lui avouer. Trent Marston semblait être leur dernier espoir. Il resterait donc et elle partirait.

Non seulement parce qu'elle le haïssait, admit-elle en se mettant au lit. Mais parce qu'elle avait peur aussi d'elle-même.

Elle eut du mal à trouver le sommeil. Elle repensait sans cesse à ce qui s'était passé. Comme elle avait été stupide de se laisser séduire par un homme habitué à se servir de son charme !

Quand elle s'endormit enfin, elle rêva qu'elle se trouvait nue sur la berge d'une rivière aux flots rapides. Trent Marston nageait vers elle, ses bras bruns fendait l'eau turbulente, et l'appelait :

— Viens Emma chérie ! Saute me rejoindre !

Elle n'avait pas besoin de l'aide de Freud : elle prit cette image comme un nouvel avertissement.

Le lendemain matin, elle fut réveillée par Jessie qui portait un plateau.

— Mon Dieu ! Quelle heure est-il ? Tu n'aurais pas dû monter mon petit déjeuner, Jessie !

Jessie posa le plateau et tira les rideaux.

— Vous aviez besoin de vous reposer, Miss Emma, après ce voyage en avion, la surexcitation du mariage, le travail que vous avez eu avec Miss Lisa.

— Et vous donc Jessie... Vous avez travaillé dur, pendant que j'étais à la soirée de M^{me} Southall.

Jessie sourit presque, ce qu'elle ne se permettait pas souvent.

— Je vous ai vue partir avec M. Marston...

— Pourquoi toutes ces allusions à propos de M. Marston, Jessie ? Je n'aime pas du tout cet homme.

La vieille femme se fit énigmatique.

— Ah non ? dit-elle en allant vers la porte. Je ne pensais pas grand-bien non plus de Malcolm, quand je l'ai connu. M. Edouard est dans l'atelier. Il demande que vous alliez le voir, mais ce n'est pas

urgent. M. Marston est parti pour l'usine tôt ce matin.

Emma avait faim. Elle avait bu plusieurs verres de punch la nuit précédente mais n'avait presque rien mangé. Elle décapita son œuf à la coque et étala du beurre frais sur un toast.

« Qu'est-ce qu'un baiser ? » se dit-elle. Elle avait presque vingt et un ans, et les hommes la trouvaient jolie. On l'avait souvent embrassée.

Elle but son café et puis alla prendre sa douche. Qu'avait-elle à se préoccuper de cela dès le matin ? Une douche froide chasserait toutes ces idées !

Ce ne fut pas le cas. Pendant qu'elle savonnait son corps lisse sous l'eau tiède et s'essuyait avec une serviette moelleuse, elle pensait encore à ses baisers.

À peine était-elle en bas que le téléphone sonna. C'était Jim Bolton.

— Emma ? Que s'est-il passé hier soir ? Vous aviez disparu ! Vous allez bien ! M^{me} Southall m'a dit que vous étiez rentrée tôt ; vous aviez mal à la tête. Pourquoi ne pas me l'avoir dit ? Je vous aurais raccompagnée.

Il avait l'air de se sentir coupable.

— Je voulais vous le demander, mais vous étiez ivre.

— Je n'étais pas ivre ! cria-t-il. D'accord, Emma, j'avais un peu dépassé la limite, reprit-il après un bref silence. Je suis désolé. Vous me pardonnez ?

Elle rit.

— Bien sûr. C'est normal, à un mariage, n'est-ce pas ?

« Être embrassée aussi », pensa-t-elle avec un serrement de cœur. Elle entendait encore la voix grave et amusée, elle sentait le contact des doigts fermes sur sa nuque, respirait le parfum des cheveux fraîchement lavés sur sa joue. Elle ramena ses pensées à ce que disait Jim :

— ... pour déjeuner. C'est possible. Pour me prouver que je suis

pardonné...

— À déjeuner, répéta-t-elle vaguement. Aujourd'hui ?

— Oui, aujourd'hui. Je peux quitter mon travail à midi, avec un peu de chance. Je dois amener un client éventuel voir une villa à Worth, mais ensuite, je suis libre. Nous nous retrouverons au « Papillon d'Or », comme d'habitude ?

Emma n'en avait vraiment pas besoin. Elle avait trop de choses dans la tête, mais au moins elle serait loin de la maison et risquerait moins de rencontrer Marston.

Jim travaillait à Poole, où se trouvait également l'usine et les bureaux de Fairley Frères. Mais Trent ne déjeunerait probablement pas au « Papillon d'Or ». Les trois étoiles du « Dauphin », dans la rue principale seraient plus son style. Elle accepta donc et, devant la satisfaction de Jim, se dit qu'il allait encore la demander en mariage.

Elle avait refusé plusieurs fois et, s'il y avait une chose qu'elle détestait, c'était bien son insistance qui lui donnait une vague impression de culpabilité.

Oncle Edouard leva les yeux quand elle entra dans l'atelier. Il lui sourit.

— Tu es occupé ? demanda-t-elle.

— Je crois que je suis sur une piste qui va faire notre fortune, répondit-il, ses yeux bleus brillant derrière ses lunettes.

— C'est merveilleux !

— Marston le pense aussi. Tu sais, Emma, pour quelqu'un qui n'est pas un savant, ce garçon a une bonne compréhension de la technologie. C'est un brillant cerveau.

— Oui, dit Emma. J'ai cru le comprendre.

Il avait bien préparé son plan la nuit précédente.

— Je suis content que tu t'entendes avec lui. Tu as l'air de l'impressionner. Je pense que vous allez faire une bonne équipe.

— Je voulais justement te parler à ce propos, oncle Edouard. En rencontrant Trent Marston j'ai compris que je n'étais pas capable de

travailler avec lui : il attendra de moi plus que je ne peux donner. Si je travaillais les langues encore un an, par exemple, je pourrais retourner en Allemagne, chez les Halibachs. Ensuite, j'irais passer six mois en Grèce. Mon français et mon espagnol étant au point, je recommencerais l'italien. Mais j'aimerais vraiment être plus sûre de moi avant de me mettre vraiment à travailler. Joe ne se montre pas critique, mais M. Marston le sera. Qu'en dis-tu ?

Il eut l'air déçu.

— Tu crois, Emma ? Nous nous étions préparés à commencer ce travail d'équipe tout de suite, et Trent tenait beaucoup à t'inclure.

« Je sais pourquoi », pensa-t-elle, « parce qu'il veut m'amadouer, au cas où je me déciderais à dire à oncle Edouard ce qu'il est dans sa vie privée. Il est probable que sa dureté et sa brusquerie font son succès dans le monde des affaires ».

Peut-être devrait-elle tout lui dire, ne pas le laisser accorder toute sa confiance à cet homme. Mais elle ne voulait pas prendre la responsabilité de voir l'entreprise s'effondrer.

— Il tient à m'inclure parce que je suis ta nièce. Il ne peut connaître déjà mes capacités !

Penaud, Edouard avoua :

— Je lui ai montré une lettre de Joe parlant de tes capacités. Joe avait été très impressionné par le rapport que tu lui as fait.

— À propos, dit-elle en changeant de sujet, et Joe ? Ne penses-tu pas que c'est un peu délicat de placer un étranger au-dessus de lui, après tout ce qu'il a fait ?

— Je sais tout le bien que tu penses de Joe. Je pense de même et je ne voudrais pour rien au monde le blesser, mais nous avons eu une longue conversation avant que vous partiez pour ce voyage, et il m'a confessé qu'il espérait que ce serait le dernier grand voyage qu'on lui demandait d'entreprendre. Il ne voulait pas déranger nos projets, mais il disait que depuis un certain temps il ne se sentait pas à la hauteur. Cela devenait trop pour lui ; il souhaitait que nous trouvions quelqu'un pour s'occuper de la plus grande partie du travail de promotion, lui réservant une tâche plus routinière au bureau. Il sera

ravi du changement quand il apprendra la nouvelle.

« Si tu savais, Emma ce que cela signifie pour moi d'avoir un homme dynamique pour la partie affaires... Ton père l'était. J'ai attendu longtemps avant de trouver quelqu'un d'autre.

— Cela ne te gêne pas de mettre quelqu'un d'autre à la place de Papa ?

— Non, si c'est Trent Marston. Je crois que c'est l'idéal.

— Alors, tu penses que je peux partir en Allemagne ?

— Nous avons tout le temps : nous en discuterons ce soir. En attendant, si tu pouvais porter ceci au bureau, Emma...

Il avait pris un dossier sur la table.

— J'ai promis à Trent que tu l'apporterais dès que j'aurais fini. Il est parti tôt ce matin. Tu veux bien ?

Sa première impulsion fut de chercher une excuse pour ne pas rencontrer Marston, mais c'était une réaction enfantine.

— J'allais à Poole, de toute manière : je déjeune avec Jim.

Elle sortit. L'entrevue n'avait pas été un succès, mais Edouard n'avait pas dit non. Elle recommencerait le soir même. Elle devait sortir du champ d'action de ce Marston.

Une demi-heure plus tard, Emma gara la voiture dans la cour de Fairley Frères à Poole. L'usine, dont le bureau n'était qu'une partie, se trouvait dans le vieux quartier de Poole, près du quai. À l'origine c'était un hangar de construction de bateaux qui fabriquait aussi d'autres articles d'équipement de navigation. Après la guerre, quand le vieux M. Fairley était mort, c'était peu à peu devenu une entreprise d'instruments de navigation, ce qui passionnait Edouard. La moitié du bâtiment avait été vendue. On en avait fait un café qui n'ouvrait que pour la saison d'été.

Ce serait splendide, si l'endroit pouvait revivre comme autrefois !

Emma prit le dossier sur le siège et ferma la voiture en jetant un coup d'œil à sa montre : il était midi moins le quart. Tout juste le temps de déposer les documents avant d'aller à pied au « Papillon

d'Or ».

Comme elle ouvrait la lourde porte, elle se sentit troublée à l'idée de revoir Trent Marston après ce qui s'était passé la nuit précédente. Elle serait très brève, très femme d'affaires, lui donnerait le dossier et repartirait aussitôt.

Dans la grande salle, les six ouvrières qualifiées, dont le travail consistait à rassembler les divers éléments des instruments, étaient penchées sur les tables de travail. Emma s'arrêta un instant pour échanger quelques mots avec celles qu'elle connaissait le mieux. Oncle Edouard les payait bien et elles l'adoraient. L'usine, c'était comme une grande famille heureuse.

Ted Draper, le contremaître, salua la jeune fille.

— Bonjour, Miss Emma. Vous voici de retour ? Ça s'est bien passé ?

Ils bavardèrent un moment, puis elle dit :

— J'ai un dossier à laisser au bureau. Il y a quelqu'un ?

— Le nouveau patron, dit Ted.

Elle étudia son visage mais il était impassible.

— Que pensez-vous de lui ? demanda-t-elle enfin.

— J'attends un peu, dit-il, prudent.

Il désigna les ouvrières.

— Il a fait sensation ici, dit-il avec humour.

« Pas étonnant », pensa Emma. Il lui suffisait sans doute de les regarder pour qu'elles se mettent à travailler deux fois plus vite.

Ils parlèrent encore un peu de Joe, puis elle le quitta et entra par la porte de verre dans le bureau.

— Bonjour Miss Fairley. Cela fait plaisir de vous revoir ! Vous êtes-vous bien amusée ? demanda Rose, la secrétaire de Joe.

Elle s'était teint les cheveux et fait faire une nouvelle permanente. Elle portait une jupe trop serrée, ses joues étaient rouges, ses yeux brillaient.

— M. Marston est dans son bureau, dit-elle.

Mon Dieu, elle aussi, pensa Emma avec rage en se dirigeant vers la petite pièce.

Trent était assis devant le grand bureau, entouré de piles de papiers. Il leva la tête quand la porte s'ouvrit et un lent sourire anima son visage.

— Eh bien ! Je suis fort honoré ! J'attendais Malcolm...

Elle avait bien imaginé qu'elle se sentirait un peu embarrassée quand elle le rencontrerait de nouveau. Mais elle ne s'attendait certainement pas à ce frémissement qui la parcourut quand elle croisa son regard nonchalant.

Elle posa le dossier sur le bureau.

— Oncle Edouard m'a demandé de vous amener ceci, dit-elle avant de se retourner vivement vers la porte.

— Attendez un peu, dit Trent tranquillement. Pourquoi cette hâte ?

— J'ai un rendez-vous pour le déjeuner, à midi, bredouilla-t-elle. J'ai tout juste le temps de descendre en ville à pied.

Il fut immédiatement à ses côtés.

— J'ai ma voiture ici, je vais vous y conduire. Maintenant, asseyez-vous.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

— Seulement vous regarder, répondit-il paisiblement.

Elle le fixait, paralysée par le magnétisme de ses yeux sombres.

— J'espère que vous n'avez pas l'intention d'acheter...

Pour la première fois elle l'entendit rire, d'un rire bas et profond comme une caresse. Elle en fut étrangement bouleversée.

— Détendez-vous ! Je ne pense pas pour l'instant au marché que vous avez à l'esprit. Je notais simplement votre apport à la firme dans un certain domaine... J'aime beaucoup votre style, votre goût vestimentaire. Cette couleur par exemple, ce mordoré, va

particulièrement bien avec vos yeux. Cela apporte une note de lumière à un jour gris.

— Merci, dit Emma.

— Je pourrais vous voir, continua-t-il, attirant des clients éventuels au stand de Fairley Frères à une manifestation commerciale. Il n’y a rien de tel qu’une jolie hôtesse pour faire marcher le commerce ! regardez les expositions de motos.

Elle se sentait bouillir.

— Cela peut être votre vision de notre collaboration mais j’ai une idée toute différente de mon travail. Tenez-vous le pour dit.

Il sourit avec délectation, et elle comprit, vexée, qu’elle avait marché dans son jeu. Il aimait la provocation.

— Rentrez vos griffes, Emma. Vous seriez décorative n’importe où. Ne me dites pas que vous êtes une femme d’affaires collet monté. Je suis sûr que vos talents s’étendent dans d’autres domaines. Beaucoup d’autres.

Il y avait toute l’insolence du monde dans son regard...

— Vous êtes ignoble ! cria-t-elle, furieuse.

— Merci, répondit-il. Maintenant, je vous conduis en ville. Je dois passer à ma banque.

Il lui prit le coude comme ils sortaient des bureaux et passaient devant l’atelier. Toutes les femmes le regardaient. Sans doute enviaient-elles Emma, se dit la jeune fille avec amertume, ne pensant qu’à dégager son bras de sa légère pression. Son contact semblait la brûler à travers la manche.

— Je vous dépose où ?

— N’importe ; dans le centre.

L’odeur du cuir et la douceur des coussins de la voiture lui rappelaient trop la nuit précédente ; elle voulait en sortir au plus vite.

— Non, permettez-moi de vous laisser à la porte. Je vous ai retenue. Il ne faut pas que vous soyez en retard.

— Au « Papillon d’Or », dit-elle brièvement.

— Ah oui, je sais où c’est. Un joli petit restaurant.

Quelque chose dans sa voix l’intrigua. Il le connaissait ? Y avait-il amené Lisa ? Elle se rappelait la lettre : « Trent m’emmène dîner ce soir. »

Puis il avait ramené à la maison cette pauvre petite Lisa innocente et naïve. Et, dans le noir, il l’avait prise contre lui et embrassée comme Emma l’autre soir. Elle frissonna. Dès que la voiture s’arrêta, elle en sortit avec une vivacité fébrile.

— Merci, dit-elle sans le regarder, avant de se précipiter dans le restaurant.

Quand elle pénétra dans le petit bar où elle rencontrait Jim d’habitude, il était midi cinq, mais le jeune homme n’était pas encore arrivé. Elle s’assit dans un coin pour l’attendre. Après quelques minutes, Jacques, le serveur, vint à elle.

— Miss Fairley, M. Bolton vient de téléphoner : il est désolé, il sera un peu en retard. Il vous prie de l’attendre. Voulez-vous boire quelque chose ? Comme d’habitude ?

Il lui apporta un jus de citron vert... Une demi-heure plus tard, elle attendait encore. Elle connaissait beaucoup de monde à Poole et elle avait bavardé avec deux amis, mais elle commençait à avoir faim et se demanda si elle pouvait se mettre à table seule.

À ce moment, la porte s’ouvrit et Trent Marston entra. Son regard fit le tour du bar. Emma sentit son estomac se serrer quand elle vit son visage s’éclairer.

Il vint à sa table :

— Votre ami vous a abandonné ?

— Il a été retardé, dit Emma avec dignité.

Il regarda sa montre :

— Une demi-heure, c’est trop !

— Jim ne peut jamais savoir quand il va se libérer d’un client.

Elle se demanda pourquoi elle excusait ainsi Jim.

Il s'assit sur une chaise à côté d'elle.

— Passons la commande en attendant. Si Jim arrive, je me retirerai.

Il n'attendit pas son accord. Il leva le doigt et Jacques apparut.

— Nous voudrions déjeuner, Jacques.

— Très bien, monsieur Marston, dit le garçon en leur donnant le menu.

— Un steak ? demanda Trent, regardant Emma avec la courtoisie d'un hôte qui veut satisfaire son invité. Ils en ont d'excellents ici.

Elle secoua la tête. Si elle devait déjeuner avec cet homme elle aurait besoin de quelque chose de plus léger qu'un steak.

— Je vais prendre des scampi.

Elle continuait à espérer que Jim allait arriver avant que le repas ne soit servi. Trent semblait très à l'aise : il buvait, il parlait de Poole et de navigation. Il s'était acheté un yacht, raconta-t-il aussi simplement que s'il s'agissait d'un canot pneumatique.

— Vous viendrez le baptiser, quand on me le livrera.

Dix minutes plus tard, Jacques revint :

— Le déjeuner est prêt, monsieur.

Il leur prodigua un large sourire. De toute évidence Jacques aussi pensait qu'Emma avait bien raison de déjeuner avec Trent Marston.

Elle jeta un dernier regard désespéré vers la porte.

— Dommage, dit Trent. Vous devrez vous contenter de moi, je crois.

On les conduisit à une table tranquille dans le restaurant. Emma mangea son potage à la tomate sans dire un mot. Trent avait voulu déjeuner avec elle : il devait avoir une raison. Cela ne pouvait être parce que sa compagnie lui procurait du plaisir ; elle avait tout tenté pour le décourager.

Elle apprécia les scampi, délicieux, dorés et croustillants. Trent

avait commandé une carafe de vin blanc qui avait un goût frais de fleurs. Si un autre homme avait été assis en face d'elle, Emma se serait sentie parfaitement heureuse. Mais elle n'était pas à l'aise en sa compagnie.

— Le directeur de la banque a été très aimable.

— Vraiment, répondit Emma. Cela change tout pour Fairley Frères. Je suppose que la dette de la compagnie sera lourde. Vous ne pouvez vous développer comme vous le voulez sans investir de nouveaux capitaux.

— Pas de problèmes. La raison pour laquelle je suis ici, c'est que j'ai un capital à investir.

— Vous vous achetez la direction ?

— Je suppose que c'est cela en effet.

— Je vois, dit Emma froidement.

Voilà pour les chers espoirs d'oncle Edouard de la voir, elle, à la tête de l'entreprise ! Elle ne s'imaginait pas discutant affaires avec Trent Marston dans la salle du conseil. L'atmosphère actuelle de « famille heureuse » de la firme ne survivrait pas aux ambitions d'un arriviste.

Elle regarda le beau visage énergique aux pommettes hautes, à la bouche sensuelle, aux sombres yeux. Elle avala sa salive en cherchant ses mots.

— Pour quelqu'un qui vient d'arriver dans la maison, vous semblez passionné.

— Je le suis en effet. Je n'entreprends rien qui ne contienne une promesse de succès.

— Pourtant, l'état de nos finances est désastreux...

— Vous ne me comprenez toujours pas, Emma ? J'aime les défis. Sauver une société de la ruine, cela en vaut la peine. Etes-vous allée à l'atelier de votre oncle récemment ? Savez-vous qu'il travaille sur de nouvelles technologies ? Eh bien, ses idées m'ont complètement ébahi, ébloui !

— Est-il vraiment si remarquable ?

— Il est fantastique ! dit-il simplement.

Elle n'eut pas l'idée de mettre son opinion en doute.

— Ses idées ouvrent toutes sortes de possibilités. Nous sommes au début de la révolution électronique, nous ne pouvons l'éviter, et donc nous devons arriver à ce que les machines et les instruments que nous fabriquons soient les meilleurs.

Ses yeux brillaient tant qu'ils lui rappelèrent ceux de son père quand il parlait de la firme familiale. Mais ses yeux à lui étaient bleus et candides, pas sombres et menaçants comme ceux de l'homme assis en face d'elle.

Pourtant, en dépit de son opinion personnelle il était merveilleux de penser que l'entreprise allait repartir de l'avant, que le personnel allait cesser d'être inquiet, que le travail d'oncle Edouard serait reconnu.

Si Trent Marston pouvait accomplir ce miracle, elle lui souhaitait bonne chance. Mais il le ferait sans elle. Elle ne pensait pas une minute qu'il refuserait de la laisser partir. Elle ne prenait pas plus au sérieux les remarques qu'il avait faites sur son apparence au bureau : il la flattait dans un but précis. Il était du genre à manipuler les gens, sans scrupule. Il avait des arrière-pensées, dans la voiture, la nuit dernière.

Il avait dit qu'elle ne le comprenait pas. Mais elle ne le comprenait que trop bien : il courait après le pouvoir et le succès, écrasant quiconque se trouvant sur son chemin.

Son opinion de lui était claire : il était méprisable. Cependant, un certain souci de justice (ou était-ce le faible espoir de l'être) lui fit dire :

— Vous semblez avoir une haute opinion d'oncle Edouard. Mais pensez-vous qu'il vous rende la pareille ?

Il s'immobilisa, soudain méfiant :

— Que voulez-vous dire ?

Le cœur d'Emma se remit à battre d'une manière désagréable.

— Vous apprécierait-il autant s'il savait comment vous avez traité sa fille ?

Elle le vit devenir livide de colère.

— Je suis sûr en effet qu'il n'en sait rien.

— Et vous ne voudriez pas qu'il l'apprenne !

— Je préférerais garder les détails de ce petit épisode pour moi.

— Bien sûr, je comprends. Vous avez craint que je ne le lui raconte. C'est la raison pour laquelle vous avez commencé un autre « petit épisode » avec moi hier soir.

Il la regarda un instant en silence, songeur.

— Ce n'était pas la seule raison. Mais j'admets que je voulais adoucir le jugement très dur que vous portiez sur moi, oui.

— Et vous pensiez que votre puissante technique virile arrangerait tout, lança-t-elle méchamment.

Une lueur s'alluma dans ses yeux.

— J'ai trouvé que c'était le moyen le plus rapide et le plus agréable de clore une querelle.

— Et bien cela n'a pas marché avec moi, dit-elle, dédaigneuse. Je n'ai pas été impressionnée.

— Non ? J'ai cru que cela vous plaisait...

— J'étais fatiguée et j'avais trop bu d'alcool.

Il rit, franchement amusé et se pencha vers elle pour remplir son verre.

— Je me le rappellerai à l'avenir.

À ce moment, Jim arrivait à la hâte, le visage rouge et contrarié. Il vint droit à Emma, sans un regard vers Trent.

— Ma chérie, je suis désolé ; je ne pouvais laisser passer une vente. La villa de Worth était disponible depuis des mois. Ce type a tout inspecté dix fois, même les fondations.

— Et il achète ? demanda Emma.

— Il est au bureau maintenant. Je dois y retourner avant qu'il ne change d'avis. Vous me pardonnez ? Je vois que vous avez déjeuné, c'est parfait. Je dirai à Jacques de mettre le tout sur mon compte.

Trent avait écouté ce dialogue avec intérêt. Il prit enfin la parole, calme et incisif :

— Il se trouve que Miss Fairley déjeune avec moi.

Jim comprit alors que Trent et Emma étaient ensemble :

— Oh... Je ne vous avais pas vu...

— Nous avons eu un repas d'affaires. M. Marston est notre nouveau directeur. Vous l'avez rencontré au mariage, hier.

— Oh... Je crois... Eh bien, si vous avez déjeuné, c'est l'essentiel, Emma. Je vous téléphonerai. Pardonnez-moi encore.

Il disparut.

— Voici un homme dévoué à son travail, s'amusa Trent. J'aime ça.

Emma aurait voulu prendre la carafe et lui jeter son contenu à la figure.

Heureusement, le serveur arriva à ce moment.

— Votre oncle vous demande au téléphone, Miss Fairley.

Elle se leva, soulagée de quitter Trent un instant, décidée à se servir de ce prétexte pour éviter sa compagnie le reste de l'après-midi.

— Oncle Edouard ?

— Ma chère Emma, je pensais que je te trouverais encore. Ecoute, j'ai de mauvaises nouvelles. J'ai reçu un appel de Mexico ; un hôpital. Joe y a été amené, il est sérieusement malade. C'est arrivé la nuit dernière, mais ils ne savaient pas qui contacter.

Elle sentit un grand froid l'envahir.

— Il n'est pas...

— Difficile à savoir, répondit Edouard d'une voix soucieuse. Mon

correspondant ne parlait pas bien anglais. Il disait que c'était le cœur, je crois, mais je n'en suis pas sûr. Oh, Emma, que devons-nous faire ?

— J'y vais immédiatement, déclara-t-elle sans hésiter. Je peux, n'est-ce pas mon oncle ? Il n'a personne là-bas.

— Bien sûr, mais tous ces vols... Il faut faire une réservation...

— Ne t'inquiète pas, oncle Edouard. Je me débrouillerai. J'arrive. Trent l'attendait, debout.

— Mauvaises nouvelles ?

— C'est Joe. Il est très malade, dans un hôpital de Mexico. Je pars le plus tôt possible.

Elle traversa le restaurant, Trent derrière elle.

Une fois dehors, elle se retourna :

— Merci pour le déjeuner et à bientôt monsieur Marston.

— Où allez-vous ? demanda-t-il.

— À l'agence de voyage pour qu'on me réserve une place.

Elle sentit sa main sur son bras.

— Attendez un peu, dit-il, j'ai une meilleure idée. Je connais un agent de Londres qui ferait cela plus vite qu'une agence locale. Retournons au bureau : je lui téléphone.

Emma n'hésita qu'un moment : il avait raison.

— Merci, dit-elle.

Ils étaient déjà à mi-chemin du parking. Il agissait vite.

Une demi-heure plus tard, il raccrochait le téléphone.

— Voilà. Vous avez une place pour demain. Malheureusement, je n'ai pu obtenir un vol direct. Vous passerez par Houston. Cela signifie que vous devez partir pour Londres cette nuit.

— Merci, vous m'avez rendu service.

Pendant qu'il téléphonait elle ne l'avait pas écouté ; elle pensait à ce pauvre Joe, seul et malade, si loin.

— Je rentre vite préparer mes bagages.

— Nous pouvons y aller ensemble. Laissez votre voiture ici, Malcolm viendra la chercher.

— Non, je vous remercie, c'est inutile.

Il sourit légèrement.

— Mais, je dois boucler ma valise, moi aussi.

— Vous retournez à Londres ?

Il jeta quelques papiers dans son attaché-case et ferma les tiroirs du bureau.

— Je pars avec vous demain à Mexico...

— Bienvenue à Mexico ! dit Trent alors que la limousine qu'il avait louée à l'aéroport se faufilait dans le chaos du trafic. Mexico, la ville la plus sale et la plus fascinante du monde...

Emma regarda par la portière mais ne vit pas grand-chose : de vieux buildings côtoyant des tours ultramodernes, de grands arbres, des dômes d'églises, le tout voilé par le brouillard urbain.

Elle était extrêmement fatiguée après ce long vol, et fort inquiète pour Joe. Elle était malade de peur à l'idée de ce qui l'attendait.

Elle se retourna vers Trent, calme et mondain, comme il l'avait été toute la journée, et elle fut irritée de le voir si indifférent. Mais bien sûr, Joe n'était rien pour lui. Cela lui ôterait même certains problèmes si Joe... Elle ravala un sanglot.

— Sommes-nous loin de l'hôpital ?

La voiture était maintenant arrêtée par un gigantesque embouteillage. Emma se tordait nerveusement les doigts et regardait son compagnon d'un air implorant quand soudain il se pencha vers elle. Elle sentit la chaleur, la force de ses mains sur les siennes.

— Détendez-vous, Emma.

Sa voix était si tendre qu'elle la reconnut à peine.

— Ne vous tourmentez pas : cela vous fait du mal. Vous êtes fatiguée et l'on s'occupe bien de Joe : nous sommes très fiers de nos hôpitaux.

— Nous ?

— Oui ; au cas où cela vous intéresserait, j'ai du sang mexicain. Le père de ma mère était un Mexicain espagnol. Et non pas un descendant des Mayas ou des Aztèques, hélas ! Je l'aurais souhaité, c'étaient des peuples merveilleux.

Les connaissances d'Emma en histoire mexicaine étaient plutôt limitées, mais elle avait vu des films à la télévision, lu des histoires ici et là, et elle conservait le souvenir terrifiant de sacrifices humains offerts à des dieux animaux.

— N'étaient-ils pas cruels et barbares ?

Trent haussa les épaules.

— Les Espagnols qui les conquièrent finalement n'étaient pas non plus des exemples de douceur. Seulement ils avaient les fusils. C'est la vie.

Elle regarda le visage de l'homme assis à côté d'elle, sa peau hâlée, sa mâchoire énergique, le port impérieux de sa tête brune. Elle reconnaissait en lui le *conquistador* espagnol. Cela expliquait beaucoup de choses. « Les Espagnols avaient les fusils. » Dans n'importe quel combat Trent aurait toujours les fusils et il vaincrait. Il avait cette arrogance superbe et triomphante de ses ancêtres espagnols.

— Vous êtes donc un peu chez vous, ici ?

— Oui. Ma grand-mère, qui est américaine vit encore à Mexico. Depuis la mort de son mari, sa famille la supplie de revenir aux États-Unis, mais elle refuse. Elle aime la maison où elle a vécu pendant des années et elle est très fière de son jardin. Je vous la ferai rencontrer pendant notre séjour.

Emma murmura une vague réponse polie. Certes, elle était reconnaissante à Trent pour son aide pendant le voyage, mais elle ne voulait pas accepter de relations autres que celles du travail.

— Vous êtes donc venu avec moi pour rendre visite à votre grand-mère ?

Si c'était le cas, elle pourrait vite le quitter. Elle descendrait à l'hôtel où avait séjourné Joe et se rendrait à l'hôpital chaque jour.

Il plissa les yeux et la fixa, curieux :

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Rien de particulier...

Sa voix était aiguë. Quand il la regardait ainsi, elle perdait ses moyens. Il s'adossa aux coussins.

— Je trouve que les femmes posent bizarrement les questions importantes.

— Ça n'en était pas une, répondit-elle, agacée.

Or bien sûr, c'était important et il le savait. Il était trop intuitif pour se laisser bernier. Il avait compris immédiatement.

— Je vous ai simplement demandé si vous étiez venu avec moi pour rendre visite à votre grand-mère, répéta-t-elle.

Elle regarda par la vitre, mais elle sentait le regard de Trent sur elle.

— Non, dit-il.

Ce simple mot, mystérieux, et la manière dont il le prononça, la poussa à se retourner et à lui faire face, une question dans les yeux. Il n'avait pas fait ce voyage pour Joe qu'il ne connaissait pas. Ni pour prendre les affaires en main – il n'y en avait pas ici. S'il n'était pas venu visiter sa famille, alors pourquoi ? C'était la première fois qu'elle se posait cette question, et elle fut surprise de ne pas y avoir pensé plus tôt.

Était-il là parce qu'il voulait, étrangement, se trouver avec elle ? Qu'attendait-il ? Le cœur d'Emma se mit à battre très fort.

Quelle que fût la réponse, il ne disait rien. Il se contentait de la regarder, moqueur. Il s'amusait à la laisser chercher : cela faisait partie de son jeu.

Elle tourna la tête en se mordant les lèvres. Les voitures recommençaient à circuler.

— Nous devrions y arriver cette fois, dit Trent. Nous sommes à quelques kilomètres de l'hôpital.

Le bâtiment était énorme, stupéfiant, comme tout ce qu'elle avait vu à Mexico. Cependant, Trent semblait connaître le chemin, et elle le suivit jusqu'au bureau de réception où trônait une ravissante jeune fille. Naturellement, il parlait un espagnol parfait. Emma pouvait

comprendre, si elle se concentrait fortement. Elle aurait pu se débrouiller seule pour arriver ici sans doute, mais elle était contente que Trent fût avec elle, tout au moins au début.

Il s'exprimait calmement, posément. La jeune fille lui souriait, visiblement conquise par cet homme séduisant.

— *Muchas gracias, señorita.*

Nouvel échange de sourires. « Allez, cessez un peu ! » pensait Emma. Son anxiété débordait maintenant, elle n'en pouvait plus.

Trent la prit par le coude et la conduisit le long d'un corridor jusqu'à une salle d'attente pourvue de sièges confortables.

— Comment va-t-il ? Vous l'a-t-elle dit ?

Il la poussa doucement sur une banquette et s'assit à ses côtés, un bras autour de ses épaules.

— Chut, Emma, attendez encore un peu ! On va venir vous le dire tout de suite.

Son bras était fort et réconfortant. Soudain, elle eut envie de s'appuyer contre lui, de cacher sa tête au creux de son épaule. Mais c'était une sottise faiblesse. Elle resta assise, toute raide, le regard fixé droit devant elle.

Une infirmière apparut, puis un jeune médecin. Trent se leva pour leur parler dans un espagnol rapide. Emma ne bougea pas. Elle ne voulait pas écouter. Après avoir jeté un coup d'œil à leurs visages graves, elle se sentit plus angoissée encore. Elle savait qu'elle allait apprendre le pire...

Enfin, Trent revint s'asseoir à côté d'elle :

— Emma...

Elle se força à lever la tête.

— Ça va aller, dit Trent doucement.

Elle le regarda, hébétée. Elle était si sûre que Joe était mort.

— Vous... vous voulez dire...

— Ça va aller, répéta-t-il fermement. Il a eu une attaque, pas trop

grave. Heureusement il était dans la salle à manger de l'hôtel, et ils ont pu l'amener ici tout de suite. Il supporte bien le traitement. L'infirmière lui annoncera que vous êtes ici, mais elle préfère que vous attendiez demain pour le voir. Sauf si vous insistez, il vaudrait mieux ne pas le déranger aujourd'hui.

— Ce qui est le mieux pour Joe...

Elle respira fortement et recommença à trembler.

— Je croyais... Je pensais...

Des larmes se mirent à rouler le long de ses joues ; elle ne s'en aperçut qu'en sentant leur goût de sel dans sa bouche.

— Mon Dieu, murmura-t-elle, j'avais si peur...

— Oui, dit Trent, je sais.

Son bras était autour d'elle, réconfortant.

— Venez maintenant. Vous avez besoin d'un bon repas ; vous n'avez rien mangé dans l'avion. Après une bonne nuit, la petite Emma retrouvera son tempérament optimiste.

Il essuya ses joues avec un mouchoir et l'aïda à se lever. Elle se demanda s'il avait une sœur : il ferait un bon frère aîné...

Elle s'en remit totalement à lui. Elle avait mal à la tête, comme si elle était fiévreuse. Dans l'air frais du dehors, elle claquait des dents. Elle resta contre Trent dans la voiture jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent devant un hôtel de luxe. Après un moment passé à la réception, on les fit monter dans une suite luxueuse. Le groom posa la valise de voyage d'Emma au pied du lit et partit avec un grand sourire en glissant le pourboire dans sa poche.

Elle tomba sur le lit, épuisée. Trent se pencha sur elle et mit la main sur son front.

— Couchez-vous, maintenant, dit-il.

Il ouvrit sa valise et en sortit une chemise de nuit bleu pâle.

— Très chic ! Dépêchez-vous de la mettre.

Comme elle n'obéissait pas, il revint vers le lit.

— Voulez-vous que je vous déshabille ? gronda-t-il.

— Allez-vous-en, dit Emma faiblement.

Il la regarda sans sourire.

— Une autre fois peut-être ?

Plaisantait-il ou était-il sérieux ? Dans son état, Emma n'aurait pu le dire.

C'était le moment de lui faire clairement comprendre que sa gratitude avait des limites... Elle n'avait jamais eu d'aventures, elle n'avait jamais été amoureuse, même si Jim et d'autres l'avaient courtisée assidûment. S'éprendre de Trent Marston serait jouer avec le feu.

Mais avant qu'elle n'ait réussi à parler, il avait disparu. Il revint avec un verre et deux comprimés :

— Prenez ça, c'est de l'aspirine.

Il la surveilla pendant qu'elle les avalait.

— Je commande une collation. Des préférences ?

— Je n'ai pas faim, dit-elle, posant sa tête contre l'oreiller, qui était merveilleusement doux et frais.

Trent revint vers le lit.

— Vous sentez-vous vraiment malade, Emma ? Dois-je appeler un docteur ?

— Non merci... Je suis juste... fatiguée.

Elle ferma les yeux. Soudain elle se sentait complètement épuisée, comme si ses os étaient devenus mous. Tout devenait indistinct.

Elle sentit vaguement qu'il lui ôtait sa veste, dégrafait sa jupe, soulevait ses jambes. Cela semblait presque naturel. Elle soupira de contentement en sombrant dans la douceur du lit. Elle l'entendit murmurer quelque chose qui ressemblait à : « Dors bien, mon amour » et elle sentit ses lèvres se poser légèrement sur son front. Mais sans doute rêvait-elle déjà...

Plus tard, elle eut l'impression de tomber, tomber sans parvenir à

se retenir. Elle essayait de crier mais n'émettait aucun son. Elle ouvrit les yeux, haletante. Trent lui tapotait les joues.

— Je... je faisais un cauchemar.

— C'est ce qu'il m'a semblé...

Emma se redressa. Les lourds rideaux brochés étaient tirés et la lampe de chevet allumée.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle.

— L'heure de dîner, dit Trent. Je meurs de faim. J'ai attendu votre réveil. Voulez-vous manger au lit, ou préférez-vous vous lever ?

— Je me lève, dit-elle très vite.

Elle se sentait très vulnérable, allongée là, alors qu'il se trouvait si près d'elle.

— Vous me laissez dix minutes ?

— Pas une seconde de plus. Je vais sonner pour dire qu'on monte le repas.

Dès qu'il fut parti de la chambre, Emma sortit du lit. Son mal de tête avait disparu. Elle prit une douche rapide dans la salle de bains et se frictionna avec de l'eau de Cologne, trouvée sur la coiffeuse. Il y avait d'autres flacons : sels de bain, déodorant, talc... Ce devait être un hôtel de toute première catégorie, certainement très au-dessus de ses moyens. Il lui faudrait régler cela avec Trent le plus vite possible ; en attendant, elle profiterait de ce luxe.

Elle allait être obligée de remettre l'ensemble de toile beige et le chemisier imprimé qu'elle portait pendant le voyage, car elle n'avait pas d'autres vêtements avec elle. Tout ce dont elle avait besoin était déjà à Mexico, à l'hôtel de Joe. Elle s'y rendrait plus tard. Peut-être pourrait-elle prendre la chambre qu'il avait quittée brusquement, si elle n'était pas déjà louée. Elle avait l'adresse, et elle était sûre que ce serait un endroit beaucoup plus modeste que ce palace.

Elle chercha son chemisier, qui était soigneusement pendu à un porte-manteau. La veste du tailleur était posée sur le dossier d'une chaise, la jupe sur une autre.

Ses joues s'enflammèrent.

« Voulez-vous que je vous déshabille ? » avait-il dit... Il devait l'avoir fait, car elle n'avait sûrement pas rangé ses vêtements elle-même. Cela lui avait semblé si naturel alors. Elle se rappela ses mains sur la ceinture de sa jupe. Pourquoi s'inquiéter ou résister ? Toutefois il n'était pas allé jusqu'à la dévêtir complètement et lui mettre la chemise de nuit bleue : elle était encore au pied du lit.

Elle s'habilla à la hâte ; elle était stupide de s'en soucier. Cela ne signifiait sans doute rien pour lui.

Elle se maquilla avec soin et ramena ses cheveux dorés en catagan sur la nuque. Elle devait offrir à Trent une image nette, pour lui faire oublier sa faiblesse passagère. Elle lui montrerait qu'elle n'était pas un être sans défense, prêt à subir la domination masculine.

Elle se leva et se dirigea vers la pièce voisine. Elle s'arrêta un instant pour composer son personnage. Puis, la tête bien droite, déterminée à ignorer la contraction nerveuse au creux de son estomac, elle ouvrit la porte.

La pièce où elle pénétra était vaste et pleine d'ombre, éclairée seulement par un chandelier de cristal posé sur une table. Le couvert était mis sur une nappe immaculée ; les verres et l'argenterie brillaient doucement. Un serveur en veste blanche évoluait silencieusement entre la table et un chariot. Une odeur savoureuse émanait des plats qu'il apportait.

Trent s'avança vers elle.

— Seulement trente secondes de retard.

Il y avait un sourire dans sa voix. Vêtu d'un pantalon marine et d'une chemise de soie blanche, il était plus beau que jamais. Il lui tint une chaise et s'assit en face d'elle. Le garçon versa du Champagne dans la coupe de Tient qui le goûta et fit un signe de tête. Le serveur emplît leurs deux verres.

Tout cela n'avait rien à voir avec le récent voyage d'Emma avec Joe, mais elle aurait souhaité être encore avec lui à New York, en train de manger un hot-dog debout, et de boire du Coca-Cola en riant, pour se remonter le moral.

— Est-ce tout, monsieur ?

— Oui, merci.

Trent renvoya le serveur avec un sourire. Un moment plus tard, la porte se refermait silencieusement derrière lui ; ils étaient seuls.

Trent souleva le couvercle de la soupière.

— En général les mets sont de qualité ici ; j’y suis déjà descendu. J’ai demandé du canard après le potage. J’espère que cela vous ira ?

L’odeur du potage était divine, et le canard semblait délicieux. Il leva son verre.

— Buvons à la santé de notre nouvelle aventure. Fairley Frères numéro deux, ou Fairley et Marston, qu’en pensez-vous ?

— Je préfère le premier.

— Je vois : vous n’aimez pas l’allusion à Marston...

Elle haussa les épaules ; il devait ignorer à quel point il l’avait touchée à vif, avec cette suggestion d’un nouveau nom. C’était Fairley Frères quand son père était vivant et cela n’avait pas bougé depuis. Si ce nom quittait l’enseigne de la firme, ce serait comme le perdre une seconde fois.

— Cela vous intéresse de voir l’entreprise renaître ?

— Bien sûr, vous le savez.

— Parfait. Buvons donc à Fairley Frères puisque c’est ce que vous préférez.

Emma le regarda avec suspicion. Il était trop attentionné, trop agréable, cela sonnait faux. Il était en train de la manipuler pour obtenir quelque chose, et elle souhaitait savoir quoi... Elle ne lui faisait absolument pas confiance.

Elle but un peu de Champagne pétillant, délicieusement frais, et se sentit plus détendue. Elle se permettrait de boire juste assez pour calmer ses nerfs, mais veillerait à ne pas dépasser une certaine limite. Pas avec cet homme au magnétisme troublant, assis de l’autre côté de la table, qui faisait battre son cœur tellement vite.

— Vous êtes charmante, Emma. Cette couleur vous va bien.

Sa voix était profonde et caressante.

— Merci. En fait, cet ensemble est tout ce que je possède ici ; je dois aller demain à l'hôtel de Joe prendre le reste de mes vêtements : je les lui ai laissés quand je suis revenue à la maison. Je vais sans doute également prendre sa chambre. Cet hôtel n'est pas dans mes prix.

Il haussa les sourcils, visiblement ennuyé.

— Quel est le nom de l'hôtel de Joe ? Savez-vous où il se trouve ?

— Hôtel Redonda.

— Je vois. Propre et bon marché. Nous resterons ici pour le moment. J'ai des contacts à Mexico, et une bonne adresse est essentielle : une des premières règles, en affaires, est de paraître prospère.

— Je suis sûre que vous avez raison. Vous pouvez rester ici, et moi je prendrai la chambre de Joe.

— Oh ! Que non ! Je n'oserais jamais me présenter devant votre oncle après vous avoir laissée toute seule dans cette ville dangereuse.

— C'est donc pour cela que vous êtes venu avec moi ? Oncle Edouard m'a confiée à vous ?

L'exaspérant sourire énigmatique réapparut.

— Pourquoi voulez-vous à tout prix deviner la raison de ma présence ? Me croiriez-vous si je vous disais que je suis tombé follement amoureux de vous dès le premier regard ? Que lorsque je vous ai vue, debout sous le porche de l'église dans cette robe verte, l'orgue jouant derrière vous, toutes sortes d'idées me sont venues ? Vous étiez comme une sirène dont la musique mène de pauvres marins à la mort... Me croyez-vous ?

— Ne soyez pas absurde.

— Bon... Je trouverai autre chose...

Il soupira longuement.

— En attendant, le repas attend. N'est-ce pas appétissant ?

Le potage était épais et crémeux. Emma décida d'observer une trêve. Elle apprendrait plus tard ce qui l'avait poussé à l'accompagner, et surtout ce qu'il voulait d'elle. Pour l'instant, il fallait goûter pleinement ce dîner somptueux.

— Parlez-moi de Mexico.

Il sourit.

— On doit faire l'expérience de Mexico plutôt que d'en parler. C'est comme l'amour.

— Il ne s'agit pas de cela...

Elle tremblait un peu en prenant une cuillerée de potage et elle le trouva très épice.

— Vous vous brûlez ?... Je parle du potage.

— Pouvons-nous apprécier ce repas en évitant ce genre de sous-entendus ridicules ?

À sa grande rage, il éclata de rire.

— Si vous voulez. J'essayais simplement de détendre l'atmosphère. Donc... Le Mexique est un pays très beau, exotique et plein de contrastes. La capitale, Mexico est construite sur trois couches de civilisation. Il y a des villages pittoresques, un art raffiné comme en Italie, et des vestiges archéologiques aussi passionnants qu'en Égypte ou en Grèce. On y trouve des visites guidées et des distractions pour les touristes, ainsi qu'une tradition culinaire unique, comme vous venez de le découvrir.

Sa bonne humeur était communicative, pourtant Emma s'interdit de la partager.

Ils mangèrent en silence, et la jeune fille se sentait de plus en plus mal à l'aise. Elle ne pouvait croire qu'il l'avait amenée ici dans un but de séduction. Cependant, elle ne savait rien de lui sinon qu'il était un charmeur invétéré. Il pouvait penser qu'une femme, seule avec lui dans une ville étrangère, était une proie facile.

Ils en étaient maintenant au café. Elle le regarda, et ce visage

sombre, dur, cette bouche sensuelle lui rappelèrent combien il pouvait être brutal. Cependant il pouvait aussi se montrer doux : il avait été gentil à l'hôpital et quand il l'avait ramenée à l'hôtel. Et il était tellement séduisant ! Elle recommença à trembler intérieurement alors qu'elle se souvenait de son baiser après la soirée du mariage, et de la façon, dont elle y avait cédé. Elle avait répondu à son baiser avec une ardeur qui l'avait choquée.

Elle eut soudain l'impression d'être très jeune, très inexpérimentée et vulnérable.

Lentement, il leva les yeux et rencontra les siens. Elle ne put se détourner.

— Alors, dit-il lentement, vous êtes-vous décidée ?

— Que voulez-vous dire ? À propos de quoi ?

— À propos de quoi. Vous vous posiez des questions, n'est-ce pas ? Sur mes sinistres intentions...

Emma se sentit rougir, mais garda la tête haute.

— Pouvez-vous m'en blâmer ? J'ai des informations sur la manière dont vous traitez les femmes, et cela ne m'inspire pas confiance.

Dans le silence qui suivit, elle ne le quitta pas des yeux. Non qu'elle y lût quoi que ce soit : il était capable de demeurer complètement impassible...

— Oui, j'imagine ce que Lisa vous a dit à mon sujet. Mais essayez de raisonner de mon point de vue ; je vous crois assez loyale pour le faire. Vous êtes une jeune femme moderne, et assez intelligente pour avoir l'esprit ouvert.

— C'est un argument typiquement masculin !

— Au moins vous n'êtes pas, comme votre cousine, pleine de théories sur le mariage et le grand amour. Sa passion effrénée lui est montée à la tête, alors qu'elle attendait encore que son héros prenne une apparence. C'était très dangereux.

— Je connais Lisa : elle n'est pas ainsi.

— Qu'en savez-vous ? Vous n'êtes pas un homme.

À ce moment le téléphone se mit à sonner. Trent se leva pour répondre, tandis qu'Emma sentait la peur l'envahir à nouveau : Joe était-il plus mal ?

Elle se leva, tremblante. Mais dès que Trent parla, elle retomba sur sa chaise.

— Qui dites-vous ? Royston ? Oh oui, en effet. Dites à M. Royston que je descends tout de suite.

Il parlait anglais, comme au garçon : ce devait être un hôtel américain.

— Une vieille relation d'affaires, un Américain qui vit et travaille à Mexico. J'ai passé quelques coups de fil pendant que vous dormiez pour... établir des contacts. Je ne lui ai pas dit de monter, vous êtes trop fatiguée pour rencontrer des étrangers ce soir. Veuillez m'excuser Emma, je ne serai pas long.

Aussitôt que la porte fut fermée derrière lui, Emma sauta sur ses pieds et alluma toutes les lumières. Elle voulait voir dans quelle sorte de suite elle se trouvait. Cela l'aiderait à deviner ses intentions. Parce que s'il n'y avait qu'une chambre...

Il n'y en avait qu'une, celle où elle s'était endormie plus tôt. C'était de toute évidence un appartement pour deux personnes : un grand salon, une grande chambre à coucher avec un lit à deux places...

Elle s'appuya au chambranle de la porte, comme si elle allait tomber. Elle avait essayé de découvrir les intentions de Trent Marston, et elle était maintenant coincée ici, avec lui, dans cette luxueuse suite. Il était tard. Elle passa la main sur son front ; son cerveau s'obscurcissait.

Si Trent essayait de la séduire, elle protesterait. S'il insistait, elle se débattrait. Elle se rappelait encore son baiser, ce qu'elle avait ressenti... Serait-elle capable de lui résister ? Soudain, elle revit les larmes de Lisa. Dans quelle sordide histoire s'était-elle fourrée ?

Elle restait là, comme hypnotisée par le dessus de lit imprimé dont les couleurs se brouillaient devant ses yeux.

— Joli, n'est-ce pas ?

La voix de Trent était proche de son oreille. Sa respiration s'arrêta net, et elle sursauta, le cœur battant. Il était derrière elle, les mains sur ses épaules, attirant son dos contre lui.

— Le dessus de lit est un tissage local. Cet hôtel est américain, mais ils soutiennent l'industrie de la région, ce qui leur assure de bonnes relations. Vous regardiez le lit avec l'envie d'y retourner ?

— Non, dit-elle sèchement. J'ai assez dormi pour l'instant.

Elle était stupide de rester là, lui tournant le dos, incapable de bouger.

Il eut un petit rire étouffé :

— Je ne parlais pas vraiment de dormir... Mais je ne dois pas mettre d'idées dans cette charmante tête blonde !

— Laissez-moi !

C'était humiliant d'être ainsi tenue, comme une prisonnière.

— Bien sûr, murmura-t-il en posant sa joue contre les cheveux soyeux. Si vous le désirez véritablement...

Son dos était serré contre la poitrine ferme de Trent. Deux minces épaisseurs de tissu étaient tout ce qui séparait leurs corps. Elle devinait sa chaleur. Elle aurait dû s'éloigner, mais elle ne pouvait faire un geste.

Rapidement les mains glissèrent de ses épaules à sa taille, effleurant sa poitrine au passage.

Il la tourna vers lui et ses mains se croisèrent derrière sa taille.

— Le désirez-vous ? dit-il doucement. Désirez-vous que je vous lâche, Emma ?

— Oui, dit-elle, le souffle court. Oui, j'insiste. Mais elle restait immobile.

Son visage était tout proche du sien maintenant, et il avait vu un petit sourire satisfait. Il effleura ses lèvres de sa bouche chaude et caressante avec une lenteur sensuelle. Puis, soudain, il l'embrassa vraiment. Ce fut un long baiser, profondément bouleversant.

Emma avait l'impression de se noyer. C'était fou ! Ce mélange d'abandon et de folie faisaient monter en elle des ondes de désir passionné.

Tout à coup, étrangement, elle entendit la voix de Trent quand il répondait à Lisa.

Avec un gémissement, elle s'arracha à lui :

— Arrêtez ! Je ne suis pas une gamine vulnérable sur laquelle vous pouvez exercer votre charme.

Il recula. Elle l'avait blessé.

— C'est ce que vous pensez vraiment ?

Il ne souriait plus. Il évoquait ses nobles ancêtres espagnols, et Emma eut peur. Elle s'écarta de quelques pas.

Il la rejoignit et la prit par son poignet, sans brutalité, mais fermement.

— Dites-moi, Emma, c'est ce que vous avez pensé ?

— Vous ne me dites rien se défendit-elle. Je ne comprends pas pourquoi vous êtes venu ici avec moi. J'aurais très bien pu me débrouiller seule. Et pourquoi avez-vous pris cette suite avec une seule chambre ? Visiblement, vous êtes persuadé que nous allons dormir ensemble.

Elle secoua la tête, et une mèche de ses cheveux blonds s'échappa. Trent la remit doucement à sa place en regardant Emma longuement.

— Venez vous asseoir. Je ne pensais pas qu'il était nécessaire de parler, mais j'avais oublié que les femmes ont besoin d'explications.

Il la ramena dans le salon et l'attira à ses côtés sur un profond sofa de velours rouge.

— Pourquoi suis-je venu à Mexico avec vous ? Pour plusieurs raisons, dont l'une était de reprendre le travail que votre ami Joe a malheureusement dû abandonner. Je voulais voir exactement dans quel état était le livre de commandes. Je pensais aussi que je pourrais vous être utile. Apparemment, je me trompais.

Il essayait de lui donner des remords. Il s'enfonça dans l'angle du

canapé étendant nonchalamment ses longues jambes.

— J’imaginai que nous pouvions être amis. Etant donné que je dois faire partie de Fairley Frères et que la firme a beaucoup d’importance pour vous, c’est dommage que nous ayons de mauvaises relations.

— Et vous pensiez qu’en jouant votre scène de séduction vous gagneriez mon amitié ?

Il se pencha vers elle et glissa une main sur le dossier du siège. Il ne la touchait pas, mais il était assez près pour qu’elle sente la chaleur de ses doigts derrière son cou. Pourtant, elle ne pouvait bouger.

— Je crois, dit-il doucement, sa bouche frôlant les cheveux d’Emma, que je pourrais vous faire oublier ce que vous avez entendu lors de cette malheureuse conversation.

— Non, protesta-t-elle en secouant énergiquement la tête.

Il sourit devant sa véhémence.

— Nous verrons. En ce qui concerne l’autre question, j’ai pris cette suite car c’était la seule qui restait. Je serai tout à fait bien sur le sofa. Mon intention était de dormir ici.

— Je ne vous crois pas. Vous essayiez de...

— De me servir de mon expérience pour vous persuader de partager le lit avec moi. Oh, non, ma chère Emma ! Vous vous trompez. Il n’en était pas question, bien que j’admette m’être laissé entraîner plus loin que je ne voulais à l’instant. Vous êtes une jeune femme charmante et désirable, Emma.

— Je suppose que les femmes jeunes et désirables ne sont pas rares pour vous.

— Pire : elles sont trop nombreuses ! plaisanta-t-il. Maintenant, cessons cette conversation inutile et buvons en parlant plus sérieusement...

— Et de quoi ?

— Les affaires, bien sûr.

Il lui sourit, de son sourire bouleversant avant de se lever pour

remplir deux verres.

— Ceci n'est pas alcoolisé : du citron vert inoffensif. Ainsi vous ne pourrez pas me soupçonner de nouveau d'avoir de mauvaises intentions.

En buvant la boisson fraîche, Emma se sentit plus calme.

— Avant de parler d'affaires, ne pourrions-nous appeler l'hôpital pour savoir comment va Joe et à quelle heure je peux lui rendre visite demain ?

— Certainement.

Pendant qu'il téléphonait, en espagnol cette fois, Emma l'observait. Sur le fond des rideaux rouges, sa peau brune, ses cheveux noirs et ses traits incisifs lui donnaient un aspect diabolique. C'était un homme dangereux. Elle avait été témoin de sa colère une fois, et elle n'avait pas envie d'en être la cible la prochaine fois. Mais elle ne lui permettrait pas de la dominer.

Il faudrait tout de même qu'elle songe à lui dire qu'elle comprenait l'espagnol, pensa-t-elle distraitement.

— L'état de Joe continue à s'améliorer, et vous pourrez lui rendre visite demain matin à partir de onze heures, annonça-t-il enfin.

— Oh ! Dieu merci !

— Oui, c'est une chance, affirma-t-il avec sincérité.

D'une certaine manière, Emma fut déçue qu'il soit heureux. Ce serait tellement plus simple si elle pouvait continuer à le haïr. Et plus sûr pour elle...

— Vous permettez que je passe un coup de fil ?

— Bien sûr, répondit-elle. Elle fit mine de se lever, mais, d'un geste, il lui indiqua qu'elle pouvait rester.

Elle prit un magazine. Trent obtint sa communication.

— Juanita ? Enfin ! Où donc étais-tu toute la journée ? J'ai essayé de te joindre au moins trois fois depuis que nous sommes arrivés. Oui... ajouta-t-il en riant. Nous... J'ai une collègue avec moi. Une charmante dame en fait... Tu ne la connais pas.

Emma éprouvait un curieux sentiment. Soudain elle ne voulut pas en entendre plus. Juanita était certainement une de ces jeunes personnes désirables, une beauté espagnole brune et voluptueuse. Marston s'amusait à monter les deux femmes l'une contre l'autre. Il était vraiment ignoble.

— Cette nuit ? Maintenant ? N'est-ce pas un peu... Bien sûr, si tu veux je viens tout de suite. Je prends un taxi et j'arrive. *Hasta luego, querida...*

Il se tourna vers Emma après avoir raccroché.

— Cela ne fait rien si je vous quitte maintenant ?

— Bien sûr que non.

— Je rentrerai tôt demain matin. Nous prendrons le petit déjeuner ensemble, puis je vous emmènerai à l'hôpital. Promettez-moi de m'attendre... Au moins, vous êtes sûre d'avoir le lit pour vous seule.

Elle fit semblant de ne pas avoir entendu.

— Bonne nuit, Emma.

— *Buenas noches, señor*, répondit-elle.

Il se retourna surpris, la main sur la poignée de la porte.

Mais, comme il la fermait derrière lui sans rien dire, le plaisir de cette petite victoire disparut. Et, bien qu'elle fût fatiguée, Emma resta allongée, seule dans le grand lit, sans pouvoir dormir pendant un long moment.

De très loin, Emma discernait un bruit. Il s'arrêta et recommença trois fois avant qu'elle tende le bras en direction du téléphone. Il lui semblait avoir dormi cinq minutes, et c'était dur de se tirer du sommeil.

— Bonjour, madame, il est sept heures, la journée sera magnifique, dit une voix féminine.

— Oh, merci, marmonna Emma en reposant le récepteur.

Elle se rallongea, les paupières lourdes, les cheveux épars sur l'oreiller, luttant contre la tentation de se rendormir. Elle avait à faire, ce matin, mais elle ne parvenait pas à se rappeler de quoi il s'agissait.

Au prix d'un énorme effort, elle arriva à s'extirper du lit et à tirer les rideaux de velours, laissant le soleil matinal se déverser à flots dans la pièce. Très bas en dessous, la circulation emplissait déjà les vastes avenues. En fait, le bruit n'avait pas cessé de la nuit.

Dans la salle de bains, elle tourna le robinet de la douche vers « froid » et se réveilla rapidement au contact de l'eau. Elle rassembla ses idées, cherchant à se rappeler ce qui s'était passé, s'attardant avec plaisir sur la pensée que Joe allait mieux et qu'elle le verrait ce matin. C'était la seule chose qui importât. Alors pourquoi l'image de Trent Marston se présentait-elle tout le temps à son esprit ? Au moins, elle savait plus ou moins où elle en était avec lui maintenant.

Elle savait même pourquoi il avait insisté pour venir avec elle à Mexico. La raison s'appelait Juanita : son ton était révélateur quand il avait dit « *Hasta luego, querida* » d'une manière intime.

Pourquoi ne lui avait-il pas avoué tout de suite qu'il avait une petite amie à Mexico ? Sans doute avait-il craint qu'elle ne se remette à parler de Lisa. Il devait tout de même se sentir coupable...

Elle remit le tailleur de voyage beige. Elle devait vraiment aller au plus tôt à l'hôtel Redonda prendre le reste de ses bagages. Elle détestait porter les mêmes vêtements plusieurs jours de suite.

Elle se maquilla soigneusement et se peigna. Il lui fallait autre chose : du shampoing. Elle s'était tant tournée et retournée dans son lit que ses cheveux avaient perdu leur brillant.

Quand elle fut prête, elle sortit. « Nous prendrons le petit déjeuner ensemble » avait-il dit mais sans mentionner d'heure. Et bien, tant pis. Elle n'allait certainement pas rester à l'attendre comme une enfant obéissante.

Elle descendit au rez-de-chaussée. Comme elle l'avait deviné, l'hôtel était un palace. Dans la plupart des établissements où elle séjournait avec Joe, s'ils devaient partir tôt le matin, ils rencontraient dans les couloirs des femmes de ménage armées d'aspirateurs ou de linge propre. Mais ici, bien qu'il ne soit que huit heures, tout était net et resplendissant. Le personnel était déjà réuni derrière les comptoirs polis du large vestibule.

Emma se mit à chercher un plan de la ville qu'elle trouva sur un mur. Trent avait dit que l'hôtel Redonda se trouvait à Insurgentes, mais était-ce une rue ? Voilà, c'était au nord de l'Université. Cependant, cette rue semblait traverser la ville sur des kilomètres. Elle avait intérêt à prendre un taxi.

Elle acheta un guide de la ville qui lui serait utile quand elle devrait se débrouiller seule. Elle découvrit également dans le hall un bureau de change.

Emma s'assit dans un coin, sous un grand palmier, pour étudier son guide de la ville en attendant que le bureau de change soit ouvert.

Mais elle ne pouvait s'empêcher de se dire que Trent Marston allait arriver, venant tout droit de chez sa charmante amie Juanita. L'image qu'Emma se faisait d'elle était très claire : comme si elle les avait vus ensemble toute la nuit. À quoi bon tenter de se persuader que cela lui était indifférent ? Elle ne cessait de penser à cet homme !

Tout à coup, il fut là. Elle devina sa présence même avant de le voir traverser le vaste hall d'un pas décidé. Il était remarquablement

beau dans un costume brun et une chemise crème, ses cheveux noirs bien lissés. Il était rasé de près, impeccable. Evidemment, il avait des vêtements et des affaires de toilette chez Juanita car il n'avait rien emporté avec lui en quittant l'hôtel la veille au soir.

Comme il approchait, il sourit et hâta le pas. Le cœur d'Emma se mit à bondir violemment. C'était ridicule : elle ne voulait pas qu'il ait cette emprise sur elle. Mais elle n'y pouvait rien : il avait une puissance magique.

Elle n'eut que le temps de composer une expression indifférente.

— Bonjour, Emma : vous vous êtes levée tôt ! Je m'attendais à vous tirer du lit.

— Bonjour, monsieur Marston, répondit-elle froidement.

— Bien dormi ?

— Très bien, merci.

Il lui jeta un regard de côté.

— C'est parfait. Moi aussi.

Il avait ce sourire énigmatique : il devinait ce qu'elle était en train de penser, ce démon ! Il avait été délibérément retors, la veille : il savait qu'il passerait la nuit avec Juanita, pourtant, il avait fait semblant de vouloir la séduire. Pourquoi ? Pour se moquer d'elle : c'était la seule raison possible. Cela devait l'amuser de provoquer une femme puis de reculer. C'était ce à quoi il avait joué avec Lisa. Mais il ne se conduirait pas ainsi une deuxième fois !

— J'attendais pour changer un peu d'argent.

Il regarda sa montre.

— Il est trop tôt. Prenons notre petit déjeuner avant. Que voulez-vous : un café et des croissants ou un *desayuno* complet ?

L'emploi du mot espagnol était une allusion à la manière dont ils s'étaient quittés la veille. La lueur ironique dans ses yeux l'attestait.

— *Quiero bolillo y café, por favor, señor*, confirma-t-elle.

— Joliment prononcé. Vous pourrez maintenant me dire en deux

langues combien vous me détestez.

Une fois de plus il cherchait à la faire se déridier. Elle le regarda : il souriait de la bouche et des yeux, et elle eut soudain envie de répondre à son sourire, de discuter avec lui sur ce qu'ils avaient en commun. Elle avait l'impression que l'on pouvait être tellement bien avec lui ; si les choses avaient été différentes il aurait été un compagnon merveilleux. Mais c'était fou d'y penser : cet homme était son ennemi. C'était sans doute parce qu'il avait passé la nuit avec Juanita qu'il était si jovial et content de lui.

Elle se leva.

— Alors, nous allons déjeuner ? dit-elle froidement.

Redevenu grave, il haussa les épaules.

— Si vous voulez, dit-il.

— Le docteur est avec le Señor Kent en ce moment, dit la jolie infirmière. Si vous voulez bien attendre un peu...

Elle leur parlait à tous les deux, mais ses yeux étaient arrêtés sur Trent.

Emma se laissa tomber sur une chaise, un peu tremblante. Maintenant que le moment de voir Joe était venu, après un voyage de milliers de kilomètres, elle se sentait très nerveuse : dans quel état le verrait-elle derrière cette porte ?

Trent était debout à côté d'elle.

— Emma, verriez-vous un inconvénient à ce que je vous laisse seule un moment ? J'ai promis de passer au bureau de ce M. Royston, que j'ai vu hier à l'hôtel, dès que possible. Il peut nous être utile, il a beaucoup de relations à Mexico.

— Bien sûr, dit Emma d'un ton surpris qui indiquait le peu de prix qu'elle donnait à ses actions.

— Vous préférerez rencontrer Joe seule de toute manière. Si vous sortez la première, attendez-moi ici.

— Allez-y. Vous n'avez pas à veiller sur moi comme si j'étais un enfant.

Il eut une expression exaspérée.

— Parfois je me demande si ce n'est pas ce que vous êtes, dit-il en tournant les talons.

Joe était dans une petite chambre non loin de la réception de l'hôpital. Quand Emma vit son visage pâle, aux traits tirés, mais illuminé par son sourire familier, elle oublia sa nervosité. Elle se pencha pour l'embrasser, les larmes aux yeux.

— Mon cher Joe, que vous est-il arrivé ? Comment vous sentez-vous aujourd'hui ?

Il la buvait des yeux.

— Bien, beaucoup mieux rien qu'en vous voyant ma petite Emma.

— Je viendrai tous les jours, promit-elle. Voulez-vous que je vous apporte quelque chose ?

— Pas tant que je suis immobilisé ainsi, dit-il en désignant les boccas et les tuyaux du goutte-à-goutte.

— Ils vont bientôt enlever tout ça, vous serez libre à nouveau. Tout ce qu'il faut, maintenant, c'est en profiter pour vous reposer et vous remettre.

Joe avait les yeux mi-clos, et elle comprit qu'elle ne devait pas rester plus longtemps si elle ne voulait pas le fatiguer.

— À propos du travail... murmura-t-il, je suis désolé... J'espérais...

Elle posa sa main sur la sienne.

— Ecoutez, Joe, ne vous inquiétez de rien. Oncle Edouard a trouvé quelqu'un pour s'occuper des affaires jusqu'à ce que vous alliez mieux. C'est un jeune homme brillant et plein d'avenir. Il est à Mexico avec moi, si bien que je peux le mettre au courant.

— Aussi longtemps que vous tiendrez les rênes, Emma...

La porte s'ouvrit, et une infirmière à l'air sévère apparut. Emma se leva immédiatement et embrassa Joe :

— Je reviens très bientôt.

Il eut un sourire faible et ferma les yeux. L'infirmière rejoignit Emma dans le corridor.

— Voudriez-vous venir à mon bureau s'il vous plaît *Señorita*, ou *Señora* peut-être ? ajouta-t-elle.

— *Señorita*. Mon nom est Fairley. M. Kent est employé dans la compagnie de mon oncle. Il n'a pas de famille, c'est pourquoi je suis ici, répondit-elle en espagnol.

— Je comprends. Il est entré en urgence. J'ai cru comprendre qu'il logeait dans un hôtel de Mexico, mais l'employé de service n'a pas noté tous les détails, et nous n'avons pu questionner M. Kent pour l'instant. Peut-être pouvez-vous m'aider ?

— Bien sûr. J'ai un mot de l'hôtel où il était descendu et je dois m'y rendre maintenant.

— Très bien. Nous voudrions aussi des effets personnels pour M. Kent, si vous voulez vous en occuper. Voici la liste, ajouta-t-elle en tendant une feuille.

— Bien sûr. Ce sera fait très vite. Mais... pourriez-vous me dire exactement quel est son état de santé ?

— Jusqu'ici il semble se remettre au mieux. Votre visite lui a fait du bien. Mais je ne peux rien vous promettre... bien sûr. Vous lui portez beaucoup d'affection ?

— Beaucoup. C'est un homme merveilleux.

— C'est important : cela lui donnera le courage de guérir. Vous êtes anglaise, *Señorita* Fairley ? Vous parlez bien l'espagnol. C'est très utile.

C'était utile en effet : cela lui permit de demander à un taxi de la conduire à l'hôtel Redonda.

Elle allait monter dans la voiture quand elle vit avec une surprise horrifiée qu'elle était déjà occupée par trois hommes aux habits crasseux, ravis qu'elle se joigne à eux. Ils se tapaient sur l'épaule en riant et s'exclamant, et le plus fort d'entre eux, un gaillard qui n'avait

pas l'air commode avec sa peau tannée comme du cuir et ses longs cheveux noirs, tendit une grosse main sale pour l'aider à pénétrer à l'intérieur.

Emma, effrayée, essaya de se dégager, mais il la tenait bien. Les deux autres se mirent de la partie, criant et montrant leurs dents sous leurs longues moustaches.

— Laissez-moi, j'ai changé d'avis, protesta-t-elle. Mais elle se retrouva dans le taxi, sur les genoux de l'homme, au grand plaisir de ses compagnons.

Emma pleurait presque maintenant. Des images d'enlèvement lui venaient à l'esprit. Elle se voyait déjà dans un désert perdu, végétant pendant des mois. Désespérée, elle passa la tête par la vitre du taxi et se mit à crier en anglais.

Soudain la portière s'ouvrit violemment et elle entendit la voix de Trent qui s'exprimait en espagnol. L'homme qui la tenait la lâcha immédiatement. Trent s'empara d'elle.

— Sautez ! ordonna-t-il comme le taxi s'arrêtait.

Elle sauta dans ses bras, et il la guida au milieu de l'intense circulation.

Emma avait la tête qui tournait, Trent la poussa sur un banc. Il l'entoura de son bras et la tint doucement mais fermement, en silence, jusqu'à ce qu'elle ouvre les yeux et le regarde, étourdie.

— Eh bien, dit-il sur le ton de la conversation, où alliez-vous ?

Elle ravala un sanglot et s'essuya les yeux :

— À l'hôpital, on a demandé des affaires pour Joe et je me rendais à son hôtel. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Ce taxi est arrivé, je l'ai arrêté, et tous ces hommes à l'intérieur...

A son grand dépit, Trent se mit à rire très fort mais pas méchamment.

— Enfant stupide ! Vous n'êtes pas en Angleterre ici avec un taxi pour un seul passager. Celui-là était un *pesero* : ils prennent autant de passagers qu'ils le peuvent et les amènent à destination, en général

sur les axes principaux. Je ne pense pas que ces hommes aient eu la moindre intention de vous effrayer, ils étaient simplement bruyamment admiratifs. Les Mexicains sont ainsi : ils apprécient une jolie fille et ne se gênent pas pour le montrer. Vous ne couriez aucun danger.

— Je vous crois, dit-elle, un peu sceptique. Il la regardait, les yeux un peu rétrécis dans le soleil, les cheveux brillants, les lèvres entrouvertes sur ses dents très blanches.

— De toute façon, merci d'être venu à mon secours, dit-elle d'une petite voix. J'étais très contente de vous voir.

Il ne cessait de l'observer.

— C'est la première fois que vous l'admettez, dit-il d'une voix altérée. Nous faisons des progrès.

Pendant un long moment ils ne purent détacher leurs regards l'un de l'autre. Emma était intensément consciente de son bras qui lui entourait les épaules, de la proximité de son corps sur le banc de bois, de l'odeur de son eau de toilette mêlée à celle de l'herbe sèche. Soudain, elle avait oublié le bruit de la circulation. Elle mourait d'envie de poser sa tête contre la poitrine solide. Elle regrettait presque qu'il se soit montré si gentil et compréhensif. S'il l'avait semoncée pour cette action stupide, elle aurait éprouvé du ressentiment, mais maintenant... Il se leva et lui tendit les mains :

— Vous sentez-vous mieux ? Je pense qu'il faudrait aller à l'hôtel de Joe. Il a sûrement laissé tous les papiers là-bas, et j'aimerais y jeter un coup d'œil. Je dois rencontrer de nouveau Roy Royston au déjeuner. Il peut être vraiment intéressant pour nous, et je veux être au courant de tout pour parler affaires. Nous aurons le temps de feuilleter les dossiers en fin de matinée.

Emma se sentit tout à coup pleine d'énergie.

— Vous voulez que je vous aide ?

— Bien sûr, je ne peux rien sans vous. Vous êtes liée à moi, que vous le vouliez ou non. En tout cas, si vous tenez à voir revivre la société.

Il passa son bras sous le sien.

— Un taxi nous attend. Un vrai taxi, du genre de ceux que vous trouvez devant les hôtels, pas un *pesero*. Et le seul passager sera moi. Je tâcherai de manifester mon admiration moins bruyamment.

En marchant à ses côtés sous le soleil, au milieu du tumulte de la circulation, Emma oublia Lisa, oublia Juanita, oublia tout sauf son compagnon, et l'attraction qu'il exerçait sur elle.

Elle lui adressa un petit sourire :

— Merci, murmura-t-elle.

Un frisson la parcourut alors qu'il serra fortement son bras et l'attirait contre lui.

— Amis ? dit-il.

Pour la première fois, elle comprit que c'était possible. Si l'intérêt qu'il lui portait était purement professionnel, elle ne pouvait refuser. Lisa serait blessée d'apprendre qu'elle était revenue sur sa parole et travaillait avec Trent. Mais Lisa était mariée maintenant. Ce qui était arrivé entre Trent et elle ne devait pas mettre l'entreprise en péril.

Trent la mena à un taxi couleur saumon. Il donna l'adresse de l'hôtel Redonda.

— Amis ? répéta-t-il en se tournant vers elle.

— Oui, répondit-elle avec un soupir. Bien obligée...

— Nous avons un peu de temps avant l'arrivée de Royston, dit Trent en regardant sa montre alors qu'il sortait les papiers de l'attaché-case de Joe et les étalait sur la table basse de leur appartement.

— Je dois me changer avant tout. Je ne serai pas longue.

— Bon, dépêchez-vous.

Il s'installa sur le sofa avec une pile de documents.

Emma se retira dans la chambre où Trent avait fait porter sa

valise. Tout d'abord, la gérante de l'hôtel Redonda avait regardé Emma avec suspicion quand elle avait expliqué la raison de sa visite. Mais Trent s'était avancé, avec son sourire magique, et tout avait été réglé très vite et facilement.

Pendant que le conducteur du taxi rangeait les valises dans le coffre, Trent jeta un coup d'œil à la façade de l'hôtel Redonda, sale et fissurée, aux fenêtres poussiéreuses.

— Vous n'auriez pas été bien toute seule ici !

— Il l'aurait fallu, pourtant !

— Vous n'êtes pas obligée, dit-il, une main sur son bras, alors qu'ils entraient dans le taxi. Une trêve a été déclarée, et nous sommes du même côté maintenant, rappelez-vous.

Elle regarda par la vitre pendant que le taxi se mettait en marche. Soudain, le soleil perça la brume qui semblait flotter en permanence sur la ville. Tout fut baigné d'une lumière transparente ; les échoppes du marché qui poussaient au hasard sur les trottoirs, les femmes indiennes colportant leur artisanat, les enfants qui montraient leurs dents blanches en tenant des ballons colorés flottant dans le ciel bleu pâle. Il y avait même un vieillard avec, sur son dos, un orgue portable qui égrenait un vieil air de valse. Emma tourna vers Trent ses yeux brillants :

— Quelle ville fascinante !

— Une ville de contrastes, répondit-il avec de la fierté dans la voix. Il n'y a pas très très longtemps, moins de deux cents ans, c'était encore une très jolie petite cité composée de palais et d'églises assemblées autour du *Zocalo* – la place centrale où se trouve la cathédrale – puis elle s'est mise à grandir plus ou moins au hasard. C'est maintenant une ville de surprises. Je l'adore : vous ne savez jamais ce qui vous attend au coin d'une rue.

Emma regardait son beau visage sombre dont les yeux s'allumaient de plaisir. « Oui, pensa-t-elle, je l'aurais parié. Mexico est comme vous, pleine de surprises, confuse, inattendue. Intensément vivante ».

Maintenant, alors qu'elle retirait son ensemble beige et ouvrait la

valise qu'on avait posée sur le lit, elle se rappelait encore les scènes colorées qu'elle avait admirées. Elle avait retrouvé tout son entrain. Si la santé de Joe continuait à s'améliorer, il serait fascinant de profiter quelque temps de cette ville, si différente de toutes celles qu'elle avait vues ailleurs. De plus, elle était désormais rassurée sur la nature de ses relations avec Trent. Elle chantonna l'air de la valse entendue plus tôt et sortit une légère robe de coton de la valise. Après s'être préparée, elle se regarda dans la glace avec une certaine satisfaction. Comme lorsqu'elle s'habillait pour une soirée avec un nouvel admirateur.

Mais là c'était différent. Il s'agissait de la jeune femme d'affaires représentant la firme familiale, collaboratrice du dynamique Trent Marston. Rien à voir avec une histoire d'amour ! Trent se leva quand elle ouvrit la porte de la chambre.

— Vous êtes d'une fraîcheur charmante ! déclara-t-il.

Il mit son bras autour de ses épaules en la conduisant vers le sofa. Au moment de s'asseoir près d'elle, il se ravisa et alla s'installer sur une chaise de l'autre côté de la table.

— Si nous parlons affaires, expliqua-t-il, il vaut mieux que je me tienne à distance. Jolie comme vous l'êtes, vous m'empêcheriez de me concentrer.

Emma aurait pu lui retourner le compliment car elle sentait encore sur sa peau l'empreinte de ses doigts. Mais elle s'assit sans le regarder et dit calmement :

— Voyons ces papiers.

Il y eut un bref silence. Elle gardait obstinément les yeux baissés.

— Cela ne vous fait pas plaisir de vous entendre dire que vous êtes désirable ?

— Parfois, si.

— Alors, plus tard peut-être, dit-il avec un sourire dans la voix.

Emma le regarda enfin.

— Ecoutez, dit-elle avec force, vous avez parlé d'une collaboration

de travail. J'étais d'accord. Mais je n'avais aucune autre idée en tête.

Son sourire disparut, et elle frémit devant son expression.

— Moi non plus, Emma, dit-il lentement, gravement. Croyez-moi, moi non plus.

Il secoua les épaules, comme pour chasser quelque idée troublante, et ouvrit le premier dossier.

— Je ne suis pas sûr de ce que vous voulez dire ici.

Emma essaya désespérément de se concentrer. Cela n'allait pas être facile de travailler avec Trent Marston ! Si au moins elle le comprenait, même partiellement, mais il était comme un livre écrit en une langue étrangère. Au moment où elle croyait avoir compris, elle s'apercevait qu'elle s'était trompée.

Pendant l'heure qui suivit, il ne fut plus qu'un directeur commercial qui posait des questions, prenait des notes, réfléchissait. Il finit par fermer le livre de commandes d'un air préoccupé :

— C'est pire que je ne l'avais imaginé.

— Je sais. Nous n'avons pas beaucoup travaillé pendant cette tournée.

Et s'il décidait qu'il était trop tard pour sauver la firme et laissait tout tomber ? Le vide qu'Emma ressentit soudain lui fit peur. Elle n'avait pas compris jusqu'à cet instant à quel point la nouvelle prospérité de la société avait d'importance pour elle.

— Vous allez abandonner ?

— Abandonner ?

Il eut l'air franchement surpris.

— Mon Dieu, non. J'aime la difficulté. Si le succès vient trop facilement, je perds tout intérêt.

Ses yeux sombres s'arrêtèrent longuement sur elle, comme s'il essayait de graver en lui les traits de son visage.

— Ne l'avez-vous pas remarqué, Emma ?

Elle eut un de ces serremments de cœur auxquels elle commençait à

être habituée et détourna rapidement la tête. Elle ne lui donnerait pas la satisfaction de constater combien il la troublait aisément.

Le téléphone sonna.

— Royston est là. Descendons. Vous exercerez sur lui vos techniques de vente.

Elle passa devant lui dans l'ascenseur, sa robe verte voletant légèrement sur ses jambes fines, ses cheveux dorés ondulant doucement sur son cou.

La rencontre fut un succès dès le début. Roy Royston était un homme d'un certain âge aux yeux vifs, au visage intelligent. Ses manières ouvertes et cordiales étaient reposantes.

Trent lui-même se montra sympathique et direct pendant tout le repas. Réservait-il ses complexités à Emma ?

Ils parlèrent du nouveau projet électronique d'Edouard, qui était apparemment presque prêt pour la production.

Emma parla très peu, bien que Roy Royston la mêla fréquemment à la conversation. Mais Trent fit comprendre qu'elle avait été éloignée du bureau ces derniers temps et n'était pas au courant des récents développements.

Comme elle regardait Trent, elle se surprit à comparer malgré elle la manière dont il se comportait et celle de Joe : il était confiant, enthousiaste, relativement modeste, et elle voyait que Royston avait une haute idée de son opinion.

Après le déjeuner, ils bavardèrent encore en prenant le café, puis Royston les quitta : il avait un autre rendez-vous.

— Au revoir, Miss Fairley.

Il prit sa main dans les siennes et s'inclina.

— Ce fut un plaisir de vous rencontrer. J'espère avoir bientôt des affaires à traiter avec vous deux. Nous nous reverrons encore, Trent, avant que vous ne quittiez Mexico.

Trent le conduisit à la porte puis revint prendre place à côté d'Emma.

— Ça s'est très bien passé, dit-il avec satisfaction. C'est un bon début. Il fournit les plus grandes compagnies du Mexique. Bien joué, Emma.

Il se tourna vers elle et lui sourit.

— Je n'y suis pour rien, protesta-t-elle.

— Vous étiez là, cela suffit.

— Non ! Si je dois travailler avec vous, je veux apprendre mon métier. Croyez-vous que j'aie... l'intelligence requise ?

Il rit et lui prit la main.

— Emma ! Vous vous sous-estimez. Bien sûr ! Vous n'êtes pas une jolie tête creuse, que je sache. Nous n'avons pas à être scientifiques : nous sommes l'équipe de marketing. Je peux vous apprendre ce que je sais moi-même en quelques heures. Nous commencerons demain. Nous formerons une splendide équipe.

— Je me rappelle ce que Joe m'a dit ce matin quand je lui ai parlé de vous. Il m'a conseillé de bien tenir les rênes, de veiller à ce que vous ne dépassiez pas la limite.

Le regard de Trent se promenait lentement sur elle, s'arrêtant sur le décolleté de sa robe.

— Eh bien, attention, dit-il, gentiment moqueur. Ce ne sera pas facile...

— Oh ! Vous le faites exprès ! s'écria-t-elle le rouge aux joues.

— Vous voudriez que je me dispense de ce genre de remarques. C'est inévitable, Emma. Collègue de travail ou pas. Je suis un homme et vous êtes une femme.

— Vous êtes exaspérant. Je ne sais pas ce que vous espérez, mais...

— Je pensais que c'était clair maintenant, sourit-il. Cependant, si vous réclamez une déclaration d'intention : je suis en train d'essayer de vous rendre amoureuse de moi.

— Et bien vous n'y parviendrez pas. Je ne m'éprendrais pas de vous même si vous étiez...

— ... le dernier homme sur la terre. Ce n'est pas très original, Emma. Maintenant, venez, cessons ce match, bien qu'il soit stimulant. Je suggère que nous apportions les affaires de Joe à l'hôpital et prenions de ses nouvelles. Ensuite, nous appellerons Edouard pour le rassurer.

— J'allais lui écrire...

Les coups de téléphone internationaux coûtaient cher. Joe et elle avaient économisé pendant si longtemps qu'elle les évitait d'instinct. Mais Trent Marston, apparemment, ignorait le sens du mot économie.

— Vous écrirez plus tard, dit-il, un peu impatienté. Après l'hôpital, nous irons faire un tour au Salon du Commerce que vous deviez visiter avec Joe. Puis je vous emmène dîner pour fêter notre succès avec Royston. Prenez un manteau car il peut faire froid le soir, à Mexico : nous sommes à près de trois mille mètres d'altitude, le saviez-vous ?

Elle n'appréciait pas trop sa manière de donner des ordres et de décider de leur programme sans la consulter. Parfois il la traitait comme une égale, parfois comme un enfant difficile que l'on devait discipliner.

Le reste de l'après-midi se passa sans encombre. À l'hôpital on leur annonça que l'état de Joe était satisfaisant. Ils pourraient le voir le lendemain. De retour à l'hôtel, Trent appela Edouard.

Puis ils se rendirent au Salon en prenant le métro. Là, ils se promenèrent au milieu des centaines de stands.

Trent ne cessa de poser des questions, de parler aux exposants. Il était plein de curiosité et d'enthousiasme. Quant à Emma, elle ne tarda pas à avoir mal aux pieds et rêvait de s'asseoir devant une grande boisson fraîche.

— Ne pouvons-nous nous arrêter quelque part ? gémit-elle. Je suis morte de fatigue.

— Ma pauvre chérie, dit-il d'une voix incroyablement tendre et pleine de sollicitude. Je vous ai épuisée. Retournons à l'hôtel. Vous pourrez prendre une douche et vous reposer avant le dîner.

— C'est une charmante idée, soupira Emma, sidérée par son changement d'attitude.

Sidérée et en position de faiblesse. Elle voulait continuer à le détester, mais il rendait l'action difficile. Rude et tendre : le mélange était dangereux.

De retour à l'hôtel il lui dit :

— Détendez-vous pendant que je passe quelques coups de fil, et prévenez-moi quand vous aurez envie d'aller dîner.

Emma prit une douche et s'allongea sur le lit. Elle n'avait pas sommeil ; elle se sentait très éveillée, au contraire. Elle entendait la voix de Trent et se demandait s'il parlait à Juanita.

Qu'est-ce que cela pouvait lui faire ? Pourquoi ne supportait-elle pas de l'imaginer avec d'autres femmes ? Ils n'étaient que des collègues de travail, ils allaient remonter Fairley Frères ensemble. Déjà, elle le considérait comme une sorte de sorcier des finances. Et cela ne devait surtout pas aller plus loin.

Soudain, elle en eut assez de rester immobile. Elle se leva et revêtit une robe simple mais élégante. Quand elle fut prête, Trent avait fini de téléphoner. Elle le trouva allongé sur le sofa, soufflant la fumée d'un petit cigare vers le plafond.

— Vous êtes charmante, la complimenta-t-il banalement sans s'approcher d'elle, ni la toucher.

Il devait penser à Juanita, bien sûr.

— La fameuse *Zona Rosa* n'est qu'à quelques minutes de marche, dit-il quand ils sortirent dans la nuit tombante. Nous choisirons notre restaurant dans ce quartier : il y en a environ quatre cents. Que préférez-vous manger ?

— Mon Dieu, je ne sais pas. Je vous laisse décider.

— Alors trouvons un bon restaurant américain avec steak et salade. Je ne vous conseille pas d'essayer de la nourriture trop forte.

De toute manière, il est difficile de trouver un établissement où la cuisine mexicaine soit vraiment bonne.

— Je n'aime pas ce qui est trop épicé, dit-elle.

Trent rit :

— Un jour, je découvrirai si Emma Fairley est vraiment aussi froide qu'elle le prétend.

Il plaisantait bien sûr, mais Emma entendit une petite voix intérieure qui lui disait : « Fais attention ».

Cependant à mesure que la soirée avançait, elle se détendait de plus en plus. Ils mangèrent des steaks bien tendres avec des frites et une salade composée dans un petit restaurant intime, avec un bon vin fruité. Puis il y eut un mélange délicieux de fruits qu'elle ne connaissait pas, enfin du *café con leche*. Quand ils eurent fini, Emma oublia que l'homme assis à côté d'elle, si beau et tranquille, était un individu dangereux. Elle riait à ses remarques comme s'ils avaient été de vieux amis.

Ils sortirent dans la rue animée. Des gens très élégants entraient dans les restaurants, sortaient de magnifiques voitures, avec tous les signes d'un haut niveau de vie.

Trent les regarda un moment, le visage sérieux.

— Et pourtant, à quelques mètres d'ici, il y a des habitations misérables. Des pauvres qui vivent toute la journée avec les restes que nous avons laissés à table. Ils viennent dans les villes quand ils ne peuvent pas gagner leur vie à la campagne. Ils essaient aussi de passer aux États-Unis : ils traversent le Rio Grande, et la plupart sont découverts et ramenés par la police de frontière texane. Je l'ai vu se produire. C'est pathétique.

Emma se taisait, marchant à ses côtés. Était-ce là l'homme d'affaires qui ne vivait que pour l'argent, qui prenait les femmes et les rejetait quand il en était fatigué ? Elle eut l'impression de ne pas le connaître du tout.

— Le Mexique est un très beau pays, avec de vastes ressources naturelles. Un jour, il résoudra ses problèmes, mais pour l'instant on

a envie d'aider ces malheureux à subsister.

Emma s'accrocha à son bras.

— Vous aimez réparer les choses qui ne marchent pas bien...

Il eut un petit sursaut de surprise, et elle pensa qu'il avait oublié sa présence un moment.

— Observatrice ! dit-il. Vous lisez en moi comme dans un livre.

— Oh non. Pas du tout : je ne comprends rien...

De retour à l'hôtel, ils prirent l'ascenseur, et Trent s'arrêta devant la porte de la suite, la clé dans la serrure.

— Vous m'invitez à boire un verre pour me souhaiter bonne nuit ?

Emma commit l'erreur de le regarder dans les yeux. Son cœur se mit à battre follement. Elle se réfugia dans la désinvolture.

— C'est votre appartement. Pas le mien.

Il était immobile, très près. Elle était terriblement consciente de sa présence.

— Au fait, balbutia-t-elle d'une voix haut perchée, vous ne m'avez pas dit qui paye cette suite. Elle n'est pas dans mes prix.

Il lui tint la porte pendant qu'elle entra.

— C'est la firme, répondit-il.

Il ferma derrière eux. Les lumières étaient tamisées, la grande pièce luxueuse sentait légèrement le cigare, et on entendait le ronronnement léger de l'air conditionné.

— Donnez-moi votre manteau, dit Trent d'une voix altérée.

Emma sentit ses mains se poser sur ses épaules et leur contact la brûlait. Ses genoux tremblaient. Elle voulait bouger, rire, dire quelque chose, mais elle en était incapable.

Trent posa le manteau sur une chaise. Lui aussi semblait avoir du mal à bouger.

Ils se regardèrent, puis il dit, « Emma », d'une voix troublée en ouvrant les bras.

Elle s'y jeta comme une automate.

Ce n'était pas une tentative calculée de séduction. C'était un besoin immédiat et irrépissible chez tous les deux. Trent la serra contre lui comme un homme en train de se noyer. Emma cherchait à reprendre son souffle, étouffée par la force de ce corps masculin.

— Oh Emma ! Chérie. Vous êtes si délicieuse, si belle. Je vous veux toute entière.

Sa voix était assourdie, contre ses cheveux, et elle sentait sa respiration chaude et rapide sur sa joue. Elle se noyait elle aussi, incapable de résister ; une douceur infinie envahissait tous ses sens.

Sa tête se renversa en arrière quand il l'entraîna. Elle répondit avec toute son ardeur. Elle n'avait jamais été embrassée ainsi auparavant, mais cela semblait la chose la plus naturelle du monde d'entourer son cou de ses bras, les doigts se mêlant dans ses cheveux. Elle se sentait merveilleusement bien, attentive seulement aux sensations qu'il éveillait en elle par ses caresses passionnées. Elle avait attendu cela depuis le soir du mariage de Lisa, elle l'avait attendu et désiré, même si elle prétendait le détester.

Elle eut un petit gémissement quand il la prit dans ses bras pour la porter jusque au canapé. Pendant un instant bref, elle sentit le poids de son corps sur elle, puis il se laissa rouler et s'agenouilla sur le tapis, le visage tout près du sien.

— Je ne pense pas, dit-il d'une voix étrangement rauque que je puisse rester ici plus longtemps si vous voulez pas faire l'amour avec moi.

Elle se releva sur un coude et le regarda, déconcertée, comprenant soudain ce qui se passait réellement. Si Trent n'avait rien dit, s'il l'avait prise maintenant, elle se serait donnée à lui sans réfléchir, dans un élan tumultueux.

Mais il avait parlé, et le sort était conjuré. Il lui avait donné le

choix. Instinctivement, elle recula, les lèvres tremblantes.

— Non, murmura-t-elle, nous devons être fous. Nous ne le voulons pas vraiment. C'est le vin, l'environnement. Non, Trent, dit-elle s'apercevant avec un choc que c'était la première fois qu'elle prononçait son nom. Ne gâchons pas tout.

Il se leva lentement. Il luttait visiblement pour retrouver son sang-froid.

— Cela gênerait-il tout ?

— Bien sûr. Nous ne sommes que des collègues, des amis.

Elle s'assit en arrangeant sa robe avec des mains tremblantes.

— Ce n'est pas incompatible avec une autre sorte de relations.

Il s'approcha pour la prendre à nouveau dans ses bras, mais elle se raidit.

— Vous savez bien que si.

Cela compliquerait tout. Peut-être pas pour lui pour qui ce ne serait pas important. Mais si elle se donnait à lui, il aurait le pouvoir de briser sa vie. Il deviendrait une obsession pour elle comme il l'avait été pour Lisa.

Il la regardait avec une sorte de colère, à présent.

— Non, dit-il durement. Je crois que vous le voulez tout autant que moi.

Emma haussa les épaules. La pensée de Lisa avait agi sur elle comme une douche froide.

— Peut-être, dit-elle d'une petite voix bien contrôlée. Vous êtes un homme très séduisant. Nous nous sommes tous les deux laissé emporter mais nous veillerons à ce que cela ne se reproduise pas.

— Est-ce vraiment ce que vous voulez, Emma ?

— Oui, répondit-elle presque sereine. Nous avons de bonnes relations de travail. Nous l'avons prouvé aujourd'hui, continuons comme cela.

Pendant un long moment Trent resta complètement immobile.

Puis il haussa les épaules et traversa la pièce pour se verser à boire. Il vida son verre d'un trait et dit froidement :

— Bon. Si je ne suis pas le bienvenu ici, je m'en vais. Nous nous verrons demain matin quand nous reprendrons nos occupations professionnelles.

Ses lèvres esquissèrent un sourire ironique, mais l'amitié qui avait semblé grandir entre eux pendant la journée avait disparu. Il était froidement, amèrement en colère, elle le voyait. Cela valait probablement mieux, se disait-elle avec un pâle sourire. S'il se mettait à la détester, elle serait peut-être capable de se débarrasser de l'emprise qu'il avait sur elle. Il n'était pas du genre à accepter aisément un refus.

Il se dirigea vers la porte.

— Bonne nuit, Emma. Je vous soulage de ma présence.

L'ironie de sa voix la piqua et les mots sortirent tout seuls :

— Pour aller chez Juanita ! s'entendit-elle crier d'une voix aiguë qu'elle ne se connaissait pas.

— Chez qui d'autre pourrais-je aller ? répliqua-t-il tranquillement en refermant la porte.

Le lendemain matin, Trent fut de retour avant qu'Emma ait fini de s'habiller. Il frappa à la porte de la chambre en l'appelant joyeusement.

— Bonjour Emma ; prête pour le petit déjeuner ?

Comme si ils s'étaient quittés dans les meilleurs termes la veille au soir ! La jeune fille était assise à sa coiffeuse, devant le miroir, essayant de masquer les ravages d'une seconde nuit pratiquement sans sommeil. Elle eut envie de crier : « Allez-vous en ! » Mais elle réussit à composer sa voix pour répondre :

— Je ne serai pas longue. Cinq minutes.

Il avait évidemment décidé de la prendre au mot et de garder leurs

relations sur un plan strictement professionnel. C'était bien ce qu'elle voulait, non ? Mais elle ne pouvait continuer à vivre dans ce luxueux hôtel en le laissant payer la note, même si c'était la firme qui payait. Il n'avait pas tout le contrôle de Fairley Frères.

D'autre part, elle ne pouvait quitter Mexico avant la guérison de Joe. Elle devait donc lui en parler.

Elle se regarda dans le miroir. « Tu as l'air d'une épave », se dit-elle en se demandant quand elle pourrait enfin dormir.

La nuit dernière, après le départ de Trent, elle était restée assise des heures devant un mélo à la télévision, suivant à peine l'intrigue, à essayer d'oublier la scène qui avait eu lieu. Elle ne voulait surtout pas l'imaginer avec Juanita. Cela lui était bien égal ! Quand finalement elle était allée se coucher, elle était restée allongée sans pouvoir dormir, perdue dans une confusion de pensées et de sentiments qui la troublaient.

— Les cinq minutes sont passées. J'entre ! annonça la voix joviale de Trent.

La porte s'ouvrit, et il apparut, aussi soigné et content de lui que la veille. Si Juanita et lui avaient passé une nuit mouvementée, pensa Emma amèrement, il n'en portait pas de trace !

Ce matin-là, Emma portait un tailleur vert qui lui avait été fort utile lors de son voyage avec Joe. Avec ses revers blancs, il lui donnait un air très jeune femme d'affaires dynamique. Pourtant elle ne se sentait pas le moins du monde dynamique ! Trent lui lança néanmoins un regard approbateur.

— Ce style est très approprié. J'approuve les goûts vestimentaires de ma collaboratrice.

— Merci, dit-elle avec calme.

Comme ils allaient prendre l'ascenseur, Trent déclara :

— Quand nous aurons pris notre petit déjeuner, je voudrais que vous reveniez faire vos bagages. Il est temps que nous déménagions.

Elle lui jeta un regard soupçonneux.

— Que *nous* déménagions ? Comment cela ?

— Je ne suis pas en train de comploter un enlèvement, si c'est ce qui vous inquiète. Je sais accepter un non définitif.

— Oh, j'en suis sûre ! Vous avez sans doute une longue liste de noms en réserve dans votre carnet.

Il éclata de rire :

— Cela vous ennuerait ? Vous ne seriez pas jalouse par hasard ?

— Jalouse ? De vous ? Vous plaisantez !

— Non, je suppose que vous ne le seriez pas, murmura-t-il pensivement comme ils pénétraient dans la salle à manger. On est jaloux seulement quand on est amoureux. Maintenant, continua-t-il sur le ton de la conversation, en lui tenant une des chaises de cuir rouge, moi, je pourrais être très, très jaloux de vous, Emma. Tirez-en vos propres conclusions... Que désirez-vous, ce matin ? Du café avec des croissants ? Ou quelque chose de plus substantiel ?

Le changement abrupt de conversation lui fit comprendre qu'il allait la provoquer et la harceler. Or elle ne se sentait pas prête à se défendre. Elle ne s'attendait pas à le voir se comporter ainsi après ce qui s'était produit la nuit précédente. Elle l'aurait plutôt imaginé froid et distant. Sans doute cela faisait-il partie du tempérament de cet homme incroyable ! Il trouvait un malin plaisir à surprendre les gens.

— Seulement du café et des croissants, s'il vous plaît. Et j'aimerais mon café noir.

Il eut un sourire moqueur après avoir passé la commande.

— Madame aurait-elle passé une mauvaise nuit ?

Le café lui redonna du tonus. Après les premières gorgées, Emma se sentit à nouveau elle-même.

— Vous ne m'avez pas dit où vous vouliez m'emmener ?

— Chez ma grand-mère, à Las Lomas, les collines derrière Chapultepec. Elle a hâte de vous rencontrer et serait ravie de vous recevoir. Vous aurez ainsi un point de chute et pouvez vous rendre

fréquemment à l'hôpital. Quant à moi, je vais devoir retourner en Angleterre dans un jour ou deux. Je n'aimerais pas vous savoir seule dans un hôtel. Votre oncle non plus, j'en suis sûr.

Elle faillit rétorquer qu'elle n'aimait pas que l'on prenne de décisions à sa place, mais c'était puéril s'il le faisait vraiment pour son bien. Néanmoins ce genre de sollicitude convenait à Joe, mais la surprenait chez Trent Marston.

Il la regardait attentivement.

— Je vous en prie, ne refusez pas, Emma. Ma grand-mère sera vraiment très heureuse de vous connaître. De toute manière, nous irons la voir après être passés à l'hôpital. Ensuite ! vous décidez vous-mêmes. D'accord ?

Il était vraiment trop prévenant...

— Merci, dit-elle en ajoutant poliment : c'est très aimable de la part de votre grand-mère.

— Oh, elle est très aimable et très facile à vivre... Pas comme son petit-fils ! Je suis sûre que vous trouverez le changement agréable après quelques jours passés en ma compagnie.

Il sourit ironiquement, et il y avait une légère lueur de défi dans ses yeux noirs. Mais Emma l'ignora en essayant péniblement de terminer son croissant.

À l'hôpital, elle eut la joie de trouver Joe beaucoup mieux.

— Je vais très bientôt pouvoir reprendre le travail ! En attendant, si vous m'amenez ce jeune homme qui me remplace pour que je lui parle. J'aimerais le rencontrer.

Emma sursauta. Trent surprendrait Joe et il ne serait pas une surprise agréable pour lui. C'était sa faute : elle l'avait délibérément trompé.

— Bien sûr, je vais lui demander de venir aussitôt que vous pourrez parler travail. Mais pas tout de suite.

Elle resta un peu plus longtemps cette fois. Elle arrangea les fleurs que Trent et elle avaient achetées, raconta la Foire du Commerce et de la rencontre avec Roy Royston.

— Nous l'avons rencontré à l'exposition, mentit-elle. Par hasard M. Marston le connaissait ; et il peut nous être utile.

Elle parla encore un peu avec optimisme, et finit par quitter Joe tout heureux, en promettant de revenir le lendemain.

Trent l'attendait dans le corridor.

— Cette fois, je ne vous laisserai pas sauter dans un taxi pour me fuir.

— Je ne vous fuyais pas...

Il la coupa avec un petit rire incrédule.

— Vous savez très bien que si. Vous n'avez pas cessé de me fuir depuis le moment où vous m'avez vu sous le porche de cette église. Mais vous allez devoir admettre que vous ne pourrez pas m'échapper, jamais.

Emma eut le souffle coupé devant l'incroyable assurance de cet homme. Même quand il plaisantait !

Une fois de plus, il ne lui laissa pas le temps de trouver une répartie.

— J'ai téléphoné à ma grand-mère pendant que vous étiez ici, avec Joe. Elle envoie sa voiture nous prendre. Ah, la voilà !

Une énorme limousine noire, démodée, conduite par un Mexicain souriant au large chapeau de paille, arrivait devant l'entrée de l'hôpital. L'homme sortit de la voiture pour ouvrir la portière à Emma, et il sourit plus largement encore quand Trent lui tapa sur l'épaule amicalement :

— *Holà, Conrado, como esta usted ?*

Trent prit la main d'Emma.

— Voilà Conrado, Emma, un très bon ami. La *Señorita* Fairley parle espagnol, Conrado, faites donc attention à ce que vous dites en sa présence !

Conrado éclata de rire en secouant la main d'Emma, puis ils montèrent dans la grande voiture, tous les trois à l'avant, la jeune fille entre les deux hommes. Il lui était difficile de rester lointaine et digne : la jambe de Trent touchait la sienne, mais elle ne voulait pas s'écarter, pour ne pas le conforter dans l'idée qu'il la troublait. Elle concentra donc son attention sur ce que disait Conrado, à propos d'une certaine Mathilde, la cuisinière de la grand-mère de Trent. Les *tacos de polio* de Mathilde n'étaient bons que pour les cochons, selon le chauffeur. Il leva les yeux au ciel, manquant presque de renverser un enfant à bicyclette.

Trent lui dit vivement :

— Attention, *amigo* !

Le Mexicain prit un air penaud et se tut.

Trent pencha la tête vers Emma, lui montrant de la main le paysage, alors que la voiture traversait une vaste zone boisée.

— Voici notre fameux Parc Chapultepec, dit-il. Nous en sommes, à juste titre, très fiers.

La route longeait de magnifiques constructions situées dans des clairières entourées par les arbres les plus splendides qu'Emma ait jamais vus. Au loin, elle aperçut un lac, avec des îles et des jets d'eau, et des chemins qui pénétraient mystérieusement dans des taillis épais.

— Quel endroit de rêve, dit-elle en souriant spontanément à Trent, oubliant sa réserve.

Il sourit aussi.

— Il y a également un zoo, dit-il.

Cela leur sembla cocasse, et ils éclatèrent de rire.

La route commença à monter dans les collines. Enfin, Conrado engagea la voiture entre de hautes grilles surmontées d'animaux de pierre dans un chemin bordé de buissons aux fleurs jaunes.

Quand ils arrivèrent devant la maison, Emma fut saisie de ravissement.

— Comme c’est joli ! Une véritable merveille !

La demeure était de toute évidence une copie d’habitation américaine du style ranch, basse et blanche, avec des rangées de fenêtres reflétant le soleil. La plupart des maisons ou plutôt résidences, qu’Emma avait aperçues sur leur route à travers les collines boisées, étaient énormes, certaines ressemblaient même à des propriétés coloniales, et elle attendait à ce que la maison fût de même : intimidante. Ce n’était pas le cas du tout, celle-ci était accueillante.

Et la grande dame aux cheveux blancs qui vint à leur rencontre quand elle entendit la voiture était elle aussi accueillante, dans sa robe de coton bleu protégée par un tablier de jardinage.

Elle n’attendit pas les présentations. Elle retira ses gants et prit les mains d’Emma dans les siennes.

— Emma Fairley ! Soyez la bienvenue. Trent m’a beaucoup parlé de vous.

Elle jeta un coup d’œil à son petit-fils en lui souriant affectueusement. Ils se ressemblaient fort : même visage fin et intelligent, même regard perçant, même expression.

Elle se sentit tout de suite à l’aise avec cette séduisante vieille dame.

— Merci, madame, dit-elle en souriant. J’espère qu’il ne vous a pas dit trop de mal de moi ?

— Il ne m’a dit que du bien, mon enfant, uniquement des compliments.

Les yeux sombres pétillaient dans le visage ridé et bronzé. Elle était encore plus semblable à Trent ainsi, au Trent à l’humeur malicieuse.

Elle les conduisit vers la maison en parlant avec vivacité. Elle s’enquit de la santé de Joe, et leur demanda s’ils voulaient déjeuner tout de suite.

— Et ne m’appellez pas *Señora* je vous en prie, Emma. Appelez-moi Juanita, comme tout le monde ici.

Emma trébucha. Elle serait tombée si Trent ne l'avait saisie par le bras pour la retenir. *Juanita c'était elle !* La grand-mère de Trent ! Il avait très bien compris ce qu'elle avait pensé et il ne l'avait pas détrompée ! Elle lui jeta un regard rancunier et repoussa d'un geste sec sa main secourable.

— Ça va ? demanda-t-il, doucement moqueur.

Elle haussa les épaules et s'écarta de lui sans rien dire. Elle était si fâchée qu'elle ne fit pas attention à l'intérieur de la maison quand ils y pénétrèrent par une véranda de bois. Elle fut seulement consciente d'une atmosphère de confort et d'espace lumineux.

— Nous pourrions déjeuner tout de suite, répondit enfin Trent, si cela ne contrarie pas Mathilde ? Comment est son humeur ce matin ?

— Excellente. Elle est très curieuse de voir Emma, bien qu'elle refuse de l'admettre.

Elle prit le bras de la jeune fille.

— Maintenant venez, mon petit. Je vais vous montrer votre chambre. Conrado portera votre sac.

Elle conduisit Emma le long de plusieurs corridors et d'un petit escalier.

— C'est une maison pleine de détours, mais vous trouverez vite votre chemin. Voici votre chambre : j'espère que vous l'aimerez.

Elle posa sa main sur l'épaule d'Emma et lui dit avec chaleur :

— Je suis si contente de vous avoir ici, Emma. J'espère que vous vous plairez.

Emma sentit ses yeux s'emplir de larmes. Après tout ce qui s'était passé ces derniers jours, elle eut l'impression d'avoir trouvé un havre de paix dans cette maison.

— J'en suis sûre.

— Alors, je vous laisse vous installer. Descendez quand vous serez prête pour le déjeuner. Trent semble pressé. Il doit avoir des rendez-vous cet après-midi. Nous pourrions peut-être nous débarrasser de lui et bavarder tranquillement, pour faire connaissance.

Elle resta un instant près de la porte, fixant intensément Emma :

— Je vois pourquoi Trent est si attiré par vous Emma. Vous ressemblez un peu à sa mère : elle a les mêmes cheveux dorés et le même curieux petit sourire.

Emma se laissa tomber sur le lit. Ainsi Trent avait dit à sa grand-mère qu'il était attiré par elle... Pourquoi donc ? Elle se passa la main sur le front avec lassitude. Peut-être Juanita pourrait-elle l'éclairer sur la véritable personnalité de son petit-fils.

Emma se leva et commença à explorer la grande chambre et la petite salle de bains contiguë. Mais ses pensées tournaient toutes autour de Trent. Elle était incapable de le chasser de son esprit et elle était en pleine incertitude.

Était-ce son côté mystérieux qui la fascinait ? Pourquoi la simple pensée de le voir lui donnait-il un pincement au cœur ? Pourquoi son pouls s'accélérait-il chaque fois qu'il la touchait ?

C'était sûrement l'attrait de l'inconnu qui la bouleversait à ce point. Ce serait terrible si elle découvrait qu'elle était tombée amoureuse de Trent.

Elle s'assit devant la coiffeuse et commença à remettre de l'ordre dans sa chevelure. Quelle que soit la réponse à cette énigme, tout deviendrait plus facile, maintenant qu'elle était ici au lieu de se trouver sans cesse seule avec lui.

Juanita, la grand-mère de Trent ! Quelle erreur stupide ! Mais le sourire que lui renvoya le miroir n'était pas un sourire amusé. Avec une sorte d'horreur, elle découvrit que ce sourire était ridiculement soulagé.

Comme Emma l'avait espéré, tout était plus simple, désormais. Trent avait décidé de prendre l'avion pour l'Angleterre deux jours plus tard. Emma resterait avec Juanita. Celle-ci insista même pour que Joe vienne s'installer chez elle dès qu'il quitterait l'hôpital.

— Votre grand-mère est incroyablement gentille, dit Emma à

Trent qui la conduisait à l'hôpital, la veille de son départ. Je ne sais vraiment pas pourquoi elle se donne tant de mal pour Joe et moi.

— Ne le savez-vous pas ? Vraiment ?

Comme il arrêta la voiture devant l'immense bâtiment, il se tourna pour la regarder.

— Juanita vous aime beaucoup. En plus, je suis son unique petit-fils et vous êtes ma petite amie...

— Pas du tout ! Comment pouvez-vous dire ça ? s'indigna-t-elle.

Il lui tapota la main comme pour calmer un enfant rebelle.

— Disons que c'est un désir pris pour une réalité. Quant à Joe, c'est un membre important de notre firme ; il est naturel que Juanita veuille l'aider.

Trent demanda à voir le médecin qui s'occupait de Joe.

— Il va de mieux en mieux, annonça celui-ci. S'il n'y a pas de complications, il pourra sortir dans une dizaine de jours. Ensuite il devra se reposer pendant deux mois environ. Il ne serait pas bon qu'il reparte tout de suite pour l'Angleterre.

Emma alla voir Joe :

— Vous avez meilleure mine. Je vois que vous avez des nouvelles d'oncle Edouard, ajouta-t-elle en montrant une enveloppe.

Elle se demandait ce que celui-ci disait de Trent. Le tact n'était pas le point fort d'Edouard Farley.

— Lisez-la, proposa Joe.

Cette fois, Edouard s'était montré délicat. Il avait envoyé une carte de vœux de rétablissement (certainement achetée par Jessie) portant l'image d'un bateau qui voguait sur une eau bleue. Il avait écrit : « Lâchez un peu la barre, mon vieux, jusqu'à ce que vous vous sentiez mieux. Nous mettrons la conduite automatique pour sortir de la tempête. Avec mes amitiés. Edouard. »

— Je dois obéir au capitaine, n'est-ce pas ? dit Joe en appuyant la tête sur l'oreiller, l'air soudain plus las. Ce Marston est-il avec vous ? J'aimerais le voir, ne serait-ce que deux minutes.

— Vous laisseront-ils recevoir un autre visiteur ? dit Emma anxieusement.

S'il n'aimait pas Trent, s'il le soupçonnait d'être un ambitieux qui voulait prendre sa place, si cela l'inquiétait et le bouleversait, sa guérison pouvait être remise en cause.

Joe la vit hésiter.

— S'il vous plaît, Emma.

Dans le corridor, Emma trouva Trent en grande conversation avec l'infirmière sévère, qui s'était adoucie comme par enchantement.

Emma en profita :

— M. Kent pourrait-il avoir un autre visiteur ? M. Marston s'est chargé de son travail pour le moment, et ils auraient besoin de se voir.

— Oui, oui vous pouvez entrer quelques minutes. Je suis sûre que vous allez le soulager de ses soucis.

Emma serra les lèvres : encore une conquête de M. Marston !

— Alors, venez... dit-elle froidement.

Il devait avoir saisi la nuance de réticence dans sa voix. Il prit son bras et le serra légèrement.

— Faites-moi confiance, Emma ; je promets que je ne dirais rien qui puisse l'inquiéter.

Elle se détacha de lui avant d'approcher du lit : elle ne voulait pas que Joe se fasse des idées sur ses relations avec Trent Marston. Il jugerait en toute sérénité celui qui le remplaçait.

Elle n'aurait pas dû s'inquiéter. Dès le premier instant, les deux hommes se plurent. Emma respectait l'opinion de Joe. Elle fut surprise qu'il accepte Trent si rapidement en lui accordant tout de suite sa confiance. En était-elle heureuse ou contrarié ?

Ils restèrent peu de temps : déjà l'infirmière apparaissait à la porte. Trent se leva aussitôt, regardant Joe avec regret.

— Il y a beaucoup de choses dont j'aimerais vous parler pour vous

demander votre avis, Joe, mais vous devez d'abord vous remettre. En attendant, ne vous tracassez pas. Je vais faire de mon mieux, avec l'aide d'Emma.

— Oh oui, bien sûr. Je suis heureux de tout laisser entre vos mains à tous les deux. Visiblement, vous travaillez bien ensemble.

Comme la porte se refermait derrière eux, Emma murmura :

— Il est vraiment merveilleux !

Trent lui prit le bras.

— Oui, c'est quelqu'un de bien. J'espère qu'il guérira vite pour reprendre son travail. Il va manquer à l'entreprise, pour l'instant.

Quand ils arrivèrent, le déjeuner était prêt sous la véranda.

— La Señora Juanita a déjà déjeuné, leur dit Mathilde. Elle est allée se reposer et vous verra plus tard.

Mathilde était une femme aux cheveux gris, au visage creusé de rides. Elle regardait Emma et Trent avec un intérêt curieux en leur servant le poulet frit dans des *tortillas*, avec des tomates, des haricots et de la laitue. Ils dégustèrent ensuite de délicieux gâteaux et des fruits exotiques.

— Je ne comprends pas pourquoi Conrado se plaint de la cuisine de Mathilde, dit Emma après que celle-ci les ait quittés. C'était un repas splendide.

Elle parlait d'une voix inhabituelle. Chaque fois qu'elle était seule avec Trent, elle perdait vraiment ses moyens.

Il s'appuya au dossier de son fauteuil d'osier, la regardant boire son café. Il y avait un grand arbre, au-dessus de la véranda et la peau blanche d'Emma ainsi que les plis souples de sa robe bleue étaient tachetés de petites ombres.

— Magnifique, répondit enfin Trent paresseusement.

— Je suppose que vous partirez tôt demain matin, dit-elle, plus

émue qu'elle ne l'aurait souhaité.

— Je pars aujourd'hui, en fait. Je dîne avec des amis qui habitent près de l'aéroport et je passerai la nuit chez eux.

— Oh !

Emma aurait dû être soulagée que Trent s'en aille, mais soudain les semaines à venir lui paraissaient bien vides.

— Ce ne sont que des amis, dit-il en la regardant d'un air amusé. Un couple, en fait. N'ayez donc pas d'inquiétudes cette fois.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, rétorqua-t-elle froidement.

— Mais si ! Quand je vous ai laissée à l'hôtel, vous aviez en tête toutes sortes de vilaines pensées à propos d'une amie avec laquelle j'allais passer la nuit. Et c'était Juanita.

— Vous avez voulu me rendre ridicule.

— Pas du tout. J'avais seulement envie de voir comment vous réagissiez, si cela vous ennuyait. Et c'était le cas, n'est-ce pas Emma ? Allons, avouez-le.

Il se pencha au-dessus de la table et mit sa main sur les siennes.

— Vous êtes exaspérant, éclata-t-elle en se dégageant.

Elle ne tenait pas à prolonger cette absurde conversation. Elle se leva et descendit dans le jardin. Bien sûr, il la suivit.

— Un après-midi fort agréable pour une promenade... Je vous montre les trésors du jardin de Juanita ? Je ne pense pas que vous ayez tout vu.

En fait Emma, n'était pas allée plus loin que les terrasses. Maintenant Trent la prenait par le bras et l'attirait vers une partie plus sauvage, sous le feuillage épais d'arbres qui donnaient à tout une ombre d'un bleu-vert. Il y faisait frais, et on entendait chanter de l'eau.

Ils arrivèrent à une petite clairière ; devant eux, le chemin tombait à pic dans un éboulis de rochers qui se terminait par une gorge étroite, dix mètres plus bas. Une cascade ruisselait entre les pierres, et des arcs-en-ciel s'allumaient sur la bruine là où le soleil traversait

l'ombre des arbres.

Il y avait une rampe de protection en bois au bord de la déclivité rocheuse. Emma s'y appuya et regarda en bas. Des plantes surgissaient entre les roches moussues et de petits oiseaux colorés voletaient.

— C'est superbe ! s'exclama-t-elle, oubliant tout dans son admiration. On dirait le pays des fées. On s'attend à voir Oberon surgir entre les arbres.

— Vous pouvez voir le Roi des Fées, moi je préfère la Reine des Fées.

Elle était contente qu'il le prît sur un ton léger. Il serait plus facile de se séparer d'une manière amicale, sans plus. Mais au moment où cette pensée lui venait un silence tomba entre eux : elle ne trouvait plus rien à dire. Elle était désespérément consciente de sa présence tout près d'elle, et elle voulait s'en écarter. Mais un charme plus fort que sa volonté l'en empêchait.

Elle s'humecta légèrement les lèvres. Le silence continuait. Elle ne pouvait plus le supporter. Elle se tourna à demi pour regarder Trent, et ce qu'elle lut sur son visage la troubla profondément. Très lentement, il se mit à caresser ses cheveux, et il prit son visage entre ses mains, la regardant avec une tendresse dont elle ne l'aurait pas cru capable une heure plus tôt.

— Emma ? souffla-t-il.

Elle se laissa aller à la douceur de son étreinte.

Ce moment était inévitable. Elle comprenait confusément que tout ce qui s'était passé depuis le premier moment où ils s'étaient regardés les y avait conduits. La bouche de Trent descendit vers la sienne, et elle s'abandonna à ce baiser, à ces caresses avec une ardeur presque primitive. Ils s'accrochaient l'un à l'autre, corps à corps, homme et femme partageant un mutuel désir.

Il laissa ses lèvres descendre le long de son cou, alors qu'elle se renversait en arrière, jusqu'à la naissance de sa poitrine. Puis à nouveau leurs bouches se rencontrèrent, avec une passion incontrôlable.

Soudain elle entendit Trent gémir, et il s'arracha à elle, laissant tomber ses bras.

— Ce n'est pas ce que je voulais, dit-il brièvement. Vous voyez ce que vous faites de moi, Emma ?

Ses paroles sonnaient comme un reproche.

Il s'écarta et lui tourna le dos pour retrouver son calme. Elle ne bougeait pas, ayant soudain peur de ce qu'il allait dire. C'était là l'homme de sa vie, en dépit de ce qui était arrivé. Son amour avait grandi secrètement maintenant il surgissait, et elle n'y pouvait rien.

— Trent, murmura-t-elle.

Quand il se retourna vers elle, elle fut effrayée par son expression. La tendresse avait disparu, et elle ne plus que son air ironique habituel.

— Nous ferions mieux de retourner à la maison, loin des tentations, dit-il.

Elle ressentit une vive douleur mais parvint à garder la tête droite et à sourire.

— Vous avez raison, il serait dommage de tout compliquer.

Juanita était descendue : elle était assise dans son fauteuil d'osier, sous la véranda, dans une robe violette. Elle demanda des nouvelles de Joe, puis Trent se leva et annonça qu'il devait partir.

— Conrado m'amènera en ville si cela ne te dérange pas, Juanita ?

— Bien sûr que non, mon cher enfant. Je suis seulement désolée que tu nous quittes si tôt. Mais je suis heureuse que tu me laisses Emma.

Il y eut un coup de klaxon, et Trent se pencha pour embrasser sa grand-mère.

— Au revoir, Juanita, et fais bien attention à toi.

Emma avait une impression de vide intolérable. Lui dirait-il au

revoir, à elle aussi ? Il s'arrêta devant elle.

— Vous m'accompagnez à la voiture ?

Elle se leva et le suivit. Il ne prit pas son bras, ne la toucha pas. Il dit simplement :

— Souhaitez-moi bonne chance, Emma. Quand nous nous reverrons, Fairley Frères aura peut-être bien changé. Je vais me mettre à la tâche.

— Bien sûr, je vous souhaite bonne chance, répondit-elle avec raideur.

C'était bien ce qu'on lui demandait : être une collaboratrice, rien de plus.

— Votre sac est dans le coffre, Señor Trent, annonça Conrado en ouvrant la portière de l'intérieur.

Trent embrassa Emma sur la joue.

— Au revoir, Reine des Fées. Je vous appellerai.

Il s'assit à côté de Conrado, mais alors que la voiture allait démarrer, Trent arrêta Conrado, et, se penchant à la portière :

— Rappelez-vous seulement ceci, Emma : vous vous êtes trompée sur moi d'un bout à l'autre. Vous pensez que j'ai volontairement essayé de m'amuser et de vous tromper. Mais tout ce que j'ai dit était vrai, je vous le jure ma chérie, absolument tout. Pensez-y pendant que je serai loin.

Emma ne pouvait que le regarder en silence. Il l'avait souvent surprise : ceci était le dernier choc.

Il la fixa dans les yeux, longuement, comme s'il ne pouvait se décider à partir. Puis il dit très vite :

— Ça va, *amigo*, allons-y.

La voiture bondit en avant, et Trent se retourna en faisant signe de la main.

Emma resta longtemps immobile, le visage tourné vers la direction par où il avait disparu. Puis, très lentement, elle rejoignit

Juanita. Ses joues étaient roses, et une lueur brillait dans ses yeux bruns. Elle était évidemment amoureuse, et Juanita le comprit tout de suite. Elle lui tapota la main :

— Asseyez-vous mon enfant, et parlons de mon merveilleux petit-fils.

On parla beaucoup du « merveilleux petit-fils » les jours qui suivirent... En fait, Trent fut le principal sujet de conversation entre les deux femmes.

Juanita semblait considérer comme acquis qu'Emma « fera bientôt devenir un membre de la famille, et la jeune fille n'avait pas le cœur de la détromper. En revanche, elle s'en défendait intérieurement. Elle ne devait pas prendre trop au sérieux les dernières phrases de Trent.

Pourtant quand elle était seule la nuit, elle fouillait dans sa mémoire. Incontestablement il lui avait dit plusieurs fois, de plusieurs manières, qu'il était amoureux d'elle. Qu'est-ce que cela signifiait ? Des relations sérieuses, durables ou une aventure passagère entre collègues de travail ? Elle aurait aimé le savoir.

Ses fréquents coups de fil ne changeaient pas grand-chose. Il parlait toujours d'affaires, de projets. Il réorganisait le bureau. Il vivait chez elle, avec Edouard, qui préférait le voir souvent.

D'habitude, M. Fairley prenait le téléphone pour demander à Emma de ses nouvelles et de celles de Joe. Il ne parlait pas de Lisa, et elle n'osait pas poser de questions. Elle ne parvenait pas à oublier ce que Trent lui avait fait.

Elle se promit de lui écrire : ainsi elle trouverait la lettre quand elle rentrerait de son voyage de nocces, à la fin du mois, dans sa nouvelle maison. À ce moment sûrement, Lisa ne prendrait pas trop à cœur le fait qu'Emma fût allée à Mexico avec Trent. De toute façon, Emma pourrait la rassurer : elle n'était allée à Mexico que pour Joe et les affaires qu'il avait abandonnées. Cependant, plus elle attendit pour écrire cette lettre, plus il lui devint difficile de l'écrire. Finalement elle n'envoya qu'une carte postale représentant les jardins de Xochimilco.

Elle éprouva un sentiment de soulagement quand elle eut posté la carte. Il serait plus facile de tout expliquer à Lisa quand elles se retrouveraient.

Chaque jour, elle rendait visite à Joe à l'hôpital, conduite par le bavard Conrado qui l'amusait par ses commentaires. Le *señor* Trent ne pouvait apparemment pas faire de mal. Il était *caballeresco*, ce qu'Emma interpréta comme « gentleman ». Cela n'aurait pas correspondu à son image de Trent quelque temps auparavant... Maintenant, elle ne savait plus. Elle l'avait vu sous un jour différent à Mexico.

Juanita ne se fatiguait jamais de chanter ses louanges : sa force, sa gentillesse, son idéalisme, sa générosité ! Cela semblait à Emma beaucoup trop beau pour être vrai, mais elle écoutait avidement, prête à croire chaque mot.

Elle apprit de Juanita que le père de Trent, son fils unique, possédait une banque et vivait avec son épouse anglaise, Sylvia, à Hong Kong. Juanita semblait apprécier beaucoup sa belle-fille, qui ressemblait étonnamment à Emma, disait-elle souvent. « Elle vous aimerait beaucoup », affirmait-elle. Emma en était ravie : cela semblait la lier plus encore à Trent.

— Robert et Sylvia auraient aimé que Trent fasse carrière comme son père dans la banque, mais cela lui paraissait trop peu dynamique. Il avait besoin du monde des affaires. Il aime avoir à lutter.

Emma apprit que, depuis la fin de ses études, dix ans plus tôt, il avait sauvé trois entreprises de la faillite.

— Et que s'est-il passé ensuite ? demanda Emma.

— Oh, il est parti à la recherche d'un autre canard boiteux. Rien ne le retient.

« Rien ne le retient ! » Cela résumait la situation. Un jour, quoi qu'il arrive entre Trent et elle, il partirait. Il avait besoin de changement, de nouveaux combats ; il n'était pas du genre à s'installer. Cette pensée était terriblement déprimante.

Parfois, Emma sentait un grand froid l'envahir, tant elle avait envie de le voir. Elle tentait de se raisonner : elle devait cesser de

penser à lui... Puis le téléphone sonnait, et rien qu'à entendre sa voix, ses résolutions s'envolaient.

La santé de Joe s'améliorait de jour en jour, et les visites d'Emma purent se prolonger. Elle lui raconta ce que Trent lui avait dit, notamment la mise prochaine sur le marché du nouvel instrument de navigation d'Edouard. Joe écoutait, semblait ravi, et Emma songeait qu'elle aussi était heureuse de voir disparaître leurs doutes quant à l'avenir de l'entreprise.

Juanita insistait pour qu'Emma sorte et visite Mexico. Elle-même ne supportait pas les bruits de la ville ; mais elle avait un vieil ami, un charmant Mexicain, maintenant à la retraite, qui emmena Emma visiter la cité et ses alentours.

Elle admira ainsi les colossales pyramides de San Juan de Teotihuacán. Le guide expliqua que les Toltèques, qui les avaient construites deux mille ans plus tôt, avaient fui cet endroit, le disant maudit. Elle visita la cathédrale, construite sur le site du Grand Temple des Aztèques. Elle vit la fameuse nouvelle bibliothèque de l'Université, avec ses murs couverts de mosaïques constituées de pierres naturelles provenant des quatre coins du pays. Celles-ci représentaient l'héritage mexicain des Aztèques, des Toltèques et des Espagnols.

Dans la bibliothèque, lui dit-on, il y avait place pour un million de livres au moins.

On l'amena à la Basilica de Nuestra Señora de Guadalupe, érigée à l'endroit où l'on raconte que la Vierge est apparue à un indien au seizième siècle. Elle visita aussi le Château de Chapultepec qui fut la résidence de l'Empereur Maximilien et de l'Impératrice Charlotte.

Le tourisme passionnait Emma, mais elle apprécia surtout les après-midi qu'elle passa seule au Musée d'Anthropologie. Là, elle fut transportée dans d'anciennes civilisations dont elle ignorait tout, mais qui faisaient partie de l'héritage de Trent... Cela leur conférait une fascination en dehors de leur intérêt propre. Elle aurait tant de choses à lui dire, à lui demander, quand ils se rencontreraient à nouveau.

Enfin le jour arriva où Joe quitta l'hôpital. Juanita lui avait déjà rendu visite une fois avec Emma et avait pu l'inviter personnellement. Quand il arriva à la maison, il fut installé dans une chambre du rez-de-chaussée, donnant sur les jardins.

La vie d'Emma en fut changée. Elle sortit moins, heureuse de rester à la maison à s'occuper de Joe. Tout se passait bien. Le temps semblait suspendu, dans ce magnifique jardin où elle s'asseyait avec Joe, veillant à ce qu'il se repose et se soigne.

En mai, le temps devint plus chaud et plus humide. Une journée passait rarement sans averse. Juanita était ravie, car son jardin déployait tout son éventail de couleurs.

En juin, il y eut presque trop de pluies, et ils durent passer plusieurs jours entiers enfermés à l'intérieur. L'espagnol d'Emma s'améliorait : elle parlait presque couramment. Luis Valesco, l'ami de Juanita, s'était lié d'amitié avec Joe. Les deux hommes se racontaient leurs souvenirs : Joe évoquait son temps passé à la RAF quand il était jeune, alors que le Señor Valesco lui parlait du passé historique de son pays.

Enfin Joe se rendit à l'hôpital pour sa dernière visite. Il en revint joyeux :

— Tout va bien, c'est fini. J'ai l'autorisation de voyager. Je peux même recommencer à travailler dans une quinzaine de jours, d'après le docteur Martinez.

Ainsi, un matin de juillet, Joe et Emma dirent au revoir à Juanita, lui exprimant toute leur gratitude.

— Je vous en prie, ma chère Emma : j'étais si heureuse de vous avoir, ainsi que Joe, dit la vieille dame en l'embrassant affectueusement. Demandez à mon petit-fils de vous ramener ici très bientôt.

Joe dort pendant presque tout le voyage. Emma, elle, était tout à fait éveillée. Elle craignait le moment où elle allait revoir Trent. Ses

pensées avaient tellement tourné en rond ces dernières semaines... Elle en était arrivée à croire qu'elle avait rêvé ses dernières paroles. Sûrement, s'il avait vraiment été amoureux d'elle, il lui aurait écrit, il ne se serait pas contenté de coups de fil officiels, autant pour Juanita que pour elle. Durant le trajet, ses doutes devinrent une souffrance. Quand ils atterrirent à Heathrow, elle s'était convaincue qu'il n'avait jamais été sérieux. Comment avait-elle pu le croire ? Il avait probablement fait d'autres conquêtes... Elle devait s'y attendre. Elle ne lui montrerait pas combien il lui avait manqué, combien elle l'avait attendu chaque minute depuis son départ.

En arrivant dans le hall de l'aérogare, elle se mit à chercher le visage de Malcolm dans la foule. En vain. Elle commençait à s'inquiéter quand elle vit Trent venir à elle. Son cœur bondit à lui faire mal. Il l'avait vue : il avait sursauté en la reconnaissant. Il se fraya un chemin à travers la foule, et elle courut vers lui : ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Il la serra contre lui, l'embrassait. À ce moment, toutes les questions, les doutes des dernières semaines disparurent. Trent serra la main de Joe sans lâcher Emma.

— Comment allez-vous ? Vous avez bonne mine. Mon Dieu, ça fait plaisir de vous revoir tous les deux ! J'ai tant à vous raconter.

C'était un Trent différent, plus jeune, joyeux comme un enfant. Emma se sentit fondre d'amour pour lui.

Il prit les opérations en main, et, une demi-heure plus tard, ils étaient dans sa voiture, Joe confortablement installé à l'arrière, prêt à se rendormir.

Trent se tourna vers Emma et posa une main sur son genou en disant très bas :

— Quelle longue attente, ma chérie. Mais maintenant, nous allons à la maison, et j'ai une surprise pour vous.

— Ce n'est pas nouveau, dit-elle, frémissant au contact de sa main. Vous me surprenez toujours.

— Attendez de voir celle-ci, cependant.

Deux heures plus tard, ils arrivaient à la porte de la maison. Jessie

et Malcolm étaient sur les marches, dans le soleil couchant ; même Edouard avait quitté son cher atelier pour se joindre au comité d'accueil. Les effusions terminées, Jessie mena Joe à la chambre qu'elle lui avait préparée. Malcolm alla mettre la voiture de Trent au garage, et M. Fairley proposa à Trent et Emma de venir boire un verre dans son bureau « pour fêter l'événement ».

« Il sait, pensa Emma. Il sait et il est content. » Tout se passait si bien ! Dans un brouillard de bonheur, ses yeux rencontrèrent ceux de Trent.

Ensuite, elle monta vivement dans sa chambre pour défaire ses bagages. Trent la suivit, avec son sac de voyage. Puis il ferma la porte et lui tendit les bras. Ils s'étreignirent comme s'ils avaient été séparés pendant des années, et Emma sentit ses larmes mouiller la joue de Trent.

— C'est vrai ? dit-il enfin. Vous allez m'épouser ?

Ils étaient sur le lit, et elle était à moitié allongée dans ses bras.

— Essayez de m'en empêcher ! dit-elle.

— C'était l'enfer, quand je vous ai quittée à Mexico. J'ai dû me retenir pour ne pas sauter dans le premier avion et vous rejoindre. Mais il vous fallait du temps. Nous avons mal commencé ; vous me considérez comme un personnage inhumain. Je devais donc vous quitter, en espérant que je vous manquerais comme vous m'avez manqué. C'était le cas, mon amour ?

— Chaque minute, murmura-t-elle contre ses lèvres.

D'en bas leur parvint le bruit du gong frappé par Jessie annonçant le dîner. Trent leva la tête.

— Mon Dieu ! Qui pense à manger ?

— Moi, déclara Emma en ajustant sa robe. J'avais tellement peur à l'idée de vous revoir et d'être déçue dans mes illusions que je n'ai pas pu avaler quoi que ce soit dans l'avion.

Il prit ses mains.

— Je ne vous mentirai jamais, Emma. Vous me croyez ?

— Oui, répondit-elle lentement en le regardant au fond des yeux. Oui, je vous crois.

Ce fut seulement après le dîner que Trent annonça avec réticence à Emma qu'il devait prendre le train de nuit pour Londres.

— J'ai une réunion importante à neuf heures demain matin, mais je reviens dès qu'elle est terminée je vous le promets. Retrouvons-nous au bureau à une heure : je vous montrerai ma surprise.

La Mini d'Emma était maintenant de retour dans le garage, resplendissante sous sa nouvelle couche de peinture blanche. Emma la prit pour conduire Trent à la gare.

— Il ne s'agit que de quelques heures cette fois, ma chérie.

Il l'embrassa follement comme le train arrivait sur le quai :

— Vous m'aimez ?

— Toujours, sourit-elle en retenant sa main jusqu'à la dernière minute.

Elle resta regarder le train quitter la gare, l'emportant loin d'elle.

Elle était la jeune femme la plus heureuse du monde. Pourquoi avait-elle soudain l'impression qu'une ombre s'approchait de son bonheur ?

De retour à la maison, elle vit une voiture inconnue devant la porte. Qui donc pouvait bien venir à cette heure de la nuit ?

Le hall était vide, mais il y avait de la lumière dans le salon : Lisa se tenait devant la cheminée, enveloppée d'une veste de fourrure blanche, ses cheveux blonds coiffés en chignon raffiné. Elle était fragile et très belle.

Emma traversa la pièce en courant :

— Lisa ! Quelle joie ! Je suis de retour depuis quelques heures : je voulais aller te voir demain. Comment vas-tu ? Tout s'est-il bien passé ?

Lisa la repoussa quand elle voulut l'entourer de ses bras.

— J'ai téléphoné à Papa tout à l'heure. Il m'a dit que tu venais de

rentrer avec Trent Marston. Voilà donc comment tu tiens ta promesse ! Tu es tout de suite partie avec lui à Mexico. J'espère au moins que tu as passé de bons moments...

Emma prit sa main et la conduisit vers le sofa.

— Ma chérie, assieds-toi et calme-toi. Tu n'as rien compris. J'ai dû partir à Mexico à cause de Joe, et Trent est venu prendre les affaires en main. Voilà pourquoi nous étions ensemble là-bas.

— Papa dit que vous allez vous marier. C'est la raison de ma visite. Tu ne vas pas l'épouser, Emma ? Tu sais comment il m'a traitée...

— Pourquoi pas ? répliqua Emma tranquillement.

Elle essayait de garder la conversation sur un plan raisonnable : Lisa s'énervait tellement facilement. Elle mit son bras sur l'épaule de la jeune femme et sentit trembler le corps menu.

— Ma chérie, je le sais, tu crois qu'il s'est mal comporté envers toi, et j'en suis désolée. Mais les hommes ne voient pas les choses comme nous.

— Tu t'es laissée prendre, toi aussi. Tu es tombée amoureuse de lui. Je t'avais prévenue mais tu ne m'as pas écoutée. C'est un monstre, un horrible individu !

Les mots jaillissaient avec colère. Enfin Lisa s'arrêta en regardant Emma intensément :

— Tu ne peux pas l'épouser. Si tu m'aimes, tu ne le peux pas.

Même maintenant, elle n'était pas sortie de ses illusions. Ce qu'elle avait ressenti pour Trent était sûrement plus profond qu'Emma ne l'avait soupçonné.

— Je suis désolée, Lisa chérie. Je t'aime, mais j'aime aussi Trent, et je l'épouserai.

Lisa fit un pas en arrière comme si elle avait reçu un coup.

— Alors je vais tout te dire : je n'y tenais pas, pourtant...

— Quoi donc ?

— Pourquoi crois-tu que j'ai épousé Richard si vite ? J'étais

enceinte, quand nous nous sommes mariés. Le bébé arrivera un mois trop tôt... Et qui est le père, à ton avis ?

Il y eut un long silence. Emma regardait devant elle sans rien voir, elle se sentait glacée.

— Non, murmura-t-elle enfin, non ce n'est pas vrai.

— Si, affirma Lisa.

— Richard sait-il ?

— Bien sûr.

— Et cela lui est égal ?

— Richard m'aurait prise à n'importe quel prix.

Lisa rajusta son chignon un instant, elle redevint la Lisa sûre de son charme et de son habilité à obtenir ce qu'elle voulait.

Elle se laissa tomber sur le sofa à côté d'Emma.

— Tu ne le diras à personne, n'est-ce pas ?

Elle lui tenait la main et suppliait de ses yeux bleus candides.

— Tu sais comment vont les commérages, dans les petites villes. Si la mère de Richard l'apprenait...

Emma ne ressentait rien : la douleur viendrait plus tard.

— Je suis désolée, Emma, je ne voulais pas te blesser. Mais je devais te le dire : il fallait que tu saches... Tu ne vas pas l'épouser à présent ?

Emma était simplement très lasse, fatiguée de la vie.

— Je ne pense pas.

Elle vit le soulagement sur le visage de sa cousine, et aussi une nuance de triomphe peut-être. Mais elle ne pouvait refuser cela à Lisa, après tout ce qu'elle avait souffert.

— Il vaut mieux que tu t'en ailles Lisa, je suis épuisée.

Lisa l'embrassa avant de sortir.

La nuit se termina enfin pour Emma. Elle aurait été soulagée de pleurer, mais elle était au-delà des larmes. Elle se sentait vide. Un

moment, assise à côté de la fenêtre à regarder fixement le jardin obscur, elle s'aperçut qu'elle claquait des dents, et elle se leva pour enfiler une robe de chambre. Mais elle ne pouvait se résoudre à aller se coucher.

Dès qu'il fit jour, elle se déshabilla et prit un bain chaud. À quoi bon attraper froid ? Elle passa un pantalon et un gros pull, mais elle était toujours glacée.

La maison commençait à se réveiller. Elle entendit Jessie descendre, et, un peu plus tard, Edouard. Elle ne tarda pas à les rejoindre.

— Bonjour, Emma. Tu es matinale ! Je pensais que tu ferais la grasse matinée, aujourd'hui.

— Je n'étais pas si fatiguée...

Un cœur brisé ne se soignait pas par le sommeil.

— À propos de l'année que je devais passer en Allemagne...

Edouard eut l'air surpris.

— Tu ne te rappelles plus ? reprit Emma. J'y ai beaucoup pensé pendant que j'étais au Mexique. Vraiment, si cela ne te dérange pas trop, il vaudrait mieux que je laisse Trent réorganiser l'entreprise seul, pour l'instant, expliqua-t-elle, surprise du ton banal de sa voix.

— Mais, je pensais...

Il la regarda bien en face, avec intérêt, puis il soupira.

— Mon Dieu si tu es bien sûre de toi...

— Je le suis, affirma-t-elle.

Oncle Edouard n'avait pas souvent l'air fâché, mais c'était le cas cette fois.

— Alors tu devrais reprendre contact avec les gens chez qui tu étais pour tout régler avec eux.

Il quitta la table, les sourcils froncés, laissant sa tasse de café intacte.

La matinée s'écoula lentement. Emma aida Jessie aux travaux

ménagers. La vieille femme la regarda d'un air soupçonneux.

Ensuite elle sortit et marcha jusqu'au promontoire de la falaise, à côté de la maison, où on n'avait pour compagnie que des oiseaux de mer et quelques vaches. Cet endroit avait toujours été le refuge favori de la jeune fille, et elle y avait souvent marché, en regardant les vagues se briser contre les falaises blanches. Ce jour-là, elle ne voyait rien. Elle empruntait machinalement le chemin qui menait à la route à travers bois. Le soleil de juillet était chaud sur son visage, pourtant elle avait toujours froid.

« Rendez-vous au bureau à une heure », avait dit Trent. À midi elle se changea, enfila une robe-chemisier de coton vert, sortit la Mini et prit la route de Poole.

Il y avait une place juste devant le bureau. Elle gara la voiture et sortit. C'était là la grande surprise de Trent : les alentours de la firme avaient changé, s'étaient rajeunis. Le café avait disparu, et la façade avait retrouvé sa dimension première. Elle était fraîchement repeinte, avec une plaque de bronze brillante, à côté de la porte, portant ces mots :

Fairley Frères et Marston

Instruments de Navigation.

Comme dans un rêve, Emma ouvrit la porte. Le même travail magique avait été accompli à l'intérieur : l'espace étriqué était redevenu, comme autrefois, un ensemble spacieux. La main-d'œuvre aussi avait augmenté. Il y avait environ vingt femmes en train de travailler devant les établis. Un nouveau contremaître surveillait le tout. Trent avait-il renvoyé Ted Draper ? Mais Ted sortit du bureau à ce moment : il avait changé lui aussi, dans son costume bleu marine impeccable.

Il vint vers elle en souriant :

— Eh bien, Miss Emma, qu'en pensez-vous ? Il y a du changement, n'est-ce pas ?

— Certes, répondit-elle faiblement. Et en mieux.

— C'est bien vrai ! Surtout pour moi : je suis le nouveau directeur

de Production, Miss Emma.

La jeune fille le félicita chaleureusement. Tout le monde avait un sourire satisfait. Oui, Trent Marston avait réalisé un miracle. Emma éprouva soudain le désir de faire partie de ce miracle, d'en partager la satisfaction avec lui.

Elle chassa cette pensée : cela ne pouvait plus se produire maintenant.

Elle entra lentement dans les bureaux. Ils étaient également modernisés, bien sûr. Elle aurait dû se douter que Trent ne se contenterait pas des vieux locaux.

Maintenant il y avait un long couloir sur lequel s'ouvraient de nombreuses portes.

Rose, la secrétaire, avait trois jeunes dactylos sous ses ordres, au lieu d'une. Il y avait une nouvelle machine à écrire électrique sur son bureau, et deux téléphones. Elle semblait très occupée mais s'arrêta un instant pour saluer Emma, d'une voix légèrement suffisante.

Enfin, on l'introduisit dans le bureau de Trent.

— M. Marston sera de retour à une heure, annonça Rose de son nouveau ton officiel. Voulez-vous une tasse de café, Miss Fairley ?

— Non merci, Rose.

Elle s'assit dans un fauteuil de cuir. La secrétaire sortit en fermant la porte.

Un instant plus tard, Emma entendit une voiture arriver. Puis elle reconnut la voix de Trent et son pas dans le couloir : elle aurait identifié son pas entre mille. Elle aurait beaucoup de choses à oublier, très bientôt...

Il ouvrit la porte et la claqua derrière lui. En deux enjambées, il était près d'elle et la serrait dans ses bras.

Elle le repoussa des deux mains.

— Nous sommes seuls, Emma, rit-il. Mon amour ! C'était si long... Emma ? Il y a quelque chose qui ne va pas ? Vous êtes malade ?

Il était sincèrement anxieux.

Elle réunit toutes ses forces et s'écarta de lui, se réfugiant de l'autre côté du bureau. Elle rencontra son regard troublé, et, respirant une bonne fois, elle dit brièvement :

— Lisa est venue me voir hier soir après que vous fûtes parti.

— Ah oui ?

Il la regarda avec une sorte de méfiance.

— Elle est venue m'annoncer qu'elle était enceinte.

Il sourit.

— Merveilleux ! Ils doivent être...

— Trent... continua-t-elle d'une toute petite voix, vous ne comprenez pas. Elle était dans un état affreux. Oncle Edouard lui a dit que vous et moi... que nous allions...

Elle butait sur les mots.

— Ecoutez ma chérie, coupa Trent avec une note d'impatience, n'avons-nous pas assez parlé de Lisa et de ses mélodrames ? Ne pouvons-nous la laisser un peu tranquille ?

Emma n'en croyait pas ses oreilles. Allait-il prétendre qu'il ne savait rien ? Elle le regarda comme s'il était un monstre.

— Elle m'a dit que le bébé était de vous, lança-t-elle enfin.

Il y eut un long silence glacé. De la pièce voisine, parvenaient le bruit d'une machine à écrire, la sonnerie ; d'un téléphone, mais ici la vie semblait suspendue.

Enfin, Trent dit très calmement :

— Vous m'avez cru capable de faire un enfant à une femme et de la laisser tomber ensuite ? Vous avez pensé que pour le cacher elle avait épousé Richard, le voisin fidèle et complaisant, prêt à tout accepter ?

Elle le fixait en silence. Le ton glacial de sa voix, la dureté de son visage la terrifiaient.

— Et Richard, continua-t-il. Sait-il tout cela ?

Soudain ce fut trop pour elle.

— Arrêtez ! cria-t-elle en mettant les mains sur ses oreilles. Je n'ai pas réfléchi à ça. Je sais seulement que chaque fois que je regarderai le bébé de Lisa je verrai... je...

Elle tomba sur une chaise, au bord de l'étourdissement.

Trent lui jeta un regard méprisant.

— Joli tableau !

Il lui tourna le dos et alla à la fenêtre, où il se tint raide, immobile. Emma mit toute sa force pour lui répondre :

— Trent ! Essayez de comprendre. J'ai toujours aimé Lisa. Elle a été comme ma jeune sœur, nous avons tout partagé, nous nous sommes toujours tout dit. Je ne pouvais...

Les larmes jaillirent de ses yeux. Elle enfouit sa tête entre ses mains, les larmes roulant sur ses joues. Il se retourna mais ne s'approcha pas.

— Emma, je vous ai toujours dit la vérité, bien que vous ne m'ayez pas cru. Je vous dis à nouveau toute la vérité : le bébé de Lisa n'est pas le mien, quoi qu'elle ait pu vous dire. C'est impossible pour une bonne raison : nous n'avons jamais fait l'amour ensemble.

Elle leva la tête. Elle n'avait même pas envisagé cela.

— Alors, pourquoi a-t-elle dit... ?

— Ecoutez, Emma, reprit-il gravement. Vous avez à faire un choix : vous me croyez, ou bien vous croyez Lisa. C'est aussi simple que ça. Je ne peux pas avancer de preuve, vous n'avez que ma parole. C'est à vous de réfléchir et de vous décider.

Il marcha vers la porte, s'y arrêta. Son visage était décomposé.

— Seulement, par pitié, ne mettez pas trop de temps...

Elle fut debout en une seconde. Il s'en allait, il la quittait : elle n'avait pas à réfléchir. Elle agit instinctivement, sans pensée ni volonté.

— Trent... ne partez pas...

Les mots semblaient venir du plus profond d'elle-même.

Il se retourna, prêt à sortir.

— Il n’y a rien à ajouter. Des arguments ne serviraient à rien.

Elle se précipita vers lui aveuglément, les mains tendues.

— Je ne veux pas discuter, Trent. Je veux seulement dire que je vous crois. Bien sûr, je vous crois : je vous aime.

Un moment il demeura immobile, la fixant avec incrédulité. En voyant les muscles crispés de son visage, elle pensa que lui non plus n’était pas loin des larmes. Puis elle se retrouva dans ses bras et ils se serrèrent l’un contre l’autre. Dans le bureau voisin, le téléphone se mit à sonner.

— Venez, dit Trent, sortons d’ici. Fairley Frères et Marston peut très bien fonctionner sans nous un moment.

Il saisit sa main et coururent le long du couloir. Ils sortirent sur le quai par une porte de côté, comme deux enfants se sauvant de l’école. Ils sentirent la brise, et Emma rejeta sa tête en arrière, en riant sa joie et son soulagement. Le vent fit voler ses cheveux dans tous le sens et elle les couvrit de ses mains avec un petit cri.

Trent se pencha, il l’embrassa rapidement.

— Marchons, dit-il avec une énergie nouvelle dans la voix et une sorte de triomphe. Je vais chercher le meilleur bijoutier de la ville et vous mettre une bague au doigt, ainsi tout le monde saura que vous êtes ma femme.

Enlacés, ils longèrent le vieux quai vers la ville. C’était la pleine saison, et le port était rempli de bateaux blancs et rouges. Emma avait toujours adoré les journées comme celle-là, quand le vent souffle fort de la mer. Mais maintenant le soleil brillait d’une nouvelle chaleur, l’eau de la mer était plus bleue ; car Trent était à côté d’elle. Tout allait bien entre eux. Elle ne doutait plus : elle savait...

Ils choisirent un magasin au centre de la ville. Le vendeur les dirigea vers une petite pièce à l’arrière du magasin, de toute évidence réservée aux clients de marque. Le directeur lui-même arriva et déploya devant eux les plateaux recouverts de velours où les bagues étincelaient à la lumière. Emma restait muette, tandis qu’elle essayait

l'une après l'autre des bagues magnifiques : diamants, émeraudes, saphirs... Emma regardait Trent avec hésitation, mais il souriait sereinement, totalement indifférent au prix de ces bijoux.

Finalement elle choisit un anneau d'or blanc serti d'une émeraude. Le directeur sortit un moment de la pièce, et Trent passa la bague au doigt d'Emma.

— Je veux la voir à sa place, dit-il doucement en déposant un baiser sur sa paume.

Emma croyait vivre un rêve : c'était le plus beau moment de sa vie... Ils ressortirent dans la rue inondée de soleil.

— Maintenant, nous devons fêter ça. Avez-vous déjeuné ? Non ? Si nous allions au restaurant où nous avons pris notre premier repas ensemble ? Nous nous jurerons une fidélité éternelle devant une bouteille de Champagne.

Il lui sourit tendrement. Emma se sentait déjà un peu grisée, et elle se demanda quel effet aurait le Champagne sur elle ! Mais cela n'avait guère d'importance.

Alors qu'ils entraient dans le petit bar du « Papillon d'Or » elle revint tout de suite dans la réalité.

— Regardez, chuchota-t-elle. Richard...

— Eh bien, déclara froidement Trent, c'est le moment de vérité.

Richard les avait vus. Il se laissa glisser de son tabouret de bar et vint vers eux avec un sourire éclatant en leur prenant les mains. Emma vit tout de suite qu'il avait trop bu. Il avait le visage congestionné sous sa mèche de cheveux roux, et ses yeux bleus étaient un peu vagues.

— Un déjeuner d'affaires, expliqua-t-il en s'asseyant près d'eux. Des amis de Londres qui viennent de partir. Eh bien, comment va la vie, Emma ? J'ai entendu dire que vous avez fait un tour au Mexique ?

Il regardait Trent d'un air intrigué, comme s'il ne parvenait pas à se rappeler où il l'avait déjà vu.

— Vous avez rencontré Trent au mariage, dit Emma. Il entre dans la société.

— Ah oui, bien sûr. Parfait, parfait.

Il serra encore une fois la main de Trent avec chaleur. Trent commença doucement :

— Nous devrions vous féliciter Lisa et vous, paraît-il. Etes-vous heureux ?

Richard rougit davantage et prit l'expression béate du futur père de famille.

— Incroyable, n'est-ce pas ? Il faut un certain temps pour s'y habituer. Moi devenir père ! Mais nous sommes tous enchantés. Ma mère mourait d'envie d'être grand-mère.

— C'est pour quand ? demanda Trent avec désinvolture.

Richard baissa la voix, confidentiel.

— Strictement entre nous... vers novembre. Quelle malchance ! Cela va faire jaser les dames du village : elles compteront sur leurs doigts. Mais quand Lisa s'est finalement décidée à m'épouser, nous nous sommes tous les deux laissés un peu emporter j'en ai peur. Vous savez ce que c'est... ajouta-t-il avec un clin d'œil complice à Trent.

Celui-ci sourit d'un air compréhensif.

— Bien sûr...

— Buvons à cet événement !

Richard essaya de se mettre sur ses pieds, pour appeler le garçon, mais Trent fut plus rapide.

— Je crois que c'est mon tour. Nous avons quelque chose à célébrer nous aussi, n'est-ce pas Emma ?

Il désigna sa main gauche, Richard écarquilla les yeux en voyant l'émeraude qui y brillait.

— Quelle surprise ! C'est une réponse qui me laisse sans voix. Lisa le sait-elle ? Elle sera stupéfaite, quand je vais le lui annoncer.

Les yeux d'Emma cherchèrent ceux de Trent, et elle y vit une lueur

amusée. Ce qui avait failli être une tragédie était en train de tourner à la farce.

Trent commanda du Champagne, et ils burent, amicaux et détendus. Quand Richard les quitta après des félicitations réciproques, Emma commençait à se sentir flotter au-dessus du sol.

Trent se tourna vers elle avec son sourire énigmatique qui maintenant ne l'agaçait plus. Elle commençait enfin à comprendre l'homme qu'elle aimait.

— Alors, dit-il, était-ce une preuve suffisante pour vous ?

— Je n'avais pas besoin de preuve.

— Je le sais, dit-il très bas. Je m'en souviendrai toujours, ma chérie.

Ensuite, le déjeuner se déroula comme dans un rêve. Emma goûta à peine aux plats. Elle regardait les bulles danser dans son verre de Champagne et avait l'impression d'être aussi joyeuse et évanescence qu'elles.

Ils retournèrent à pied au bureau pour chercher la voiture de Trent.

— Rentrons à la maison pour annoncer la nouvelle... Mais nous ne prendrons pas le chemin le plus court...

Ils choisirent la route qui traversait la lande. Au bout d'un ou deux kilomètres, ils sortirent de la voiture et marchèrent un peu, le long d'un petit chemin étroit. Il n'y avait personne en vue. Les alouettes chantaient, très haut au-dessus d'eux. La floraison des ajoncs était terminée maintenant, mais ici et là de petites touffes dorées se montraient entre les buissons de bruyère et l'herbe. Tout était paisible.

Trent prit Emma dans ses bras. Elle le regardait en fronçant légèrement les sourcils.

— Pourquoi Lisa a-t-elle voulu faire cela ?

Il devait être perdu très loin dans ses pensées car il resta une minute sans répondre.

— Lisa est encore une enfant gâtée, mon amour, une enfant qui vit dans un monde de rêve. Elle croit pouvoir obtenir tout ce qu'elle veut ; si elle n'y parvient pas, elle s'arrange pour que personne d'autre ne l'obtienne. Vous moins que tout autre.

Il lui sourit tendrement.

— Vous qui, si j'en crois Edouard, l'avez trop gâtée vous-même, conclut-il.

— Oui, c'est sans doute vrai. Grandira-t-elle un jour ? Quand elle aura son bébé, peut-être ?

— Qui peut le dire ? Mais cessons de parler de Lisa, elle n'aurait pas pu nous blesser profondément.

Il s'arrêta et l'attira à terre à côté de lui, sur l'herbe sèche. Il prit son visage entre ses mains, les yeux plongés dans les siens comme s'il ne pouvait se lasser de ce qu'il y voyait.

— Je vous adore, Emma, murmura-t-il d'une voix altérée. Je n'avais jamais espéré rencontrer quelqu'un comme vous.

— Et cependant vous êtes parti, m'abandonnant pendant des semaines.

— C'était infernal... Cependant, vous disiez me haïr...

— Il le fallait. Sinon je vous aurais avoué que j'étais en train de tomber éperdument amoureuse de vous. Vous m'ensorceliez, mais je n'imaginai pas que vous puissiez être sérieux.

— Sérieux ? J'étais fou. Au téléphone je harcelais la pauvre Juanita pour savoir si quelqu'un vous faisait la cour !

— Il y avait Luis Valesco. Il...

— Comment ? s'écria-t-il en se redressant.

— Il doit avoir environ soixante-dix ans.

Il se laissa retomber à côté d'elle, l'attirant brutalement dans ses bras.

— Cela suffit ! dit-il avec un soupçon d'arrogance dans la voix. À partir de maintenant, vous êtes ma femme, et j'ai déjà attendu trop

longtemps. Quand nous marions-nous ?

Elle fit mine de réfléchir, mais la vue de son visage sombre si proche du sien la bouleversait.

— Voyons... demain ?

Il éclata de rire.

— Je ne sais pas si j’aurai le courage d’attendre jusque-là...

Elle lui offrit ses lèvres, étourdie, folle de bonheur.

— Ensuite, nous aurons toute la vie devant nous, murmura-t-elle.